

25^e anniversaire

n° 302, février 1966, 50¢

RELATIONS

L'ÉGLISE
AU
QUÉBEC

L'Église au Québec

C'EST LE PREMIER NUMÉRO SPÉCIAL, publié à l'occasion de son 25^e anniversaire, *Relations* voudrait en faire hommage à l'Église, tout particulièrement à l'Église telle qu'elle s'incarne, vit et œuvre au Québec. Cette Église — plusieurs de nos collaborateurs ne manquent pas de le signaler dans leur article — a joué un rôle capital, occupé une place de tout premier plan dans l'histoire du peuple canadien-français. Elle a partagé ses joies et ses peines, ses espoirs et ses inquiétudes, voire ses structures de vie sociale et nationale, ses institutions. Pour le garder chrétien, elle s'est toujours efforcée de garder saines et vivantes chez lui la famille, l'école et la paroisse, de mêler le plus intimement possible la religion à sa vie de chaque jour. Cette tâche, elle l'a accomplie avec les moyens et selon les besoins religieux de l'époque. L'élan missionnaire qu'elle a suscité chez lui demeure le signe incontestable de sa vitalité religieuse.

Pour cette Église maintenant sont venues les heures d'inquiétude et d'anxiété. La « révolution tranquille » qui secoue la société canadienne-française secoue aussi l'Église qui en est partie intégrante et lui fait se poser d'angoissantes questions. Ce peuple qu'elle a pour ainsi dire porté si longtemps dans ses bras restera-t-il chrétien? pas seulement quelques élites, mais le peuple lui-même? et s'il le demeure, quelle sera la qualité de son christianisme? En s'urbanisant et en se laïcisant, la vieille chrétienté du Canada français connaîtra-t-elle le sort des chrétientés européennes aujourd'hui disloquées et fera-t-elle place aussi chez nous à une Église dite « en situation de diaspora »? Beaucoup s'interrogent à ce sujet, à commencer par les premiers responsables de nos paroisses, par ces curés qui n'hésitent pas à mettre en question la qualité, l'utilité et l'avenir de leur ministère.

Mais cette Église est aussi une Église qui a vécu Vatican II et qui entend vivre pleinement aussi la période de mise en application dans laquelle nous entrons, « la plus importante période peut-être de toute l'histoire moderne de l'Église », comme le souligne dans son article, S. Ém. le cardinal Léger. Pour guider les gestes et les pas de l'Église au Québec, ajoute-t-il, de nombreux et importants documents conciliaires sont là, nous offrant « tous les éléments requis pour un *aggiornamento* sans précédent de l'Église et de ses relations avec le monde d'aujourd'hui ». Reste maintenant que nous les appliquions. Pour cela, « des visions neuves s'imposent à nous désormais: nous devons nous convertir à un nouveau style d'appartenance à l'Église et à un nouveau type de comportement dans le monde ».

Ces visions neuves, ce nouveau style d'appartenance à l'Église, ce nouveau type de comportement dans le monde, nos collaborateurs tentent de les capter et de les dégager en leurs grandes lignes. De leurs témoignages il ressort que l'Église au Québec, en dépit de ses insuffisances passées, fait preuve d'une étonnante vitalité. Partout des équipes — souvent des équipes de clercs et de laïcs — sont à l'œuvre, bourdonnantes d'initiative et de vie. Animées d'un idéal très élevé et fort exigeant, ces équipes sont en train de donner une figure nouvelle et d'insuffler un esprit nouveau à la pastorale, à la vie paroissiale, aux cérémonies liturgiques, à la formation des prêtres et des religieux ainsi qu'à l'apostolat des laïcs dans notre milieu.

Sans doute subsiste-t-il encore d'énormes difficultés, mais c'est déjà quelque chose que le branle ait été donné et que l'Église au Québec soit une Église en marche, une Église attentive aux signes des temps, une Église ardemment désireuse de servir mieux que jamais l'homme de chez nous.

Richard ARÈS.

SOMMAIRE

L'Église au Québec	Richard Arès II
L'APRÈS-CONCILE.	S. Ém. le cardinal Paul-Émile Léger 33
SUR NOTRE SITUATION RELIGIEUSE.	Fernand Dumont 36
RENOUVEAU ET DYNAMISME INTÉRIEURS DE L'ÉGLISE AU QUÉBEC.	Jacques Lewis 38
LE RENOUVEAU PASTORAL.	S. Exc. Mgr Paul-Émile Charbonneau 41
LE RENOUVEAU DANS LA PAROISSE	André Beauchamp 45
QUAND LES CURÉS S'INTERROGENT...	Maurice Matte 48
PRÊTRES ET RELIGIEUX DANS NOTRE ÉGLISE DE DEMAIN.	Lucien Roy 50
LES LAÏCS ET L'ÉVOLUTION DE L'ÉGLISE AU QUÉBEC	Claude Ryan 54
LA RÉFORME LITURGIQUE AU QUÉBEC	Louis-André Gignac 58
UN CONFLIT FONDAMENTAL DE NOTRE SOCIÉTÉ	Jacques Grand'Maison 60
Bibliographie sur l'Église au Québec	63

RELATIONS

REVUE DU MOIS

publiée par un groupe de Pères de la Compagnie de Jésus

Rédaction et abonnements:

8100, boulevard Saint-Laurent, Montréal-11.

Publicité:

Cie des Publications Provinciales Limitée

110, Place Crémazie (Suite 719), Montréal-11. Tél.: 384-6800



Relations est une publication des Éditions Bellarmin 8100, boulevard Saint-Laurent, Montréal-11. Téléphone: 387-2541. Prix de l'abonnement: \$5 par année. Le numéro: \$0.50. *Relations* est membre de l'*Audit Bureau of Circulations*. Ses articles sont répertoriés dans le *Canadian Periodical Index*, publication de l'Association canadienne des Bibliothèques.

L'APRÈS-CONCILE

Depuis vingt-cinq ans, cette revue a joué son rôle important dans l'Église canadienne et même dans notre milieu social en général. En acceptant l'invitation de son directeur à écrire l'article d'ouverture de cette livraison jubilaire, je désire exprimer à l'équipe des rédacteurs de la revue mes sincères félicitations et mes sentiments de profonde reconnaissance pour l'œuvre accomplie par eux et par leurs devanciers.

Cette revue a toujours voulu accorder ses préoccupations à celles de son temps. En traitant ici brièvement des lendemains qu'on espère pour le Concile Vatican II, je formule le souhait qu'elle prenne une part importante dans l'élaboration de cette pensée chrétienne renouvelée dont notre milieu a besoin.

DANS L'ESPRIT DE CELUI qui l'a convoqué, le Concile Vatican II devait être avant tout l'occasion d'une « conversion des esprits vers les choses d'en haut ». Mais cette conversion des esprits n'était pas conçue par lui dans des perspectives individualistes et fermées. L'optimisme de Jean XXIII était à la dimension d'une rédemption universelle. Le pape Roncalli était convaincu que son Église, si elle était fidèle à ses consignes de renouvellement, réunirait tous les hommes de bonne volonté.

Était-ce là vision utopique ou naïve? Ce fils de la terre piémontaise était trop réaliste pour se laisser bercer par des rêves. Une longue expérience de la vie et des hommes lui avait appris que sa vision grandiose correspondait à une espérance tenace, enfouie au fond des cœurs de tous les hommes, surtout des petits et des humbles. Le projet de Jean XXIII était authentique et l'histoire du Concile a déjà prouvé à l'évidence qu'il avait raison de dire dans son discours d'ouverture:

Le Concile qui vient de s'ouvrir est comme une aurore resplendissante qui se lève sur l'Église et déjà les premiers rayons du soleil levant emplissent nos cœurs de douceur.

Les intentions de Jean XXIII n'ont été trahies ni par son successeur, ni par le Concile. Sa Sainteté le pape

Paul VI ne cesse de rappeler aux chrétiens, par la parole et par des gestes significatifs, qu'il faut avoir le courage de s'engager résolument sur de nouvelles routes de perfection. Dans le discours d'ouverture de la deuxième session du Concile, il disait:

... le Concile veut être le réveil printanier d'immenses énergies spirituelles et morales qui sont comme latentes au sein de l'Église. Il se manifeste comme un propos délibéré de rajeunissement, soit de ses forces intérieures, soit des règles qui commandent ses structures canoniques et les formes de ses rites. Bref, le Concile tend à donner à l'Église ou à accroître en elle cette splendeur de perfection et de sainteté que seules l'initiation du Christ et l'union mystique avec lui, dans l'Esprit-Saint, peuvent lui conférer.

Quant au Concile, ses œuvres sont désormais accessibles à tous. Certes, pour l'un ou l'autre des sujets discutés, on eut pu espérer une pensée plus ferme, plus décisive, une expression plus claire. En certaines pages, on eut pu souhaiter un langage plus contemporain, plus accessible du moins à l'élite des chrétiens. Mais il faudrait ignorer la complexité du travail d'un synode de deux mille évêques venus de partout pour ne pas comprendre que de telles faiblesses sont inévitables. Et ces faiblesses ne sont-elles pas bienfaisantes, si elles invitent l'Église à ne jamais prendre une vue complaisante, et comme satisfaite, d'elle-même? Non seulement

le Concile n'a pas trahi le projet de Jean XXIII, mais il l'a accompli au-delà des plus audacieux espoirs. Les nombreux et importants documents promulgués par Vatican II sont le fruit d'un labeur immense, de beaucoup de souffrances et de prières. Ils contiennent tous les éléments requis pour un *aggiornamento* sans précédent de l'Église et de ses relations avec le monde d'aujourd'hui.

Une phase nouvelle du Concile s'ouvre maintenant: nous inaugurons la période post-conciliaire de Vatican II. La plus importante période peut-être de toute l'histoire moderne de l'Église. Des visions neuves s'imposent à nous désormais: nous devons nous convertir à un nouveau style d'appartenance à l'Église et à un nouveau type de comportement dans le monde. La question qui aujourd'hui se pose à nous est la suivante: *comment, pour être plus fidèles à l'Évangile, nous engagerons-nous sur ces routes de l'avenir que le Concile a clairement indiquées?*

L'ACTE le plus important du Concile, c'est la Constitution dogmatique sur l'Église: *Lumen Gentium*. Tout baptisé, prêtre, religieux ou laïc, devra se pénétrer de l'esprit de ce texte et conformer sa vie aux enseignements qui y sont contenus. Avouons franchement que ce ne sera pas toujours facile pour un grand nombre d'entre nous. Il faudra apprendre d'abord un nouveau mode d'appartenance à l'Église, non pas plus facile, mais au contraire beaucoup plus exigeant que celui que nous avons connu.

Notre vie ecclésiale ne se limite-t-elle pas trop souvent à la répétition des actes extérieurs que nous demande la discipline commune de l'Église? Nous avons bonne conscience lorsque nous sommes fidèles à l'assistance dominicale, à une pratique assidue des sacrements et à une perfection qui répond davantage aux prescriptions d'un rituel qu'aux profondes exigences de l'Évangile.

Or, appartenir à l'Église est bien autre chose. C'est un mystère caché en Dieu. Dès les premières lignes de la Constitution dogmatique, nous rencontrons ces paroles: « Ceux qui croient dans le Christ, Dieu le Père a décidé de les convoquer dans la sainte Église. » La grande certitude qui doit dominer toute la vie du chrétien, c'est qu'il est un « choisi », un « appelé », un « convoqué ». Il fait partie du Peuple de Dieu, et le Seigneur a conclu avec lui une alliance. Il appartient à la nation dont Dieu a dit de ses membres: « Je serai leur Dieu et ils seront mon peuple. » Soutenu par cette certitude, le catholique comprend donc que son appartenance à l'Église ne lui impose pas seulement une fidélité à des rites extérieurs, comme toute association peut en prescrire à ses membres, mais qu'il est devenu, par la miséricordieuse initiative de Dieu, un être nouveau, membre d'un peuple qui a « pour statut la dignité et la liberté

des fils de Dieu, dans le cœur desquels l'Esprit-Saint habite comme en son temple ».

Ce peuple a sa loi: la loi évangélique. Elle est nouvelle. Elle est exigeante. Elle est loi d'amour. On a répété maintes fois au Concile que l'appartenance à l'Église suppose qu'on prenne l'Évangile au sérieux, et dans son intégrité. C'est aux implications concrètes et aux exigences de l'amour chrétien qu'on pensait principalement. Et si la pauvreté fut un thème majeur du Concile, c'est que l'amour s'exerce principalement, d'instinct, auprès des malheureux et des déshérités. Il y a dans ce rappel efficace de la loi évangélique l'élément le plus réformateur de Vatican II. L'Église rénovée par le Concile veut, on le sait, s'adapter au monde de notre temps; on n'oubliera cependant pas que tout autant et plus fondamentalement encore elle veut se conformer à l'Évangile.

On s'est efforcé d'indiquer aux laïcs leur tâche propre au sein du peuple de Dieu. Voyez en quels termes la Constitution dogmatique *Lumen gentium* s'exprime pour eux:

Il appartient aux laïcs, de par leur vocation, en gérant les choses temporelles et en les ordonnant selon Dieu, de chercher le Royaume de Dieu. Ils vivent dans le siècle, c'est-à-dire dans tous et chacun des emplois et travaux du monde, et dans les conditions ordinaires de la vie familiale et sociale, qui sont comme le tissu de leur existence. C'est là qu'ils sont appelés par Dieu, pour que, en exerçant leurs fonctions propres, conduits par l'esprit évangélique, ils contribuent comme du dedans, à la manière d'un ferment, à la sanctification du monde, et qu'ainsi, d'abord par le témoignage de leur vie, rayonnante de foi, d'espérance et de charité, ils rendent le Christ visible pour les autres. (Const. dogm., art. 31.)

Le Concile s'était ouvert par la discussion qui a conduit à ces admirables et nécessaires réformes liturgiques qu'on commence à réaliser et qui feront de nos assemblées dominicales des assemblées vraiment vivantes. Désormais, chacun prendra une part active à la prière collective de l'Église. Mais le Concile n'a pas voulu d'une réforme de la liturgie qui ne s'accompagnât aussi d'une réforme de ce qui fait le tissu même de l'existence des chrétiens. D'ailleurs, comme il l'a proclamé avec netteté, c'est cette existence qui est la prière fondamentale, le sacrifice de louange essentiel de ceux qui sont voués à des tâches profanes. Comment cette existence serait-elle une prière et un sacrifice dignes de Dieu, si elle n'est sainte? Même la réforme liturgique, si elle est comprise d'une manière correcte, exige donc une conversion du reste de la vie.

L'existence quotidienne du monde est donc ce que les chrétiens voués aux tâches profanes doivent en tout premier lieu évangéliser, c'est-à-dire « ordonner selon Dieu ». Si, depuis quelques années, l'Église se dégage de tâches qui ne lui appartiennent pas en propre et que la Cité est maintenant mieux en mesure d'assumer, ce n'est nullement pour se retirer du monde. Depuis Vatican II, l'Église plus que jamais a la conviction que c'est pour le monde qu'elle existe, que c'est à lui qu'elle est envoyée et que c'est en lui, en celui de notre temps,

qu'elle doit vivre dans toute son ampleur le mystère de l'Incarnation. Les désengagements que peut opérer l'Église comme institution appellent en réalité, de la part des chrétiens, un engagement plus intérieur au monde et plus exigeant: celui de l'évangélisation.

Au lendemain du Concile, l'esprit de l'Évangile doit donc pénétrer davantage la trame des activités très concrètes de ce monde. A l'autorité de l'Église, il appartiendra certes toujours d'indiquer, comme elle l'a fait au Concile, les grandes voies de l'engagement des chrétiens dans le monde. Mais c'est aux chrétiens eux-mêmes, à chacun selon sa fonction et sa compétence, qu'il revient de rechercher les règles immédiates selon lesquelles il faudra ordonner, selon Dieu et selon l'Évangile, le monde réel et la vie de la Cité. C'est là une tâche gigantesque à laquelle ils devront s'adonner avec une ardeur nouvelle et un grand souci d'efficacité. Les chercheurs et les guides de la pensée sont convoqués avec une urgence particulière chez nous à cette tâche. On voudrait les voir se donner des organes d'expression foncièrement et indéfectiblement attachés à l'esprit du Christ et si inspirés dans leur pensée, si irréprochables dans leur technique qu'ils forcent l'admiration de tous. Ce n'est pour combattre personne qu'on voudrait les voir unir leurs forces, mais pour servir plus efficacement. Voilà la tâche irremplaçable des intellectuels chrétiens chez nous. Si elle n'est pas remplie, les appels les plus pressants des pasteurs ne pourront pénétrer le monde et surtout le transformer. Mais cette tâche est souverainement exaltante, car — je le demande — qui donc peut offrir sur l'homme et sa destinée des lumières plus grandes et un fond de Sagesse plus primordial que l'Église d'aujourd'hui ?

LE CONCILE a tenu compte de l'aspiration des laïcs à jouer dans l'Église un rôle plus actif et plus responsable que dans le récent passé. Il a accepté qu'on entreprenne de passer d'une Église où le laïc se contentait trop d'écouter et d'obéir, à une Église où, tout en écoutant et en obéissant, il fasse aussi entendre sa voix et prenne aussi ses responsabilités. Le Concile est formel là-dessus dans le très beau chapitre de la Constitution *Lumen gentium* consacré aux laïcs. Un nouveau style de relations devra donc s'établir entre les fidèles et les pasteurs. Et la conversion qui est exigée de tous, en ce domaine, devra se faire avec prudence et lucidité, en conformité avec la nature propre de l'institution ecclésiale. Ce point est particulièrement important en ce moment de notre histoire où les institutions démocratiques exercent un si grand attrait. Des esprits superficiels pourraient croire que la relation des fidèles à leurs pasteurs pourrait être semblable ou même identique à celle qui existe entre le pouvoir civil et les citoyens. En même temps qu'il découvrent leurs responsabilités dans l'Église, il faut donc que, dans la lumière

du Concile, les fidèles s'efforcent de mieux connaître la vraie mission de leurs pasteurs à leur égard.

Si l'Église est le peuple de Dieu, il est vrai qu'en un sens tous sont égaux devant lui; tous sont des fidèles du Christ. Mais par une disposition admirable de la Providence de Dieu, le Seigneur a voulu que ce peuple fût guidé par des pasteurs assistés par son Esprit. Ceux-ci n'ont pas été placés au-dessus des autres chrétiens pour les dominer, mais ils ont reçu la redoutable mission de les servir en les conduisant dans le chemin de la justice et de la vérité.

On voit facilement qu'entre un laïc qui s'exprime et qui soit responsable et l'autorité des pasteurs qui gardent la charge d'enseigner et de régir le peuple de Dieu, va s'établir comme une tension nécessaire et comme une dialectique nouvelle des charges de chacun. Concrètement, il faudra instituer des recherches pour découvrir les moyens grâce auxquels les laïcs pourront exercer d'une façon efficace leurs responsabilités propres dans l'Église.

Le nouveau type d'appartenance à l'Église libérera beaucoup de pensées et d'énergies neuves. Déjà cette effervescence se fait sentir. Elle est saine, mais elle exige des chrétiens qu'ils manifestent une grande maturité et qu'ils mettent en œuvre entre eux les lois du dialogue que Paul VI a si admirablement décrites dans *Ecclesiam suam*. Dans ces ajustements de la pensée et de la vie aux exigences des temps actuels, dans cet *aggiornamento* de l'Église, il n'est pas possible que tous soient d'accord sur tout et en tout. Il est inévitable que des confrontations s'établissent. Elles doivent être loyales, mais non pas dures. Il est surtout nécessaire que nous soyons tous d'accord pour nous respecter les uns les autres, pour tout fonder sur la charité et pour rivaliser de zèle pour réaliser l'esprit du Concile. Si chacun, d'ailleurs, essaye loyalement de se pénétrer de l'esprit du Concile, bien des différences disparaîtront qui pourraient sembler au premier abord irréductibles. En toute hypothèse, il serait paradoxal qu'un Concile qui s'est voulu un retour à l'Évangile, loin d'unir plus étroitement les catholiques, les divise. Pour les relations des catholiques entre eux plus encore que partout ailleurs, valent ces mots du Christ si souvent rappelés au Concile: *Ut sint unum*.

+ Paul-Emile Casgrain
Archevêque de Montréal

Sur notre situation religieuse

Fernand DUMONT *

IL NE SAURAIT ÊTRE QUESTION de tenter, en quelques pages, un diagnostic d'ensemble du catholicisme au Canada français. Depuis plusieurs années, cet examen est en cours et gardons-nous bien d'y mettre trop tôt un terme. Et n'ayons pas la naïveté de croire que le procès est tout récent et qu'il a été inauguré par les « intellectuels ». Au temps de mon adolescence, durant les vacances que je passais à l'usine, la religion était le sujet privilégié des discussions des ouvriers qui m'entouraient: leurs propos étaient tout proches des thèmes couramment évoqués aujourd'hui. Ce qui est nouveau, sans doute, c'est que l'évaluation se fait maintenant au grand jour. Elle se poursuit dans les journaux, à la télévision, dans d'innombrables sessions d'études. Elle préoccupe les prêtres, les fidèles, les agnostiques. Elle touche aux domaines les plus variés: de l'école à la propriété ecclésiastique, du costume sacerdotal à la prédication, de la limitation des naissances à la catéchèse. L'examen s'étale, se raffine, s'égaie...

Il nous arrive souvent de nous interroger: quel poids faut-il donner à telle ou telle critique? comment distinguer le véritable renouveau des adaptations superficielles? Il nous faut essayer de retrouver l'essentiel, puisqu'un examen de conscience n'est valable que s'il est cohérent. Les quelques réflexions que je veux proposer n'ont pas d'autre prétention que d'inviter à dégager les axes principaux d'une mise en question de notre catholicisme. C'est dire que ma tentative pour situer le débat s'offre elle-même à la contestation.

I

LE RÔLE « POLITIQUE » DE L'ÉGLISE AU CANADA FRANÇAIS

Sur le rôle « politique » de l'Église au Canada français et son emprise sur les institutions, on a dit beaucoup de choses. Il n'est pas sûr cependant que nous ayons trouvé encore la vraie perspective pour éclairer la question.

On ne saurait trop répéter tout d'abord que la liaison organique de l'Église et de notre société est un phénomène relativement récent. Sous le régime français, après l'époque de Monseigneur de Laval, l'influence des évêques sur la vie publique semble avoir été bien mince; d'autre part, il ne paraît pas non plus que les conditions de vie, au plan local, aient permis une autorité profonde du clergé (d'ailleurs peu nombreux) sur le peuple. Après la conquête, l'Église acquiert une puissance qu'elle n'avait jamais connue encore. Seul pouvoir autochtone important, elle est l'intermédiaire tout désigné entre le nouveau colonisateur et la population. Mais ce pouvoir est vite contesté du sein même de notre société. Dès les débuts du XIX^e siècle, une jeune bourgeoisie

canadienne-française tente de s'affirmer non seulement contre le conquérant qui contrôle les subsides et les places, mais contre le clergé. La lutte est constante jusqu'après la Rébellion. L'Institut Canadien, l'*Avenir* ne sont donc pas des phénomènes radicalement nouveaux; il n'y a là qu'un épisode, particulièrement spectaculaire il est vrai, d'un vieux combat.

C'est après 1850 que nous serions porté à situer l'étape décisive: celle où l'autorité de l'Église sur notre société devient quasi incontestée. Que s'est-il donc passé? L'explication la plus courante invoque une sorte de complot clérical. Ainsi, Monseigneur Bourget, en brisant l'Institut Canadien, aurait changé le cours de l'histoire. Sans nier l'importance du rôle de cet évêque, il faut avant tout mettre en cause des facteurs sociologiques plus profonds: la situation de notre société aux alentours de 1840 et l'option décisive prise par les élites de l'époque quant à l'avenir de la collectivité.

Il faudrait pouvoir décrire en détail l'atmosphère des lendemains immédiats de l'Union. L'avenir de la nation paraît irrémédiablement compromis; la désespérance est grande. Même un vieux lutteur comme Étienne Parent renonce un moment à la survivance des Canadiens français. D'abord ardents nationalistes, les jeunes de l'Institut Canadien inclinent vers l'annexion aux États-Unis. Un grand dilemme apparaît — que j'ai évoqué ailleurs, dans une autre perspective. On pouvait s'engager dans la voie des libertés démocratiques dont les Américains et certains mouvements européens donnaient l'exemple: mais alors, c'était l'assimilation aux États-Unis. Par ailleurs, la survivance était possible, mais en s'appuyant fermement sur les traditions et en faisant de l'Église, seule force interne assez puissante, l'armature de la nationalité. C'est le second choix qui l'emporta et il ne fut pas seulement celui du clergé. Qu'on relise Garneau, Parent, les principaux chefs de file de l'époque. Qu'on relise Papineau lui-même, par exemple cette lettre à son fils incroyant comme lui:

Le catholicisme est partie de notre nationalité qu'il faut avouer en toute occasion. L'opposition au catholicisme est moins souvent indépendance de conviction ou de caractère que flagornerie pour un gouvernement protestant, ce qui, pour un Canadien, serait lâcheté.

Alors commence le drame qui nous concerne de si près aujourd'hui. Si la nation était désormais largement asservie à l'Église, la réciprocité était également vraie. On ne nous accusera pas de tomber dans l'apologétique la plus plate si nous rappelons le caractère angoissant de la situation d'alors et si nous soulignons que la responsabilité de l'option décisive qui y fut prise repose tout autant sur une large fraction de nos « élites » bourgeoises que sur le clergé. Il faut ajouter aussitôt que cette option idéologique était en remarquable correspondance avec les structures sociales de l'époque. On était encore dans une société largement « traditionnelle » où deux types d'élites, traditionnelles elles

* Directeur du département de sociologie et d'anthropologie de la Faculté des sciences sociales de l'Université Laval, ainsi que du nouvel « Institut d'études supérieures des sciences humaines » de la même université.

aussi, pouvaient se mouvoir à l'aise: le professionnel et le curé représentaient tous deux le prestige de la parole; issus des mêmes collègues, formés à l'ancienne, tous deux reliés aux grands pouvoirs dominants que représentaient les politiciens et les évêques. Véritable division du travail où le professionnel gardait pour lui les jeux de la politique, laissant à l'Église la responsabilité d'institutions de plus en plus nombreuses. Pendant près d'un siècle, nous avons ainsi vécu « en famille », l'Église fournissant un squelette et une conscience à une société impuissante à se donner par elle-même l'un et l'autre. Et l'Église s'est trouvée prise aux pièges de l'histoire.

C'est dans cette perspective, me semble-t-il, qu'il faut considérer le processus actuel de sécularisation de notre milieu. L'Église abandonne graduellement son contrôle sur les institutions profanes. Ce qui, tout en me réjouissant fort, me pose deux problèmes. L'un concerne la nation: trouvera-t-elle assez vite sa consistance ailleurs? De l'effervescence actuelle, verrons-nous bientôt émerger de nouvelles élites sociales et une nouvelle conscience nationale? Le second problème lui est corrélatif, et c'est celui de l'Église: saura-t-elle retrouver dans notre société, un autre appui que celui qui fut le sien si longtemps et, pour tout dire, un autre mode de présence collective?

II

LE CHOIX IMPOSÉ À L'ÉGLISE

Pour ce faire, l'Église n'a pas d'autre choix que de revenir, par delà les institutions, au terreau premier de la conscience religieuse. Mais c'est là que nous attend la plus difficile recherche.

Une société dont le christianisme est devenu partie intégrante et même noyau essentiel, où l'unanimité religieuse est considérée comme allant de soi, persuade aisément ses membres que la foi ne fait pas problème. On ne peut s'étonner que notre pastorale traditionnelle ait vécu de ce postulat. On répétait la doctrine, on rappelait des notions comme les enfants de naguère « repassaient » les réponses du catéchisme pour l'examen. On parlait bien de *conversion*, mais il s'agissait quasi automatiquement de conversion morale: le ciel et l'enfer, les mérites et les démérites posaient d'ailleurs immédiatement la question en ces termes. La formation de la conscience morale n'en était pas meilleure pour autant. Trop envisagée en relation directe avec la religion, elle apprenait mal à percevoir la subtilité et la spécificité des fins et les choix étaient toujours automatiquement renvoyés à des sanctions codifiées. Ces attitudes qui inspiraient la pastorale courante, en particulier la prédication, ont eu leur correspondance dans la pauvreté chronique de notre pensée religieuse et dans une philosophie enseignée elle-même comme un corpus de vérités incontestables. Et pour n'évoquer qu'un signe parmi d'autres, n'est-il pas étonnant qu'une activité missionnaire aussi considérable que celle du Canada français ait, en retour, si peu fécondé notre expérience religieuse? Cette ouverture au monde aurait pu donner à notre foi une dramatique qui ne vous venait pas du milieu; nous n'en avons tiré, dans les sermons des missionnaires, que des histoires de lions et des *ave* en langues archaïques. Les prédicateurs de passage en étaient peu

responsables: notre conscience religieuse, notre conscience tout court était tournée vers le dedans. Cette religion, devenue coutumes et conventions, n'était souvent, sous ses apparences robustes, qu'un échaffaudage loin de la conscience vivante.

Deux types d'expérience religieuse

Si l'on tentait une « psychanalyse » de ce phénomène, il faudrait sans doute en distinguer deux grandes dimensions correspondant elles-mêmes à deux types de « caractères » religieux.

Dans le premier type, la religion privilégie un élément de la subjectivité: la culpabilité et la crainte. Le sacrifice apparaît comme une véritable morale à priori. La dévotion, à saveur magique, vise avant tout à exorciser la peur de Dieu. D'où son caractère ritualiste. C'est le lieu de rappeler que la conscience religieuse a une structure où de grandes intentions doivent être en tension et en précaires équilibres: la culpabilité et l'aveu, l'abandon au sacré et la volonté de l'engagement, l'ascèse et l'amour, la dérélition et l'espérance, la fidélité et le risque... C'est par la fermeté et le déploiement de ces intentions, nouant et dénouant leurs conflits, que la foi s'enracine au plus profond de la conscience sans pourtant s'y dissoudre. Tout s'est passé ici comme si l'on ne s'était guère soucié ni de cette structure complexe de la foi (autrement qu'en des codes abstraits), ni de la qualité du terreau humain. Comme si on s'était contenté des fondements les plus faciles: l'affectivité la plus obscure — qu'on a souvent contribué à rendre plus marécaugeuse encore. La foi, cette lutte incessante avec Dieu, a été réduite à de craintifs combats moraux d'arrière-garde. Insistons encore sur le lien de cette religion vécue et de l'état de chrétienté: quand la religion va de soi dans une société, on n'est pas porté à se donner grand peine pour aller chercher son enracinement en profondeur et en étendue.

Le deuxième type d'expérience religieuse vécue ici peut à peine être qualifié de ce nom: nous sommes devant une juxtaposition de la religion à la conscience réelle. L'unanimité religieuse officielle a masqué beaucoup d'indifférences profondes. Chacun pourrait réunir là-dessus de nombreux témoignages. Que d'hommes traînés « à confesse » par leur épouse. Que d'hommes aussi, ayant accédé à une certaine religion personnelle, mais prenant toutes les libertés avec la religion « officielle »... Je me rappelle mon effarement, lors de mes premières vacances à l'usine, à écouter les conversations des ouvriers aux heures où se confient les angoisses les plus tragiques et les interrogations les plus essentielles: je n'y voyais pas, et eux non plus, de correspondance avec ce dont on parlait dans la prédication. Il y avait là une véritable recherche religieuse en marge de la religion.

En somme, la religion a ici colonisé les consciences au lieu de les défricher.

Il faudrait là-dessus de minutieuses investigations. Mais de grands phénomènes aisément observables fournissent déjà des indices. Dans notre littérature traditionnelle, on ne retrouve, le plus souvent, que des consciences à distance d'elles-mêmes: celles des auteurs comme celles des héros. A l'inverse, voyez tout ce que vidange, en vrac, notre production récente: du primitif et du chaos, libération de cons-

ciences que la religion avait apprivoisées sans les étreindre. Et la vogue actuelle de l'incroyance est-elle autre chose, le plus souvent, que le désir d'avoir enfin une conscience à soi, de reprendre possession de sa conscience? Que celui qui est encore dans la foi s'interroge sur sa tentation la plus secrète... A un autre plan, je parierais que la crise de la jeunesse est ici plus grave qu'ailleurs; des observateurs étrangers le pensent et il suffit d'être sorti quelque peu du pays pour être tenté de leur donner raison. En cette crise, les parents sont aussi démunis que les jeunes — et tout aussi coupables sans doute. Appliquer et transmettre des règles bien déterminées de comportements religieux et moraux ne paraît guère faire problème dans un milieu « où rien ne doit changer »; dès que les conditions de vie et les mœurs se transforment rapidement, dès que chacun n'est plus supporté par le conformisme général comme une plante par son support, dès qu'il faut trouver soi-même les critères et la route pendant que les aînés chantent encore la vertu des temps anciens, dès qu'il faut être père quand hier encore la mère suffisait, alors on fouille en vain dans les codes qui ne contenaient ni toutes les questions ni toutes les réponses.

Réinventer l'expérience religieuse et l'initiative de la foi

Pendant que l'Église abandonne peu à peu son pouvoir sur les institutions profanes, une tâche infiniment plus dure nous appelle: réinventer ici l'expérience religieuse et l'initiative de la foi. Redécouvrir les choses les plus simples: la liberté, la responsabilité, le courage et, par dessus tout, les risques de l'amour. Peut-être en arriverons-nous ainsi à faire revivre les dimensions collectives de l'Église, cachées sous le masque des institutions de chrétienté qui nous avaient de quelque manière empêchés d'édifier une authentique communauté chrétienne. Pour cela, il faudra que les croyants d'ici s'attaquent, à leur risque et péril, coude à coude avec les incroyants, comme des hommes parmi les hommes, à construire une société et une nation qui pourront se tenir fermes sans le secours d'une quelconque béquille religieuse.

Et alors le christianisme retrouvera, en ce pays, la fraîche nouveauté de son destin.

Renouveau et dynamisme intérieurs de l'Église au Québec

Jacques LEWIS, S. J. *

EN PARCOURANT CE TITRE, le lecteur est en droit de soupçonner qu'il relève d'une mentalité naïvement optimiste, pour ne pas dire d'une tricherie commode ou bien sécurisante. Et pourtant, il me semble que les éléments de vie ne nous manquent pas, fussent-ils seulement en germe et sans promesse d'atteindre la totalité de notre milieu. Je crois même qu'ils expriment notre plus profonde et authentique réalité, sous notre désarroi et nos démembrements.

Parmi les marques de notre dynamisme chrétien, on signalerait aisément la pratique du dialogue religieux, déjà très propagée; la sensibilisation à l'esprit œcuménique, attestée par maintes réalisations; les initiatives de nos architectes et de nos liturgistes en quête d'un style rénové pour nos églises; l'essor vraiment prodigieux de nos préoccupations catéchétiques; l'intense intérêt pour la pastorale, et scientifique et appliquée, dont font preuve de nombreux membres du clergé. D'autres renouveaux encore pourraient être cités. Mais je voudrais descendre au delà des manifestations facilement perceptibles, facilement fragiles, et tenter, si hasardeux que ce soit, de rejoindre notre vérité intérieure, qui apparaît dans notre actualité et commande notre avenir.

* Professeur de théologie dogmatique et de théologie ascétique et mystique au scolasticat de l'Immaculée-Conception, Montréal.

Le poids du passé

L'histoire de l'Église du Québec ne fut guère autre chose qu'une Contre-Réforme prolongée, passant de la grandeur au durcissement, de l'ursuline Marie de l'Incarnation au juge Adolphe-Basile Routhier. En cela, elle accompagnait le cours suivi par l'Église d'Occident, en son ensemble. Bien qu'affrontée à des tâches neuves, au Nouveau Monde, elle dut s'inspirer de l'Europe qui s'imprégnait d'ultramontanisme; du moins, c'est ce que nos évêques rapportèrent de leurs voyages outre-Atlantique. Inutile d'analyser ces antécédents bien explorés aujourd'hui. Je soulignerai uniquement que la grande lacune, la terrible lacune de notre christianisme fut d'ordre intellectuel. Nos séminaristes n'ayant pu apprendre, jusqu'à naguère, qu'une théologie abstraite et figée, objet de mémorisation plutôt que d'étude inventive, le clergé du Québec n'a connu que bien peu de sens critique (sauf dans les conversations, amères ou gouailleuses, mais inefficaces); presque aucune sagesse pénétrant dans le réel divin et dans l'étoffe de l'existence religieuse; nul esprit créateur, sinon dans le domaine pratique de l'assistance sous toutes ses formes. On ne pensait pas (y songeait-on seulement?); on retenait des catégories qui emmaillotaient l'intelligence, et lui façonnaient une assurance doctrinale que parfois la peur transformait en sécurité raidie. Personne chez nous, y compris les clercs, ne lisait

l'Écriture et les grandes sources chrétiennes; je doute qu'aujourd'hui encore beaucoup de nos prêtres aient feuilleté la Bible au complet, voire même le seul Nouveau Testament. A quoi s'ajoute notre longue paresse; en général, ni les prêtres ni les laïcs ne se sont réellement instruits des données chrétiennes.

Aussi sommes-nous restés, pour la plupart, courts et butés devant la vie qui bougeait, devant la science qui ouvrait l'univers et forçait la réflexion théologique, devant les philosophies qui troublaient notre système sclérosé. Notre dogmatique, barricadée derrière son enclos conceptuel, ne s'engageait pas dans le mystère de Dieu, laissait le Christ en deçà de sa présence à nos vies, contractait l'Église en une société juridique, et naturellement ignorait que l'humanité marche dans une Histoire, soulevée en sa chair même par l'Esprit vivant. Nous sommes demeurés à l'écart des espaces intelligibles dévoilés par les grands esprits des cent cinquante dernières années. Combien de nos professeurs de théologie ont renouvelé leur enseignement par ce qu'il y avait de justes intuitions chez Moehler, Newman, Hegel, Kierkegaard, Bergson, Blondel, Marx, G. Marcel, qui pourtant leur étaient antérieurs? Il fallait condamner des « adversaires », redouter en les simplifiant les « ismes » du dehors, se méfier des « novateurs ». Les manuels avaient établi la vérité, clos le champ de la connaissance et configuré les schèmes mentaux; d'instinct on jugeait impensable que l'Esprit fût à l'œuvre dans les génies et les courants de pensée venus après le concile de Trente. La prédication tonnait contre les péchés mortels, et la vie chrétienne, sous-alimentée, se ramenait à des pratiques érigées en absolus. Quant à la morale, fut-elle beaucoup plus qu'un légalisme tendant vers l'aliénation de la conscience? Au lieu d'une inspiration, une loi contraignante; au lieu d'une réponse à la valeur qu'est Dieu, une affirmation éthique de soi dans un volontarisme quasi pélagien; au lieu d'une croissance, une structure préétablie et corsée d'appréhension. Ni expérience religieuse, ni cheminement intérieur. En un mot, nous n'avons pas eu de spirituels. Eux nous auraient appris le discernement des voies de l'Esprit dans l'agir et le destin individuels, comme dans les mouvements de civilisation et la hardiesse des cultures.

Ce tableau est sombre, et d'autant plus inquiétant que c'est du clergé seul, ou peu s'en faut, qu'ont dépendu non seulement l'attitude religieuse de la masse, mais encore l'éducation des jeunes dans les collèges. Il serait injuste et trompeur, cependant, de ne pas apercevoir les mérites des générations qui ont précédé la dernière guerre mondiale. Nos anciens, éloignés ou très proches de nous, possédaient une foi robuste, fréquentaient beaucoup les sacrements, menaient une vie familiale tissée de coutumes chrétiennes, affectionnaient l'Église à laquelle ils donnaient de nombreuses vocations sacerdotales ou religieuses et pour laquelle ils se dépensaient dans le zèle missionnaire; et on doit remarquer chez eux, tant prêtres que laïcs, des trésors de simplicité évangélique, voire de sainteté. Ces valeurs durent encore, en grande partie, ne serait-ce qu'en dehors de nos centres urbains. Il est vrai, et il importe de le noter, qu'elles sont probablement ambiguës, et pour autant vulnérables. Nulles réussites humaines, même spirituelles, n'échappent à l'impureté; mais les nôtres, surgies dans les circonstances évoquées plus haut, pourraient être à ce point douteuses et par suite inconsistantes qu'elles ne résisteraient pas aux

radicales mises en question qui caractérisent notre temps. Autrefois, elles étaient viables, somme toute; à notre époque, il n'est pas exclu qu'elles se retournent contre nous, comme il est arrivé en d'autres pays chrétiens.

Nos réveils

Jouissons-nous de garanties solides à l'heure actuelle? Il est indéniable que le Canada français d'aujourd'hui manifeste une étonnante vitalité. Notre production littéraire et artistique, tout inégale qu'en soit la qualité, a fait un bond ces derniers temps; il est dommage qu'elle ait été amenée presque généralement à se livrer au noir (nous étions, malgré tout, un peuple joyeux); mais la créativité dont elle témoigne demeure un fait merveilleux. L'esprit critique gagne tous les secteurs de notre société: on sait passer au crible les optiques et les démarches des hommes d'État, la politique des divers organismes qui structurent et influencent notre milieu, les habitudes et les positions de la Hiérarchie; et les fidèles, cessant peu à peu de manger du curé, se reconnaissent le droit fraternel d'avouer directement aux prêtres ce qu'ils pensent de leur action pastorale, de leur prédication, de leurs attitudes. Mieux encore, des groupes professionnels s'adonnent à une autocritique loyale: journalistes, avocats, religieux, patrons d'entreprises, enseignants. Le monde universitaire s'efforce à promouvoir la recherche scientifique. De plus en plus, les citoyens se regardent comme des êtres responsables, en face du gouvernement, du syndicalisme, de l'éducation, de la culture, et de toutes les zones de la vie publique. On réapprend, à travers des confusions, la liberté, l'âpre liberté de ceux qui consentent à être et à servir. Voilà des valeurs qui sont esprit. Et l'esprit ne tolère ni mensonge, ni esclavage, ni installation. Il est respect de la terre humaine, énergie d'amour et puissance de vie. Fût-ce à son insu, il s'accorde à Dieu, comme il est le souffle de son Esprit. Son projet peut l'infléchir vers un salut de ce monde; mais en son essence il présage la rencontre du Saint.

En ces multiples renouveaux, si imparfaits soient-ils encore, un chrétien voit sans peine autant de « signes des temps ». On trouve, toutefois, dans notre Église québécoise, d'autres révélations de l'Esprit, plus explicites celles-là. Il est significatif qu'elles se vérifient particulièrement chez des laïcs. Au sein du laïcat nous sont donnés des hommes que volontiers je qualifie de prophètes, c'est-à-dire d'esprits qui discernent des déviations dans notre chrétienté et de voix qui interprètent pour aujourd'hui le dessein de Dieu sur nous. En connaît chacun de ceux qui s'intéressent au mouvement des idées dans notre milieu. Qui peut douter que de tels penseurs, dans un amour jaloux, diagnostiquent lucidement nos maux, secouent notre rachitisme, et dénoncent nos falsifications? Au siècle dernier, ce furent des laïcs qui proclamèrent des éveils; il s'en rencontre encore à cette heure où nous sommes. Les clercs ne font que vénérer l'Esprit Saint s'ils accueillent avec égard et docilité la clairvoyance du laïcat, chaque fois qu'elle s'affirme dans l'authenticité. Du reste, bien des clercs pensent aussi notre situation, ou encore passent à des engagements concrets. Le prêtre ne saurait être pleinement pasteur s'il était privé de discernement spirituel, à l'égard tant des individus que des groupements. A défaut de cette perspicacité, il lui sera impossible d'éclairer les personnes qui s'adressent à lui, de prononcer des homélies qui harmonisent la Parole avec les fidèles qui sont là, d'inspirer l'action missionnaire de ses

paroissiens comme de découvrir la présence agissante que Dieu attend de lui.

Mais l'activité charismatique ne suffit pas. Le christianisme a toujours besoin de l'éclairage intellectuel qu'assure la théologie. Il existe au Québec des théologiens de valeur, malheureusement contraints de se limiter à leur fonction de professeurs dans un séminaire ou un scolasticat. Nous n'avons pas d'experts rayonnants comme Rahner, Congar, de Lubac, Häring, Murray, et d'autres encore. La scène n'est pas vide, quand même. Des prêtres théologiens ont commencé de servir le public, par des livres, des conférences, des articles de revues ou de journaux. Il faut convenir, au surplus, qu'on aurait tort de réserver la théologie aux clercs. L'Église a produit des théologiens laïcs, et la théologie, tout au moins de nos jours, ne se passerait d'eux qu'à son détriment. La pensée théologique est, en partie, devenue trop existentielle pour que soit négligeable l'appoint qu'apporteraient ceux qui bâtissent la Cité, laquelle est intérieure au Royaume. Ils sont indispensables. Comment un prêtre pourrait-il, aussi adéquatement qu'un laïc, saisir la dimension théologique des réalités terrestres dont il est séparé, de la vie temporelle qu'il ne mène pas ? Un cas évident : quel prêtre nous donnerait, mieux que des époux, la théologie spirituelle du mariage ? Le dialogue pastoral entre prêtres et laïcs est nécessaire ; le dialogue intellectuel ne l'est pas moins.

Tensions

A ce moment-ci de notre évolution, il est inévitable que nous soyons en pleine dialectique. Les interrogations se

croisent en chacun de nous, et des options de personnes ou de groupes disjoignent notre milieu, sans compter que certains d'entre nous se sont éloignés de l'Église. Pour que notre dialectique accède au dialogue, puis à la diversité organique, il nous faudra de la vision et de la charité. On en perçoit toujours plus, je crois le constater, chez les clercs et les laïcs. La conversion s'opère, aussi vite que le permet l'imprégnation d'une culture, bien que trop lentement pour nos folles impatiences. Il est vital que nous acceptions le présent, pour nous prêter à sa gestation. Nous sommes en situation de recherche, et la recherche crucifie. Elle n'est féconde que si on l'assume, sans lapider les prédécesseurs ni trahir les lendemains. Une foi adulte sait porter des questions, et alors elle possède les prémices de l'indéfectible vérité, qui sûrement s'épanouira sur nos visages, ou ceux de nos successeurs, qui sont encore nous. « C'est par votre constance que vous sauverez vos vies. »

Conclusion

Je ne m'aveugle pas sur les vices qui ont pris racine dans notre personnalité collective. En voici trois : notre érotisme largement répandu (comme ailleurs), notre appétit de l'argent, l'anémie de notre conscience civique. L'érotisme évacue l'aptitude à la parole, et donc l'esprit, en même temps qu'il peut traduire de l'infantilisme ; la cupidité, qui faisait frémir le Christ, englutit ou dévore la puissance d'aimer quand elle n'étouffe pas les vertus d'adoration et de prière ; l'indifférence civique recèle le néant de la promotion commune et ouvre la porte à de fatales dominations. Voilà qui menace de saper nos forces vives, de drainer nos sèves toniques. Les dynamismes positifs, en effet, ne nous font pas défaut ; je les crois même nombreux et croissants. J'ai tenté, ici, de les repérer sommairement en un article beaucoup trop court. Au reste, je n'ignore pas que des nouveaux se présentant à une époque de crise sont équivoques, si au lieu d'être de source ils sont introduits artificiellement ; ils n'offriraient alors que des suppléances qui camouflent un vide intérieur. Avec raison, semble-t-il, certains observateurs estiment que tout compte fait notre pastorale est acculée à de la pré-évangélisation, du moins pour de larges étendues de notre terrain catholique. Seule une complète expertise de sociologues pourrait, et encore, mesurer pertinemment notre donné chrétien et prospecter notre avenir. Si notre population n'est que pré-chrétienne, elle vit tout près du paganisme, et pour autant elle est exposée aux revirements sociaux et religieux que déterminent les poussées élémentaires de l'homme, par exemple celle qui résulte du désordre économique ; ce serait une débâcle qui réduirait l'Église du Québec à une diaspora. En viendrons-nous à cette extrémité ? Le pluralisme est déjà bien établi chez nous, et d'ailleurs il a toujours existé au Canada français. S'affirmera-t-il encore davantage ? La chose paraît bien plausible. Je m'obstine tout de même à croire en nos ressaisissements, peut-être garantis par les dynamismes inscrits en nous et mieux éclairés maintenant. Il me semble que l'Église du Québec est vraiment à pied d'œuvre, et qu'elle s'est valablement insérée dans l'*aggiornamento* mis en branle par le pape Jean. Il nous reste à espérer, c'est-à-dire à réaliser de toutes nos forces la puissante promesse que Dieu poursuit dans son Peuple. N'est chrétienne que l'inquiétude créatrice.

Vient de paraître

FONCTIONNEMENT DE L'ÉTAT

par GÉRARD BERGERON

*professeur au département de Science politique
de l'université Laval*

Cet important ouvrage, qui a reçu le prix de la faculté de Droit et de Sciences économiques de Paris, est une contribution d'une ampleur singulière à la théorie politique. Reflet d'une culture et d'une curiosité exceptionnelles, il aborde par des voies nouvelles et avec une rigueur sans défaut les problèmes essentiels de la science politique.

Extrait de la préface de Raymond Aron : Canadien de langue française, n'ignorant rien de la littérature américaine mais intimement lié aux sociologues et politicologues français, M. Gérard Bergeron illustre avec éclat la vocation culturelle du Québec.

5 1/2" x 8 3/4" — X, 662 pages, schémas — 1965 — broché \$12.

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL

C. P. 2447, Québec-2, Québec.

LE RENOUVEAU PASTORAL

S. Exc. Mgr Paul-Émile CHARBONNEAU, évêque de Hull

TOUT RENOUVEAU présuppose un long cheminement qui l'a préparé et qui a déjà semé dans la conscience des individus et du milieu ses germes essentiels: les générations spontanées sont rares dans le mystère humain. Parce que l'Église, bien qu'Église de Dieu, est aussi, et inséparablement Église des hommes, cette loi se réalise en elle, et à tous les plans.

Le monde profane annonce ses exploits, fait sans cesse état des dépassements de sa technique. Régulièrement, et à un rythme qui semble croître, la presse nous met au courant de ce qu'on pourrait appeler l'*aggiornamento* scientifique de notre monde. Qu'on songe, pour donner un exemple récent, à l'escalade de la conquête de l'espace avec tout ce qu'elle implique. L'actuelle diffusion des moyens de communication nous a mis en perpétuelle attente d'un nouveau progrès en tout domaine scientifique technique. Aussi, spontanément, jugeons-nous que les milieux humains qui n'affichent pas publiquement leur courbe d'évolution sont stagnants, fermés sur eux-mêmes, étrangers au mouvement de remise à neuf qui secoue actuellement l'humanité entière.

Or — et c'est là me semble-t-il la source de nombreuses équivoques et de jugements parfois trop catégoriques — il n'est pas dans l'esprit ni même dans la pédagogie de l'Église de se redéfinir périodiquement, d'étaler à rythme fixe la percée en elle d'éléments nouveaux, de déclarer qu'elle vient de franchir un seuil et d'entrer dans une nouvelle phase de vie. Et cette pédagogie dépend de sa nature même. Le monde scientifique et technique se bâtit — et c'est sa loi — sur des hypothèses qui se dépassent l'une l'autre, parfois se détruisent: il est le fruit de la recherche de l'esprit humain avec toute la faculté inventive de celui-ci. En lui donc les théories s'affrontent, s'opposent, et cette dialectique de perpétuelle invention assure son succès. L'Église, elle, croît non comme une « hypothèse » qu'on vérifie, mais comme une « thèse » qui se développe. Pour prendre une image que nous donne l'Évangile, elle est le grain de sénévé qui peu à peu, mais selon un processus de croissance homogène et régulière, grandit, s'adapte aux diverses saisons et aux divers habitats, produit son fruit, jusqu'au jour de la maturité définitive qui sera celle du Jour du Fils de l'Homme, à la fin de l'Histoire. Dans ce rythme, pas de coupures, pas de recommencements à zéro. La présence de l'Esprit et la Tradition — au sens que la belle Constitution sur la Révélation vient de remettre en lumière — assurent cette continuité par la base, malgré la diversité des époques et des situations et en même temps donnent le ferment qui fait aller de l'avant.

La vie pastorale ne peut échapper à cette loi puisque, de par la volonté du Seigneur qui a placé la hiérarchie comme « service » pour la vie et la croissance de son Peuple, elle se situe au cœur même de tout ce dynamisme. Le Concile Vatican II a comme obligé l'Église à exprimer les lois internes de son agir salvifique. Il le fallait bien, à cause

du but spécifique, que Jean XXIII puis Paul VI lui avaient donné, l'*AGGIORNAMENTO*, c'est-à-dire non pas la condamnation d'une erreur ni même le redressement d'une doctrine fléchissante, mais la relancée, la mise à jour, l'adaptation aux conditions actuelles du monde à sauver. Ceci l'a obligée à sortir de sa discrétion. Mais — et ce point me paraît important — ceci ne l'a pas mise face à une tâche nouvelle, ne lui a pas imposé une nouvelle fonction. Il s'agit simplement d'un élan, d'une orientation, d'une injection de dynamisme neuf au sein d'une activité qui toujours avait été présente. Il est d'ailleurs clair que ce Concile a, dans ses décisions, créé peu de choses radicalement neuves: il a assumé, après les avoir jugés et discutés, et a proposé à l'Église universelle les points d'arrivée de tentatives faites dans les diverses Églises locales précisément sous la poussée de la loi de croissance homogène dont je parlais plus haut.

Quelle est sur ce point la situation de l'Église du Québec? A quel point de sa recherche et de ses tentatives pastorales les décisions du Concile la trouvent-elles? Je voudrais ici montrer à larges traits comment depuis le début du siècle la vie pastorale du Québec s'est peu à peu orientée dans le sens de l'*AGGIORNAMENTO* et faire pressentir que les décrets et les orientations conciliaires ne nous prennent pas au dépourvu. Depuis plus de vingt-cinq ans, nous nous sommes nous aussi, comme la plupart des Églises locales de la catholicité, préparés DU DEDANS au vent de renouveau qui nous soulève aujourd'hui. Malgré nos lourdeurs, nous nous sommes mis sous la poussée de l'Esprit de Dieu, sur le chemin qui débouche aujourd'hui dans la grande et large route qu'ouvre le Concile. Il ne s'agit pas ici de verser dans le triomphalisme et de sortir en arborant la cocarde de la victoire: le faire serait manquer de lucidité et prouver qu'on n'a pas compris la vraie nature du « renouveau ». Mais il faut cependant prendre conscience des valeurs positives et dynamiques que notre Église du Québec a nourries et développées jusqu'à aujourd'hui.

Dans cette histoire pastorale on peut, me semble-t-il, distinguer trois phases ou mieux trois étapes qui se succèdent, amenant trois types d'action pastorale dont l'un assume le positif de celui qui l'a précédé et préparé, dépasse ses limites, apporte sa note spécifique. Je les caractériserai comme: pastorale de préservation, de conquête, d'ensemble.

I. — LA PASTORALE DE PRÉSERVATION

A son origine, l'Église a reçu du Seigneur un mandat d'envoi: « Allez, faites des disciples de toutes les nations. » Elle est donc essentiellement missionnaire. Et le Concile Vatican II a placé cette vérité au cœur de sa doctrine et de ses préoccupations. C'est là ce qui définit sa présence dans le monde: conduire les hommes au Dieu et Père de Jésus pour leur salut et pour sa gloire éternelle. L'histoire nous montre que, malheureusement, ce terme « missionnaire » a été rétréci dans son optique: on l'a réservé soit aux périodes

de lancement initial — comme au matin de l'Ascension — soit à la première pénétration de l'Église dans des terres jusque-là païennes, soit encore aux initiatives apostoliques des périodes de grande crise. Lorsque la foi s'est solidement implantée, qu'il n'y a pas de graves problèmes internes à la communauté ainsi constituée, l'Église, sans toutefois négliger sa tâche nécessaire d'évangélisation de ceux qui sont encore « au dehors », a tendance à laisser s'émousser en elle son sens créateur, sa faculté de recherche et d'invention, pourtant essentiellement liés à sa mission de Salut. Elle devient plus « préservatrice de la foi » que dynamiquement éveillée et créatrice.

Or, dans les années 1920-1935, le Québec présentait pour l'Église un milieu qui lui paraissait sans problème grave: la très grande majorité des catholiques était pratiquante et assidue à la fréquentation des manifestations religieuses; la paroisse était solidement établie avec ses institutions chrétiennes, en particulier l'école confessionnelle et son enseignement catéchistique inscrit dans la trame même des programmes; la famille était encore un milieu vivifiant de rencontres où se transmettait et se vivait l'héritage chrétien de foi et de pratique. Devant pareille situation la pastorale se sentait spontanément et comme naturellement « préservatrice ». Elle se contentait de jouer sur deux fronts: le maintien de la pratique religieuse et la consolidation des institutions paroissiales.

a) La pratique religieuse

Puisque les fidèles ont la foi et en ont une connaissance assez élaborée — compte tenu de la situation de la catéchèse à cette époque dans l'Église entière — la préoccupation première des pasteurs est de sauvegarder cette vie de foi, de la ranimer ou de la réveiller à certaines occasions privilégiées: Quarante-Heures, retraites paroissiales, mois du Rosaire. Par une pratique sacramentaire régulière on l'élève jusqu'à la ferveur ou on l'y maintient. Pour les plus fervents et les plus ferventes, les nombreuses confréries, confiées surtout aux communautés religieuses, viennent jouer le rôle de « supplément d'âme ».

b) Les institutions paroissiales

Au lieu de se consacrer principalement à une évangélisation lente et pénible des personnes, la paroisse prend le raccourci que lui permet la situation sociologique de l'époque: elle met sur pied et consolide ses institutions chrétiennes, ses écoles, ses cercles, etc. Qu'une institution quelconque veuille se soustraire à l'influence de cette institution paroissiale toute-puissante, on recourt alors aux pressions officielles: tel curé réussira à faire fermer un débit de boisson installé sur le territoire paroissial.

Les fidèles ayant la foi et ne se posant normalement pas de graves questions à son sujet, l'institution comme telle paraît suffisante pour préserver la communauté chrétienne de toute contamination venant de l'extérieur. On est sûr que les cadres fabriquent nécessairement de « bons chrétiens » et qu'il faut donc centrer sur eux tous les efforts. Donnons un exemple: si les prêtres de la paroisse réussissent à réunir tous leurs jeunes et à les divertir sainement par une séance de cinéma ou par des joutes sportives, ils se croient aisément en règle avec leur fonction publique. Ils conçoivent

difficilement que cette réussite n'est peut-être qu'un conditionnement de l'évangélisation et que, malgré tout, celle-ci demeure encore à faire en dépit de ce succès tactique.

Cette absence d'une inquiétude d'évangélisation, voilà la grave limite de cette première période que nous présentons. On présuppose la pratique religieuse comme acquise, on ne voit pas la nécessité de missionner à l'intérieur même de cette Église et dans son environnement immédiat. La pastorale n'a pas couleur missionnaire: ce qui ne met nullement en doute — disons-le avec insistance — la sainteté sacerdotale, le zèle des pasteurs et des laïcs chrétiens qui travaillent avec eux. Prise de position dont les fruits sont les suivants: la prédication ne vise pas à convertir mais à enseigner, l'inquiétude liturgique consiste à dénombrer les pratiquants sans se soucier de la qualité de leur participation à la célébration sacramentaire, l'action des laïcs se cantonne dans les œuvres de préservation ou de charité. La paroisse se clôt sur elle-même, petite famille chrétienne qui, au fond, se suffit.

Il découle de là que cette pastorale est plus paroissiale que diocésaine. Même si l'évêque publie régulièrement ses lettres pastorales et visite fidèlement ses paroisses, peut-on parler de pastorale diocésaine, peut-on dire que le diocèse est le centre vivant qui fait l'unité pastorale, le point de convergence de tous les efforts et de toutes les recherches? Il apparaît que la relation de la paroisse au diocèse est plutôt juridique que pastorale.

II. — LE PASSAGE À UNE PASTORALE « DE CONQUÊTE »

Aux environs des années 1935 apparaît un phénomène qui va faire se crevasser puis peu à peu se dépasser, ce type pastoral centré sur la paroisse et la « préservation » du donné traditionnel.

C'est l'époque où en Europe on découvre des « milieux de vie » entièrement déchristianisés. Ce qui aiguise dans l'Église cette faculté missionnaire de recherche dont nous parlions plus haut. Pour faire face à cette situation va naître l'Action catholique spécialisée qui veut être l'instrument privilégié pour l'évangélisation et la « conquête » des milieux coupés de l'Église, surtout au sein des pays autrefois chrétiens. La tâche « missionnaire » revient ainsi au premier plan.

La formule traverse l'Océan, passe chez nous. Elle nous incite à nous poser une première et fondamentale question que jusqu'ici notre type de pastorale nous avait dispensés de poser: existe-t-il chez nous aussi des milieux déchristianisés? Ce qui signifie concrètement, dans la mentalité alors courante, existe-t-il chez nous des milieux de vie qui se sont bâtis en dehors de la seule réalité pastorale qui existe, la paroisse? On découvre que si l'on ne peut pas strictement parler pour le Québec de milieux déchristianisés, il existe pourtant des milieux non christianisés. D'où l'adoption par l'Église du Québec de la formule belge et française d'Action catholique.

C'est là, me semble-t-il, le premier fruit que l'Action catholique a fait produire à notre pastorale. Une prise de conscience réaliste. Un regard lucidement porté hors des frontières des institutions et de leur cadre paroissial. Donc une conversion à une action vraiment catholique, au sens qualitatif du terme. Nous nous sommes rendus compte de

la véritable situation de notre Église locale. Certes, elle n'est pas, à cette époque, en état de déchristianisation et on ne peut pas déceler de milieux qui aient comme tels peu à peu abandonné toute référence vraie à sa vie et à sa pratique. On ne peut donc pas parler strictement de RE-CHRISTIANISATION ou de RÉ-ÉVANGÉLISATION. Pourtant il existe déjà un fossé profond entre la pratique religieuse et la vie. Un hiatus entre ce que veut signifier la participation liturgique à l'Eucharistie dominicale et la vie concrète de beaucoup de baptisés. D'où la nécessité d'une évangélisation non seulement DES réalités humaines MAIS À PARTIR d'elles. Il faut, en d'autres termes, que la foi pénètre toute la pâte humaine et qu'il n'y ait pas dans le chrétien un compartimentage étanche entre les actes de sa vie chrétienne et les actes de sa vie d'homme. Car on découvre, avec de plus en plus de lucidité, que la coupure existant entre vie chrétienne et vie humaine, le divorce entre Église et Monde, le fossé entre réalités éternelles et valeurs temporelles ne pourront se résorber que lorsque les premières auront vraiment assumé les secondes et ne se seront pas simplement superposées à elles. Il en découle une conséquence lourde d'exigences: cette unification de la vie humaine dans le Christ exige non seulement une évangélisation des individus mais une évangélisation des groupes et des milieux humains.

Les sillons creusés par l'Action catholique demeurent. L'insistance sur la pénétration des structures temporelles, la mise à l'écoute des appels du monde, l'accueil sympathique de toutes les valeurs montant de l'humain vers le Christ font de notre Action catholique la pionnière dans l'AGGIORNAMENTO de l'Église locale du Québec. Elle a fait plus que préparer la voie, elle a déjà engagé notre communauté chrétienne dans une conversion à l'authentique esprit missionnaire appelé par la vocation baptismale. Sans elle, où en serions-nous aujourd'hui ?

Qu'il nous suffise de rappeler que le renouveau liturgique, l'attention à la Bible, la soif d'une catéchèse plus adulte et moins scolaire ont été d'abord vécus surtout dans les divers groupes d'Action catholique. Cela compte dans l'histoire de notre Église. De plus, c'est dans ces mêmes groupements que la révision de vie, l'examen de conscience à la lumière de l'Évangile ont été expérimentés. Les personnalités laïques les plus influentes de notre christianisme québécois ont trouvé là, avec une formation adulte, leur conviction apostolique et la sûreté de leur attachement à la personne de Jésus. Il me semble que notre renouveau pastoral, avec ses orientations et ses thèmes majeurs, est pour sa plus large part tributaire de nos expériences d'Action catholique.

Évidemment toute la pastorale a été marquée par ce mouvement. De strictement paroissiale, elle a dû peu à peu s'ouvrir à des perspectives plus diocésaines. A la curie diocésaine, au curé et aux vicaires sont venus s'ajouter les « aumôniers diocésains des mouvements ». L'action de ceux-ci ne se bornait pas à un point précis du diocèse. Mandatés et envoyés par l'évêque, ils avaient à « couvrir » toutes les paroisses, à susciter entre les membres de leurs mouvements un esprit d'équipe qui élève la préoccupation chrétienne au-dessus du ciel paroissial. Pour le militant, l'action d'Église apparaissait alors frustrée d'une de ses dimensions essentielles si elle ne s'enracinait pas dans une prise de conscience communautaire des besoins et des appels du milieu, et si elle ne s'exerçait pas dans l'unité et la coordina-

tion. De la paroisse, on débordait vers le diocèse, et même au-delà des diocèses, on s'intéressait à l'ensemble de l'Église québécoise. Premier pas vers un agir « collégial ».

III. — VERS UNE PASTORALE D'ENSEMBLE

Le dépassement que nous sommes en train de vivre est celui de la Pastorale d'ensemble dont les sillons ont été creusés par l'Action catholique, du moins dans notre Église du Québec dont il ne faut pas juger la situation avec un œil européen. La prise de conscience et l'inquiétude que nous venons de décrire ont amené, depuis dix ans surtout, une recherche sur les dimensions de la vie de foi et les vraies « situations » en face desquelles nous nous trouvons. De là, est né notre effort vers un approfondissement et un nouvel AGGIORNAMENTO de notre action apostolique.

D'une part, en effet, les laïcs chrétiens vraiment engagés pour le Royaume de Dieu dans la cité temporelle sont trop peu nombreux. D'autre part, la pédagogie de la foi, l'attitude pastorale ressourcée que présuppose l'agir ecclésial que nous venons de présenter sont le fait d'un trop petit nombre de prêtres. D'ailleurs, la formation d'Action catholique se limite à certains individus et tend à se concentrer sur certains points précis. Elle ne suffit pas pour orienter le vaste ensemble de l'agir pastoral répondant aux questions qu'elle a fait se poser à notre Église: liturgie, catéchèse. D'où les limites de la situation où nous sommes actuellement. De plus, jusqu'ici notre effort de « réponse » n'a pas été suffisamment pensé en fonction d'une connaissance scientifique, méthodique, approfondie de tout le contexte humain des zones à évangéliser. D'où des actions avançant parfois à tâtons, gaspillant inutilement des forces vives sur des points de seconde importance alors que des points névralgiques ne sont pas travaillés. Enfin, trop souvent, l'animation missionnaire dépend beaucoup plus de l'esprit apostolique et de l'intuition évangélique de certains prêtres que d'une orientation d'ensemble, réfléchie, suivie avec méthode, donnée par un diocèse entier sous la conduite de son chef, l'évêque, et de la « communion » de tous les pasteurs.

Cette situation ne peut plus durer. D'autant plus que notre milieu chrétien passe actuellement par une crise — une « crise de croissance » — et que nous ne pouvons plus nous permettre de tout confier à la bonne volonté des prêtres et des militants. De cette prise de conscience, avivée par cette expérience unique qu'a été le Concile avec sa mise en commun des inquiétudes de l'Église universelle, naît aujourd'hui la conviction qu'il y a nécessité urgente de mettre sur pied une vraie pastorale d'ensemble.

Il faut dire que le Québec s'est déjà mis à la besogne, même avant Vatican II. Depuis déjà dix ans, plusieurs diocèses — dont Montréal, Québec, Saint-Jean, Saint-Jérôme, Sainte-Anne-de-la-Pocatière, Chicoutimi — ont entrepris une vaste étude sociologique du « milieu de vie », afin d'une part de mesurer avec le plus de précision possible la situation telle qu'elle est, et d'autre part d'aviver chez les prêtres et les laïcs une inquiétude: l'inquiétude présupposée à toute tentative missionnaire, celle qui naît de la constatation évidente d'une coupure entre la pratique religieuse et la vie réelle.

Il faut insister sur ces deux petits mots « vie réelle ». Souvent, en effet, lorsqu'on parle de Pastorale d'ensemble,

on limite la nature de celle-ci. Une Pastorale d'ensemble n'exige pas simplement la coordination et l'intégration de toutes les forces apostoliques (clergé, religieux, laïcs) et de tous les secteurs pastoraux (prédication, liturgie, catéchèse, apostolat laïc, équipes de foyers, œuvres caritatives) en vue de porter plus efficacement le message du Salut aux hommes d'aujourd'hui. La Pastorale d'ensemble veut aussi et surtout que l'homme entier soit évangélisé. Ce qui signifie que l'Évangile doit atteindre l'homme dans sa « situation » concrète, dans tous ses enracinements, tous ses recouplements, toutes ses dimensions d'être de chair et d'esprit. Or pour cela il est nécessaire de connaître cet homme, de savoir vraiment ce qu'est son milieu de vie. C'est pourquoi l'insistance que l'Église du Québec a mise sur l'aspect SOCIOLOGIQUE de la mission me semble importante. Connaissant l'homme et le milieu, elle se trouve mieux armée pour faire passer la foi dans la VRAIE vie humaine, qui n'est pas la vie d'un homme idéal mais de l'habitant de telle ville, travaillant dans telles conditions, mêlé à tels et tels problèmes.

Nous nous trouvons dans cette situation à l'issue du Concile. Celui-ci nous a apporté le schéma XIII sur l'Église et le Monde. L'insistance de l'Église du Québec sur l'attention à l'homme nous prépare à entrer dans le vaste et dur programme qui nous est présenté par Vatican II. Tout est loin d'être acquis. Bien des domaines sont encore en pleine friche. Mais l'élan a déjà été donné: la pastorale post-conciliaire n'aura pas à se créer, sur ce point, *ex nihilo*. Il s'agira plutôt d'une évolution et d'un dépassement.

Au plan liturgique également, nous avons déjà, en plusieurs endroits, précédé le décret sur la Liturgie. Des commissions diocésaines de liturgie existaient un peu partout. Plusieurs communautés religieuses de notre pays se faisaient les apôtres d'un retour à une participation vivante et vraie à l'Eucharistie. D'ailleurs, le *Directoire pastoral sur la Messe* fut publié dès 1960 et immédiatement appliqué à Montréal et dans ses diocèses suffragants, pour se généraliser très tôt dans les autres diocèses. Si bien que les décisions de Vatican II n'ont pas pris au dépourvu les paroisses qui étaient entrées de plain-pied dans le renouveau. C'est sans doute pour cela que, chez nous, la mise en place des décisions liturgiques conciliaires s'accomplit paisiblement. Là encore, donc, dépassement nécessaire, mais non « création ».

Le « Conseil pastoral » demandé par le décret sur la Charge pastorale des évêques existe déjà en plusieurs de nos

diocèses. La pastorale est pensée par l'évêque, son équipe de spécialistes, le presbytérium tout entier en communion avec le centre vivant du diocèse.

De même, le renouveau biblique n'a pas attendu le décret sur la Révélation pour bouleverser notre vie chrétienne: le mouvement catéchétique actuel, qui est une des grandes grâces de notre Église, a lui aussi vu le jour avant le Concile. Les nouveaux manuels de catéchisme, les nombreux cours de catéchèse pour adultes, en sont le plus beau fruit.

Bref, la fin du Concile ne nous trouve pas les mains vides, dépourvus de moyens, privés de tout *habitus* pastoral. Toutefois, il ne faudrait pas nous arrêter.

Un danger nous guette actuellement, né précisément de ce que je signalais à l'instant comme une des richesses de notre pastorale préconciliaire: notre pastorale du Québec risque de s'enrouler autour de la Liturgie et de la Catéchèse, et nous risquons de nous donner bonne conscience en croyant que DONC... notre pastorale est devenue missionnaire. Je crains que nous ne nous arrêtions au décret sur la Liturgie, DONC... à la première session du Concile, c'est-à-dire à ce que déjà nous avons développé chez nous.

Alors le Concile aurait été pastoralement de peu d'utilité pour nous. Jusqu'ici j'ai toujours parlé de la nécessité d'un dépassement des éléments positifs de la situation où nous sommes actuellement. Il faut ce dépassement.

Dans quelle ligne? Celle de la vie quotidienne de foi. Il nous faut prendre maintenant conscience, — puis agir en conséquence — AU PRIMAT DE L'EXISTENCE CHRÉTIENNE sur toute institution quelle qu'elle soit, sur tout ce qui est moyen pour le Salut de l'homme. Le drame de la situation actuelle dans notre Église du Québec me paraît résider là: la dimension théologique de la foi n'arrive pas à prendre corps dans la vie quotidienne des baptisés. Dans notre renouveau pastoral, il nous faut chercher précisément à faire avancer l'Église non pas seulement dans le Temple, si beau, si chantant soit-il, mais dans la vie. Que vaut la plus belle liturgie si elle n'enfoncé pas son effet dans le concret de l'homme? Que vaut la présentation de la Parole si elle ne pose pas à l'homme une question sur le cœur même et le profond de son existence? L'Évangile est Salut de l'homme tel qu'il est, et de tout l'homme.

Un dépassement qui permette à la pastorale de rejoindre le profond de l'homme. Avouons que ce n'est pas facile. Les grandes orientations des derniers textes conciliaires nous y aideront (Liberté religieuse, Œcuménisme, Apostolat des laïcs, Relations avec les non-chrétiens). Il faudra aussi nous orienter vers une pastorale « des contacts » humains. Le TÉMOIGNAGE dont on parle tant peut-il se réaliser normalement hors de cette rencontre de personne à personne? D'où la nécessité de ces petites cellules d'Action catholique spécialisée et paroissiale, de ces équipes de foyers ouvertes non seulement aux problèmes conjugaux, mais aussi à tous les problèmes que notre peuple devra affronter. Et surtout la nécessité d'une communion intense entre l'évêque et ses prêtres — la redécouverte du presbytérium! — d'un dialogue loyal et franc entre prêtres, religieux et laïcs.

L'Église du Québec qui a su, depuis plus de vingt-cinq ans, se préparer à se mettre au rythme du Concile Vatican II, par une pastorale en évolution, saura se dépasser dans sa pastorale de demain.

— VOYAGES 1966 —

- I — Vacances de Pâques à la GUADELOUPE et Martinique. Du 1^{er} au 11 avril (en avion), \$480.
- II — Pâques en TERRE-SAINTE: 21 jours (Mgr R.-R. Marien), \$998.
- III — EUROPE: 13 pays, 64 jours (compris Espagne et Portugal), bateau ou avion (23 — 30 juin), 9^e Tour, \$1,298.
- IV — EUROPE et MOYEN-ORIENT combinés, 64 jours, \$1,586.
- V — MOYEN-ORIENT: 21 jours, en juillet (M. l'abbé A. Lamoureux).

Renseignements:

VOYAGES	2155, rue de la Montagne, Montréal	844-8817
BEL-AIR	34, côte de la Fabrique, Québec	529-3749
M. G. Bellefleur,	3973, rue Mentana, Montréal	523-2583

Le renouveau dans la paroisse

André BEAUCHAMP, prêtre *

DOIT-ON PARLER d'une crise de la paroisse, d'une crise du ministère paroissial? Tant d'opinions depuis quelques années ont eu cours qu'on ne sait trop qui a raison ni quel chemin il faudrait suivre. Certaines mises en question se posent si radicales qu'elles risquent de décourager le pasteur ou de l'enfermer dans une attitude de défense qui le rende rébarbatif à tout renouveau. Aussi le présent article ne veut pas être la défense acharnée d'une thèse fût-ce au mépris du réel; elle voudrait simplement formuler la conscience que le prêtre du ministère paroissial a de lui-même et dire comment il entrevoit l'avenir. Nous signalons au lecteur le dernier numéro de *Communauté chrétienne* (n° 24): « Visages nouveaux de la paroisse »; il m'apparaît sur ce point une contribution remarquable.

Un brin d'histoire

La paroisse ne se suffit plus à elle-même. S'il fut un temps où elle y parvenait, ce temps est révolu. Finie la grande et glorieuse époque où la communauté humaine réussissait à faire à peu de frais son unité, sur la base territoriale très limitée du village ou de la municipalité. Ce n'est pas uniquement la paroisse, c'est la structure sociologique de la vie humaine qui permettait aux hommes de vivre en petites communautés autonomes et très peu ouvertes aux autres. La paroisse y trouvait son compte; par un jeu de dialectique elle aidait même à maintenir cette mentalité de clocher. Au centre, l'église, vraiment au cœur de la cité des hommes; tout autour, l'école, la place du marché, le magasin général, la « route nationale » et, un peu en retrait, l'usine de la région. Pour différer dans son décor, la paroisse urbaine d'il y a vingt-cinq ans s'inspirait de la même mentalité profonde. Bon nombre de paroisses de Montréal ont été, à l'origine, des municipalités privées, jalouses de leur autarcie. Chaque coin de ville avait sa couleur, sa mentalité. Les habitants y étaient tout à la fois citadins et paroissiens. Ils voyaient mal qu'on oppose ces deux réalités. Dans leur inconscient une identification symbolique leur faisait trouver dans leur paroisse toutes les coordonnées d'une appartenance réelle et totale à la cité humaine. Tellement qu'encore aujourd'hui des gens diront venir de Saint-Henri, de Saint-Édouard ou de Saint-Alphonse-d'Youville.

Cette collusion très étroite entre la paroisse et l'organisation sociale et administrative de quartier permettrait d'expliquer bien des choses et bien des attitudes qui nous surprennent aujourd'hui. Fatalement un curé devenait un notable de la place, le personnage le plus important et le plus écouté du coin. Faut-il s'étonner que son attitude ait tourné au cléricisme? Inversement grand nombre de laïcs projetaient sur leur église leurs aspirations de grandeur et

de prestige. Les paroisses rivalisaient entre elles à qui aurait la plus grosse église, le plus vaste presbytère, la plus belle chorale et même la ligue du Sacré-Cœur la plus nombreuse. On pourrait citer dix ou vingt querelles célèbres entre paroisses, entre curés, entre fidèles, ou même encore des divisions profondes surgies à l'intérieur d'une même paroisse pour des questions, à nos yeux, bien futiles. Il y avait les petites et les grosses cures, celles-là requérant un simple curé, telle autre un chanoine, telle autre un monseigneur, etc.

Tout cela peut étonner, scandaliser, faire rire. A moi, jeune prêtre, cela me fait comprendre beaucoup de comportements étranges. Les curés défendaient leur patrimoine, étaient ombrageux de leur autorité. « Le curé, c'est un professionnel, disait l'un d'eux. Les gens prennent rendez-vous, vont à lui. Ce n'est pas à lui d'aller aux gens. » Ce curé parlait volontiers de « ses » gens, de « ses » œuvres, de « sa » paroisse. Il n'autorisait pas aisément le mariage d'une de ses paroissiennes dans une autre église, ni un baptême, ni des funérailles. La paroisse se suffit. Le curé en est le chef. Parfois il devra rendre compte à son évêque, jamais à ses vicaires, rarement à ses confrères voisins; la plupart du temps, il se croit « maître après Dieu ».

Et voilà, une génération a suffi pour, d'un coup, tout balayer. Pour le pasteur, la mise en question de la paroisse ne résulte pas d'une réflexion théologique, encore moins d'une intuition intellectuelle. Elle vient brutalement par la vie. Et l'anxiété qu'elle suscite doit amener ce pasteur à réfléchir assez sur son ministère pour distinguer les valeurs permanentes des modes passagères, et découvrir, au-delà des fonctions sociologiques liées à des situations historiques dépassées, la vocation profonde — à la fois théologique, pastorale et ecclésiologique — de la paroisse.

A l'école des faits

Ces faits, nous commençons à les connaître. Dépassant le stade des impressions, nous précisons maintenant d'une manière assez rigoureuse la connaissance que nous en avons. Les voici en vrac. La paroisse n'est plus au centre de la vie humaine. Autre est le lieu de travail, autre le lieu de loisir. On a bien essayé un temps de créer un centre de loisirs paroissial; dans la majorité des cas, la tentative a avorté. Dès la huitième année, l'école se régionalise. « Les jeunes « nous » échappent. » On achète de moins en moins au magasin du coin, de plus en plus au centre commercial. L'hiver, on se cloisonne dans sa maison et, quand arrive le temps chaud, au moment où l'on sort les chaises et ouvre sa porte, au lieu de commencer à établir des relations de voisinage, on ira passer le « weekend » dans le nord ou se balader en voiture. Montréal, l'été, se vide et la pastorale se désorganise. La province, elle, se voit envahie mais sa pastorale n'en est pas moins désorganisée. (D'ici peu de temps, il faudra bien parler de pastorale interdiocésaine.)

* L'auteur est vicaire à la paroisse de la Nativité-de-la-Sainte-Vierge, 1855, rue Dézéry, Montréal.

Phénomène nouveau: 100% de population n'équivalent plus à 100% de fidèles, ni, moins encore, à 100% de pratiquants. La marge entre ces groupes s'accroît de plus en plus. La grande ville est cosmopolite. Certaines paroisses de Montréal comptent jusqu'à 40 nationalités différentes. Dans mon quartier au contraire, il y a une très forte proportion de Canadiens français (98%), mais les déménagements atteignent 10 à 15%. Lors des baptêmes, il arrive de plus en plus souvent que les parrains ne peuvent dire le nom de leur paroisse. Nous devenons des étrangers au milieu de nos frères. Pour dresser un bilan complet de ces changements, il faudrait des pages et des pages.

La paroisse ne suffit plus, c'est l'évidence même. A cause de son manque d'ouverture, de son attitude de repli ou de refus, elle a parfois durci les choses et manqué des tournants importants, tous le concéderont. Mais il ne faut pas lui tenir grief de tous les péchés du monde. Si les jeunes lisent Jean-Paul Sartre et y perdent la tête, si le cinéma corrompt les mœurs, si le travail déshumanise, il ne faudrait pas en accuser le curé et ses vicaires, ni pour autant, décréter inutile l'institution paroissiale.

Paroisses ouvertes

Sous la pression de faits aussi lourds, l'Église réagit. Ni aigreur, ni désespoir, mais une espérance lucide. Nous n'avons pas le droit de douter d'une Église en Concile, de l'action du Christ en elle et de la puissance de son Esprit. Or, en premier titre, il faut affirmer ceci: l'Église locale trouve sa plénitude non pas dans la paroisse ni dans l'ensemble des paroisses mais dans le diocèse. Il n'y a d'Église authentique que diocésaine. Et l'Église diocésaine constituée de l'évêque, de son corps presbytéral et du laïcat, est globalement responsable du maintien de la foi et de son extension. Il faudrait donc changer certaine mentalité dans la manière d'envisager le problème. Il y a un acte de foi à poser à ce niveau. L'apparition de plus en plus manifeste d'une authentique conscience diocésaine constitue l'indice le plus positif du véritable *aggiornamento* des esprits.

Dès ce moment, nous pouvons et devons affirmer que certains services ne peuvent exister qu'au niveau diocésain, voire national et universel. Nous indiquons seulement une piste de recherche, n'ayant pas le temps de nous y arrêter. Plus profondément encore, nous pouvons peut-être affirmer que, même au niveau paroissial, ne seront valables, compte tenu des circonstances, que les expériences qui s'inscriront dans la conscience diocésaine, la respecteront et n'en briseront pas l'unité, non celles d'avant-garde ou du refus de progrès. En ce temps de renouveau, nous assistons à une prolifération d'expériences pilotes d'une vitalité extraordinaire. Le critère prudentiel qui permette de les évaluer me semble souvent leur degré d'insertion réelle dans la vie diocésaine.

D'ailleurs ce mouvement d'ouverture de la paroisse s'accomplit de deux manières: par en haut et par en bas.

Par en haut: le diocèse lui-même établit de nouvelles structures, instaure des services diocésains, planifie l'action pastorale. Il y a vingt ans, à Montréal, ne devaient guère exister que la chancellerie, les archives et certaines structures administratives indispensables. Aujourd'hui, les offices occupent un édifice tout entier: Centre de catéchèse, Com-

mission de Pastorale liturgique, Centre de la Bible, Office de l'enseignement, Office des Paroisses, etc. Tout le secteur de l'Action catholique spécialisée dépend d'un autre organisme, diocésain lui aussi. Très souvent le travail de ces différents services était accompli par des spécialistes et se surajoutait à celui des paroisses, de façon souvent hautaine. De plus en plus il s'efface et cherche simplement à animer, à stimuler les paroisses dans leur rôle propre et à leur en fournir l'instrumentation pratique. On trouverait de beaux exemples de collaboration dans le nouveau service de catéchèse aux adultes et dans celui des Cours de préparation au mariage. Le climat évolue rapidement. Les réticences tombent. Le clergé paroissial ne considère plus les gens des offices comme des intrus ou de dangereux envahisseurs. Par contre aussi, ces derniers apprennent à se méfier d'eux-mêmes, respectent davantage ces hommes de la base et ont appris à les écouter.

Pendant ce temps, un travail s'accomplit au ras du sol. Groupées en zones, les paroisses apprennent à se connaître, commencent à dialoguer, à échanger, à collaborer. Parfois, des choses très humbles: l'horaire des messes, le feuillet paroissial, les mariages de mineurs et, de fil en aiguille, on sent qu'avec de la patience tout finira par y passer.

Indices de renouveau

Pour le pasteur engagé, ces nouveautés sont primordiales. Autant une prise de conscience abstraite l'insécurise et l'angoisse, car il ne voit pas les cheminements pratiques qui le rassurent, autant ces petits détails d'une réponse en acte soulèvent son enthousiasme. Les pasteurs ont vaincu leurs complexes. Ils ont retrouvé confiance en eux-mêmes et dans la tâche qu'ils accomplissent. Ils n'ont pas les solutions, ils sont en recherche: c'est le plus important. A cause de cela, il faut maintenant parler d'un renouveau de la paroisse. Malgré la critique violente de certains et l'insatisfaction d'une partie du laïcat, le prêtre de paroisse sent très bien que la paroisse porte en elle des valeurs qu'aucune autre structure ecclésiale ne véhicule. Dans l'éventail des professions sacerdotales, il sent confusément qu'aucune autre ne respecte autant son sacerdoce. Les prêtres professeurs, les aumôniers, les prêtres d'œuvres souhaitent tous « faire un jour du ministère ».

Car, en plus de ses rôles secondaires (et dépassés), la paroisse est pour l'ensemble des chrétiens le lieu de l'expérience chrétienne primordiale. Cette notion d'expérience primordiale nous vient de la philosophie allemande. Nous aurions peine à la préciser de manière définitive. Allons-y par un biais. Dans son article « Le couple paroisse-famille ¹ », M. le chanoine Jacques Grand'Maison reprend au Père Congar cette comparaison: la paroisse serait à la vie chrétienne ce qu'est la famille à la vie humaine. Non seulement la famille engendre mais elle façonne intérieurement la personne de sorte que toute l'existence ultérieure de celle-ci en restera marquée. La famille ne donne la vie au sens plénier que parce que l'amour est sa loi ². Comme la paroisse la famille est en crise. Elle voit ses rôles disparaître et elle-même se centrer sur sa mission spécifique: l'amour,

1. Cf. *Communauté chrétienne*, n° 24, pp. 515-525.

2. Cf. Gabriel MADINIER: *Nature et mystère de la famille*, Casterman 1961.

l'ouverture aux autres, l'accueil, la joie, la reconnaissance. Semblablement pour la paroisse³. N'imprimerait-elle pas à la vie chrétienne l'expérience de départ qui, par la suite (consciemment ou non), servirait de critère à toutes les autres ?

Un programme

En conclusion, il nous resterait à tracer les allées d'une pastorale paroissiale. La paroisse, sauf par accident, ne convertit pas. Son rôle est d'assurer la stabilité et la permanence de l'Église. Elle baptise, elle éduque, elle stimule, elle soutient. Tandis qu'il assigne à l'Église diocésaine la mission qui a pour but l'expansion de l'Église et sa confrontation au monde, le Père A. Liégé attribue à la paroisse une fonction eucharistique⁴. L'expression reste ambiguë, car elle fait trop directement penser à liturgie. Depuis deux ans, par la force des choses, nous avons majoré la pastorale liturgique au risque de mettre le reste en veilleuse. Pour notre part, nous tracerions d'un geste plus large un programme en trois points, selon le portrait type de la communauté chrétienne primitive que nous donnent les Actes des Apôtres. *Ils se montraient assidus à l'enseignement des Apôtres, fidèles à la communion fraternelle, à la fraction du pain et aux prières.* (Act. 2: 42.)

Assidus à l'enseignement. D'où une mission catéchétique. La paroisse nous éduque à la foi, depuis l'enfant qu'elle porte aux fonts baptismaux jusqu'à l'adulte engagé dans des responsabilités profanes importantes. Éclairer la foi, en préciser les exigences, catéchiser à tous les niveaux et de toutes les manières, pastorale scolaire, catéchèse sacramentelle et liturgique, homélie et prédication, direction de conscience, catéchèse des adultes, etc., de façon permanente, le prêtre du ministère a toujours à révéler les mystères de Dieu. Faute de quoi, la foi se détériore en une morale, en religiosité, en magie. « Laissez une paroisse vingt-cinq ans sans prêtre: on y adorera les bêtes », disait le curé d'Ars.

Fidèles à la communion fraternelle: c'est la mission caritative, c'est la vie de charité dans l'existence quotidienne avec ses heurts, ses échecs et ses grandeurs. Ce niveau m'ap-

3. La question d'une pastorale familiale m'apparaît privilégiée à ce niveau.

4. Cf. *Communauté chrétienne*, n° 24, pp. 500-514.

paraît actuellement le plus méconnu, le plus oublié. On « plane » à force de vouloir une communauté liturgique sans vie fraternelle préalable. Ce domaine comporte la présence aux pauvres, les œuvres de charité; plus proche encore, les différents services paroissiaux. Le feuillet paroissial pourrait les animer, leur insuffler une âme. Certaines paroisses ont des loisirs organisés, des camps de vacances, un service de gardiennes, etc. La paroisse doit être un centre de relations interpersonnelles, malgré l'anonymat qui la menace. Elle doit faire entrer les gens en communion les uns avec les autres, et de cette communauté former une assemblée de frères. Très souvent cette réunion de tous en une même famille ne pourra s'établir que par et grâce au prêtre. Le prêtre doit être « pontife », faiseur de ponts, il tisse des liens, il met en relation. Par son célibat, il atteste au milieu des gens l'amour que Dieu leur porte et les provoque à une vie fraternelle. Dans ce sens il cherchera de plus en plus à tenir en veilleuse l'aspect institutionnel et administratif du presbytère pour en faire plutôt un centre d'accueil. Le presbytère Saint-Isaac-Jogues s'appelle « Maison des paroissiens ». A Saint-Maurice de Duvernay, m'a-t-on dit, on vient le dimanche prendre un café au presbytère. A d'autres endroits, le prêtre, sentant que le presbytère fait écran, va habiter en quartier au milieu des fidèles, témoin authentique de la fraternité chrétienne par sa présence et son partage du même destin.

Fidèles à la fraction du pain et aux prières: c'est la mission sacramentelle et liturgique. Une fois catéchisée et mise en fraternité, la paroisse vivra son temps fort dans l'eucharistie. A ce niveau encore, le prêtre ne saurait être un simple fonctionnaire ou ministre du culte: il est le dispensateur du mystère. Autant il veillera à célébrer une liturgie populaire et chaleureuse, autant il verra à éloigner les indignes ou ceux dont la foi n'est pas encore assez éclairée. Alors se posera pour lui le difficile problème de l'accès des non-pratiquants aux sacrements. D'ici peu de temps il faudra refuser certains mariages, certains baptêmes. D'autre part, le sacrement de pénitence traverse une crise.

Je m'arrête, pour ne pas tourner en réquisitoire cette longue communication. A peine ai-je effleuré des domaines inépuisables; surtout, je n'ai rien dit du laïcat et c'est une lacune grave. A tous les niveaux, la paroisse se repense. Pour nous, le Concile commence. Nous l'entrevoions avec une espérance indéracinable.

LAVALLÉE, BÉDARD, LYONNAIS, GASCON, LUSSIER, NOISEUX, SENÉCAL

Comptables agréés

Hector Lavallée, C. A.
Roger Lyonnais, C. A.
Jean Lussier, C. A.
René Sénécal, C. A.
Maurice Saint-Louis, C. A.
Marcel Demers, C. A.
Paul Hébert, C. A., Syndic

Romain Bédard, C. A.
Lionel Gascon, C. A.
Paul Noiseux, C. A.
Pierre Bédard, LL. L., C. A.
David Crockett, C. A.
André Lussier, C. A.

TROIS-RIVIÈRES

215, rue SAINT-JACQUES, MONTRÉAL

Tél. : 849-7791

SHERBROOKE

Quand les curés s'interrogent...

Maurice MATTE, prêtre *

C'EST PAS D'AUJOURD'HUI que la paroisse est mise en question et que les curés s'interrogent, surtout depuis, qu'avec la parution du livre des abbés Daniel et Godin *France, pays de mission?*, on a perçu la nécessité des missions à l'intérieur.

Ici, au Québec, la paroisse n'a pas été, à proprement parler, mise en accusation. En face de son inefficacité en certains secteurs, on a songé à de nouvelles structures d'évangélisation, v. g. à l'Action catholique spécialisée pour les milieux de vie, aux offices diocésains, aux équipes d'aumôniers d'écoles régionales, etc. La paroisse urbaine, elle, de moins en moins de type rural comme elle l'était encore il y a une trentaine d'années, s'est repliée sur les loisirs (les milieux de travail l'ayant dépassée), pour regrouper si possible sa communauté; finalement, elle se réfugie dans son dernier bastion: le culte. La paroisse n'a pas encore réussi à se situer dans une pastorale d'ensemble.

Les pasteurs cependant s'interrogent; ils se rappellent l'enseignement des théologiens et sociologues sur la paroisse et réfléchissent sur leurs expériences.

L'enseignement des maîtres

La paroisse, selon Karl Rahner, est l'Église concrètement présente dans un lieu, en sa densité suprême qu'est l'Eucharistie, présence corporelle du Christ et gage de sa présence en l'Esprit. La paroisse serait l'assemblée liturgique de voisins.

Pour le P. Liégé, la paroisse est axée sur deux pôles: eucharistique et missionnaire; à propos du second, la paroisse, loin d'être englobante, doit être englobée par l'Église diocésaine, première responsable de l'évangélisation et de la mission.

Le P. Congar, lui, a perçu une analogie éclairante entre la paroisse et la famille. La famille doit être le milieu d'épanouissement plénier de la vie humaine tandis que la cité répond à des

besoins différenciés. Ainsi de la paroisse relève la formation de base du chrétien alors que les responsabilités plus spéciales appartiennent au diocèse.

Les sociologues (Pin, Houtard, Fichter) ont constaté que réalités humaines et réalités géographiques ne coïncident plus et n'ont pas nécessairement à coïncider. Comment bâtir une communauté de foi, de culte et de charité sur une communauté qui n'est plus homogène? Il appartient à la paroisse de donner corps à la fraternité des croyants au delà de ce qui, à d'autres plans, les unit ou les divise. Pour les sociologues comme, pour les théologiens, la paroisse n'a qu'à redevenir une filiale de l'Église épiscopale, un relais.

L'évolution de la paroisse urbaine chez nous confirme ces conclusions: la paroisse urbaine n'a vécu vraiment que par des échanges incessants avec les autres communautés: économiques, sociales, etc. Elle ne peut se couper de la vie, ni de la vie de l'homme marqué par les milieux sociaux et les fonctions de la vie sociale, ni de la vie de l'Église qui est d'abord l'Église du diocèse. Autrement, elle s'asphyxie et dépérit.

A ces généralisations des scientifiques, les curés ajoutent les réflexions qui naissent de leurs expériences. Elles peuvent avoir valeur subjective, limitée, et ne refléter que telle paroisse. De même, un rural, un ouvrier, un bourgeois peuvent voir la paroisse à travers leurs lunettes. Que retiennent les curés de leurs expériences?

La vie paroissiale

La paroisse vivra-t-elle par la liturgie, par les « œuvres »? La paroisse demeure le lieu privilégié de la Parole et de la Liturgie. S'il y a danger que la paroisse se replie dans le sacramentel, elle peut également devenir une communauté artificielle animée seulement par des « œuvres ».

Plusieurs curés misaient sur le renouveau liturgique pour relancer leur paroisse.

Le renouveau liturgique favorise certes une participation mieux comprise, active

et communautaire, surtout à la messe dominicale. Mais touchera-t-il les gens dans leur vie quotidienne? Il s'adresse à des gens qui ont la foi. On ne convertira pas les païens avec la liturgie.

D'autres comptent sur l'esprit de service du curé; rien ne remplace le contact humain. Que sera ce contact pendant les six jours de la semaine où les gens sont à leurs tâches? Il y a la catéchèse dans les écoles (?), les visites reçues au bureau et les temps forts: visite de la paroisse, semaines de Noël et de Pâques.

Les visites au bureau? Un vicaire d'une paroisse de 5.000 âmes a dressé, après 19 jours de garde, ce bilan: 116 visites dont 92 pour certificats, offrandes de messes, dîmes, etc., 24 pour avis spirituels, 58 appels téléphoniques dont 41 de caractère administratif, aucun appel aux malades. Par contre, durant les 35 jours dont il fit le relevé, il fit 23 visites à des foyers, dont 17 différents, et 5 visites à des malades. Il fut 9 soirs au presbytère sans activités précises dont 2 se passèrent devant le téléviseur. Le problème de la présence continue du prêtre au presbytère se pose: faut-il d'abord assurer cette présence ou vaut-il mieux aller aux fidèles?

La visite de la paroisse est l'objet d'un long et douloureux examen de conscience. Beaucoup de curés en reviennent insatisfaits:

Nous ne rencontrons pas la famille et nous manquons le but premier de la visite. Nos contacts demeurent superficiels; nous ne sommes plus reçus pour ce que nous sommes: des hommes de Dieu. On craint que nous dépassions le plan humain et social.

Nous avons l'impression de n'être pas désirés: la télé, la radio, le lavage continuent... N'imposons-nous pas notre visite?

D'une maison à l'autre nous ne savons à qui nous nous adresserons et il faut briser la glace avant que le contact s'établisse...

Certains ont tenté des visites le soir, des rencontres par groupes de familles, d'autres répartissent la visite sur l'année entière, quittes à ne jamais finir.

Il demeure que la visite garde des valeurs appréciables:

* M. le chanoine Matte a été longtemps directeur de la Pastorale dans le diocèse de Saint-Jérôme.

Nous connaissons mieux la géographie humaine de la paroisse; elle établit des contacts humains et personnels qui préparent des relations pastorales. Parfois, elle nous vaut des retours. Les fidèles généralement désirent la visite.

La conclusion paraît être qu'il faudra redéfinir avec des laïcs le but et les modalités de la visite paroissiale. La paroisse est devenue pour le fidèle un secteur réduit de son existence; comment l'atteindre proprement en son rôle familial? La paroisse a charge spéciale de ce secteur. Elle doit de toutes façons garder soucieuse de cette animation du temporel.

Les paroissiens dans la paroisse

Même conclusion des curés, s'ils considèrent les groupes qui forment la paroisse. Il faut repartir de la vie. Il y a d'abord les religieux et les religieuses. Les uns et les autres font de très sérieux efforts pour s'intégrer davantage à la paroisse et les curés ont manifesté un vif désir d'entrer avec eux en une collaboration plus intense. Il reste que les institutions souvent sont supra-paroissiales ou para-paroissiales, avec le risque pour les religieux de se sentir extra-paroissiaux.

Chez les fidèles, l'intégration est à reprendre: « Nos associations sont mourantes. » Bâtir à côté? « Il est impossible de les regrouper. Nos fidèles rejettent tout embrigadement, tout groupement qui les obligerait à des réunions régulières ». « Faut-il les regrouper au niveau régional? Nos gens ont encore trop l'esprit paroissial. Ils ne marcheront pas si le curé n'est pas là. »

Il va falloir repartir de la vie pour aller aux institutions et non vice-versa, nous contenter d'objectifs immédiats et limités, laissant aux organismes de zones ou du diocèse les mouvements d'envergure.

La paroisse dans la zone

Les curés rejoignent ici les observations des spécialistes de la théologie et de la sociologie. La paroisse est dépassée aujourd'hui par l'éclatement des cadres sociologiques et doit s'ouvrir à la pastorale de zone et du diocèse.

La perspective de la zone se développe avec la régionalisation des écoles. Selon certains, c'est une planche de salut par l'ouverture et le partage des responsabilités qu'elle apporte. Chaque fois que dans une zone pastorale, on partage les responsabilités communes entre les membres du clergé paroissial, de l'état religieux et du laïc, un souffle vivifiant

traverse la paroisse. « Seulement il ne faudrait pas que l'ouverture sur la zone soit une mise en commun d'impuissances. » « La pastorale doit se brancher vigoureusement sur les milieux de vie et sur les grands courants culturels de masse pour que le travail soit efficace ».

La pastorale de zone suppose le travail en commun, les sessions et les journées diocésaines d'études. Elle fera surgir au niveau des curés une responsabilité collective analogue à la collégialité épiscopale. Quels hommes prendront charge de cette pastorale de zone? Des vicaires, des responsables ou secrétaires de zone travaillant directement sous la direction du chef de zone (le vicaire forain)? Il semble qu'il faudra grouper ces ouvriers en équipes pour leur assurer les échanges, les livres, etc. Cette équipe pourrait renouveler les retraites paroissiales traditionnelles par des missions ou des récollections de zone.

Au fond, il s'agit pour la paroisse de devenir le relais des grands mouvements apostoliques en catéchèse, en liturgie, en apostolat laïque, d'être le point d'application des décisions épiscopales et diocésaines.

Le sentiment des curés devant la tâche

Devant cette tâche immense, nouvelle, qui brusquement surgit, tout autre que celle à laquelle on les avait préparés et à laquelle ils s'étaient faits, bon nombre sont désemparés.

J'ai un poids sur la tête, je me sens mal à l'aise de ne pouvoir faire plus. Ça me donne mauvaise conscience. Je ne vois pas du tout comment faire bouger mes gens. Le diocèse propose des objectifs à l'occasion des sessions et des journées d'études; nous en discutons en réunions de zones; quand je reviens je me demande: comment vais-je m'y prendre? qui va me donner un coup de main? J'attends et le temps passe...

Ils ont été habitués à exécuter, à recevoir une directive. Il faut aujourd'hui avant tout inventer, prendre l'initiative. Certains s'y mettront en amateurs au gré de leurs goûts plutôt que selon les exigences rigoureusement établies, s'adonnant aux loisirs, à la chorale, à la visite des malades, à la catéchèse dans les écoles, attendant les demandes, etc. Ils n'ont pratiqué jusqu'ici que l'action sur la masse ou sur les individus. Aujourd'hui, il faut nouer le dialogue, il faut organiser l'action sur les petits groupes. Or ils n'ont pas appris, l'effort paraît coûteux et disproportionné avec

le résultat. Il sont de mentalité française et suivent une logique établie d'avance alors qu'il faudrait plutôt procéder par expérimentation. Les méthodes d'Action catholique sont d'un grand secours. Plusieurs ne les ont pas assez appliquées.

Conclusion

Sur cette toile de fond que forment ces réflexions de curés, deux faits se détachent. D'une part, des communautés distinctes de la paroisse: Action catholique spécialisée, mouvements familiaux, écoles secondaires régionales, catéchèse d'adultes et d'enfants sont nées dans les diocèses et prospèrent visiblement tandis que la paroisse de plus en plus dépérit, perdant le prestige qu'elle avait seule naguère.

Deuxième fait: ces autres communautés sont prises en charge par des prêtres jeunes, souvent réunis en équipes, capables de s'adapter au fur et à mesure grâce à la richesse des groupes, aux études qu'ils ont faites et qu'ils poursuivent intensément quand il le faut. Pendant ce temps, le clergé paroissial semble laissé pour compte n'ayant pour se renouveler que des journées ou des sessions d'études du diocèse. Or le ministère est devenu difficile, multiforme. En outre, nous manquons encore d'exemple de paroisse vivante une pastorale d'ensemble. Nous avons bien l'une ou l'autre paroisse pilote en liturgie, en catéchèse, mais aucune engagée de façon exemplaire dans une pastorale d'ensemble régionale, pour la bonne raison que celle-ci devrait d'abord exister. Or c'est le clergé paroissial qui devra réaliser et faire exister la pastorale paroissiale, régionale et diocésaine. La paroisse demeure le point d'impact, le terrain d'atterrissage de tout le renouveau actuel de l'Église. Que fera-t-on pour ce clergé?

Sans doute les cours de recyclage lui feront assimiler en profondeur les renouveaux de l'Église, en particulier, ceux que le Concile a promulgués. Ne pourrait-on aller plus loin et, s'inspirant de ce qui se fait dans le commerce, établir auprès des curés de bons « vendeurs » de la marchandise nouvelle? Les directeurs diocésains d'offices et d'œuvres, aidés par les spécialistes ont fait le choix des formes de pastorale qui conviennent à notre monde. Les curés ne demandent pas mieux que de les faire leurs. Ils ne peuvent être des spécialistes universels. Il faudrait qu'on leur « vende » ces idées nouvelles, et qu'on les aide à jouer cette fonction de relais qui convient à la paroisse... Ainsi seraient respectées la réalité du diocèse, la réalité de la zone et la réalité différenciée de la paroisse.

Prêtres et religieux dans notre Église de demain

Lucien ROY, S. J. *

LE RENOUVEAU préparé par le Concile commence à peine de s'introduire dans la vie. La transformation très particulière de la société québécoise dans un monde tout entier en rapide évolution laisse tout juste entrevoir la courbe qu'elle pourrait dessiner. Il est donc hasardeux de risquer des prévisions sur ce que sera, ou même sur ce que devrait être, la vie d'un groupe déterminé dans l'Église de demain.

Les seuls points de repère qui nous permettent de prolonger notre vision dans le futur sont les résultats *déjà acquis* par les essais de renouvellement en cours et, d'autre part, la permanence de valeurs stables qu'aucune transformation ne saurait rendre caduques ou atteindre en profondeur. Il faut avouer, pourtant, que d'un côté comme de l'autre, ces précieuses indications sont peu nombreuses ou ne sont pas très claires. Essayons quand même de marcher sur les traces du scribe sage et prudent, dont parle l'Évangile, qui une fois devenu disciple du Royaume sait tirer de son trésor du neuf et de l'ancien.

Tout est là en principe. Tendre délibérément aux extrêmes (extrêmes de nouveauté et extrêmes de tradition, bien entendus l'un et l'autre), pour y récupérer tout ce qui offre vérité, consistance, richesse authentique afin de l'annexer à la nouvelle synthèse. Car cette synthèse se présentera comme entièrement nouvelle, puisqu'il ne s'agit pas d'accumuler des éléments inertes alignés les uns à côté des autres, mais d'en faire surgir toutes les possibilités, multipliées par des rencontres inédites.

Diversité et unité, foi et culture, renouvellement et tradition, sollicitude universelle et concentration, adhésion étroite au concret comme le plus matérialiste des hommes et recherche de son inspiration dans le seul monde de la foi... Prendre toutes les directions à la fois et adhérer d'autant plus fortement à des principes stables et bien définis qu'on doit pousser plus loin ses incursions.

I

LES CONSTANTES

Avant de nous représenter ce que sera le prêtre de demain, son intégration au milieu, l'orientation de son activité... soulignons ce qui fera nécessairement partie de son histoire, en quelques conditions qu'elle se développe. On devra toujours y retrouver une double tension, de renouvellement et d'enracinement, ainsi que les constantes normales de toute évolution.

* L'A. est appliqué au ministère des retraites auprès des prêtres et des religieux.

Renouvellement

Laissons de côté pour l'instant le renouvellement proprement spirituel, plus indispensable pour l'animateur de la vie chrétienne que pour tout autre. La question se pose sur un autre plan: celui qu'on pourrait dire de sa qualité professionnelle. C'est tout le registre des moyens humains, aptes à améliorer un rendement apostolique: acquisition et développement de la culture, des facilités de communication par la parole, les échanges de groupes, les contacts personnels; l'utilisation des ressources qu'apportent les sciences plus jeunes, même si elles laissent parfois des incertitudes et commandent une spéciale prudence... Les interventions de Paul VI et du Concile ont maintes fois ramené à l'attention la nécessité du dialogue, l'importance d'utiliser les ressources de la sociologie, de la psychologie, d'une saine pédagogie...

De même encore: utilisation large des techniques matérielles destinées à alléger les tâches et à accroître l'efficacité en se défendant de glisser dans la fantaisie et le bourgeois.

Plus sérieux et plus urgent: la diversification des tâches en plusieurs branches de spécialisation. A mesure que le champ des connaissances s'élargit, les exigences du public se font plus pressantes: ce qui ne laisse plus que l'issue d'un sérieux approfondissement, chacun limitant le secteur de sa compétence. Comme, d'autre part, il faut couvrir tout le champ des obligations professionnelles, il sera indispensable de bénéficier d'un mouvement concerté, d'une distribution rationnelle des tâches et des spécialités, par-delà les frontières de tel groupe religieux ou diocésain si on veut faire mieux que de toujours parer au plus pressé sans jamais reprendre le retard sur les exigences de l'heure.

L'abus des spécialisations dont notre société est grevée ne doit pas nous arrêter. (On aura bientôt besoin de spécialistes pour faire les liens entre les diverses spécialités.) L'abus ne doit pas inciter à la régression; voyons-y plutôt l'invitation à mieux coordonner nos énergies.

D'ailleurs, les nouvelles structures qui s'esquissent ne vont-elles pas nous contraindre à tout réévaluer et à mieux distribuer nos efforts apostoliques? La tendance aux formations de groupes apparaît, de nos jours, comme un phénomène universel. (Le décret sur la formation des prêtres en tient expressément compte.) Dans le nivellement général de la société, l'originalité foncière et irréductible de chacun ressort davantage; elle force l'attention et le respect. Chacun se sent plus seul, d'une solitude qu'il a besoin de compenser par la solidarité avec l'entourage. Non un vaste ensemble où la solidarité se diluerait dans le nombre, mais un groupe restreint de quelques congénères, liés par les mêmes intérêts, liés surtout par une même insécurité. Les individus d'autrefois se trouvent comme remplacés par de petites aggloméra-

tions aux aspirations communes, avec une conscience de groupe et un individualisme de groupe (sorte d'égoïsme syndiqué non moins menaçant que l'antique égoïsme aujourd'hui bien désuet). Tout l'effort qu'il a fallu mettre jadis à promouvoir les liens de charité entre les individus devra porter dorénavant sur l'ouverture des groupes les uns aux autres, dans une unité supérieure. A l'image de Charles de Foucauld, le prêtre se devra plus que jamais d'être le « petit frère universel » au-delà des castes qui voudraient prendre la relève des « classes ». Plus que jamais il devra puiser sa force, sa confiance, sa bienveillance directement au Cœur de son Dieu, car pour une grande part de sa tâche, l'équipe lui sera de peu de secours. C'est ce qu'on devrait mieux comprendre aujourd'hui, alors qu'on réclame tellement l'autonomie sur tous les fronts, que le principal de sa vie spirituelle (et de sa vie apostolique, inséparable de sa vie spirituelle) se vit entre Dieu et soi. C'est le sens du mot de Pascal: « Pourquoi ne pas vivre seuls puisque nous mourrons seuls ? »

Présence, ouverture, fraternité, mais à tous, non uniquement à son petit groupe.

Quand la fièvre de renouvellement aura passé, les ardents d'aujourd'hui devront se défier davantage des fixations en de nouvelles ornières. Déjà on a versé d'un conformisme dans un autre, sans s'en rendre compte. Et l'engouement pour l'agitation n'offre rien de meilleur que l'enlèvement: ce sont deux conditionnements et l'homme qui dirige son évolution doit se libérer de tous les conditionnements. Tout remettre en question en fonction des fins est excellent, mais les fins ne se poursuivent pas sans quelques moyens adaptés — ou ce ne sont que de perpétuelles remises en question. (A recommander le chapitre intitulé « L'accoutumance » dans les directives qui suivent la règle de Taizé.)

Enracinement

Tout en se préoccupant constamment de répondre aux besoins nouveaux, il faudra se préoccuper plus encore de se rencontrer, de se convertir à l'essentiel, de s'affermir et se stabiliser en ce qui constitue sa raison d'être. Si le prêtre et le religieux ne sont pas les témoins sur terre de la Cité céleste, ils ont perdu tout caractère spécifique et le monde n'a plus besoin d'eux. Cet essentiel qu'est le leur tient tout entier au monde de la foi. (Foi qui est révélation de l'Amour — et l'Amour ne se révèle pas à celui qui discute. « Pratiquez ma doctrine et vous verrez qu'elle est de Dieu », dit le Seigneur.)

Le monde de la foi a pris corps en Jésus-Christ. C'est à dessein, sans doute, que le Concile a donné une tournure si fortement christocentrique au décret sur la vie religieuse — et dans le même but qu'il invite le prêtre à ranimer sa vie spirituelle aux sources de la liturgie. Le capital de la liturgie, c'est le Christ.

Voilà une tâche qui incombera aux spécialistes de la liturgie, de la catéchèse, du renouveau biblique: marquer davantage l'unité de tous ces courants dans l'unique Mystère du Christ, seule voie vers le Père. Non seulement le dire (ils le font déjà) mais le vivre et le faire vivre. Au lieu de minimiser la piété individuelle, s'appliquer à prolonger la liturgie au-delà des limites du visible, dans toutes les dimensions réelles de l'Église, visible et invisible, en favorisant une vie spirituelle personnelle intense. L'Assemblée déborde de

beaucoup le groupe de la messe dominicale. Comme le relève saint Augustin, la réunion au Christ mystique est plus vaste et antérieure à la réunion des fidèles: « Les fidèles connaissent le corps du Christ si toutefois ils ont soin d'être eux-mêmes le Corps du Christ. Qu'ils deviennent le Corps de Jésus-Christ s'ils veulent vivre de l'Esprit de Jésus-Christ. » (In Joan. 26, 13.)

De même des scripturistes sérieux devront se hâter de mettre en pleine lumière la réalité historique du Mystère du Christ et de tous ses mystères, afin que cessent les théories fantaisistes se donnant des airs de certitude et se parant d'un semblant de science pour mieux défigurer l'Évangile. C'est de l'Évangile intégral et du Christ intégral qu'il faut nourrir la foi. (Le Christ de l'Incarnation, du temps et de l'histoire et le Christ dans toute sa transcendance — non ce docétisme moderne qui nie à la fois la dimension surnaturelle et la dimension historique de Jésus-Christ.) Sans le Christ intégral, toute l'aventure spirituelle de l'humanité n'est qu'un rêve. « Aucune tentative de purification pour parvenir à voir Dieu ne peut aller sans la contemplation... Contemplation silencieuse de la personne même du Christ... Seul notre regard posé sur le Christ permet la lente transformation. » (Le pasteur Schutz.)

Si le prêtre se fonde solidement sur le Christ Jésus, l'ouverture aux autres devient possible. Car il s'agit bien d'une ouverture apostolique, *i. e.* commandée par le zèle, la charité, le sacrifice et l'oubli de soi. Il n'y a de véritable charité que celle qui se donne. Donner de son superflu, donner de sa facilité n'est pas encore le vrai don. Le don de soi commence avec le sacrifice de ses intérêts personnels. Il faut qu'un jour ou l'autre cela fasse mal et que cela ne cesse d'être douloureux que par l'onction divine. Un congrès de religieux anglicans tenu à l'été 1965 s'est chargé de le rappeler.

« Mortification et renoncement... Membre de l'Église unie au Christ, plongé par le baptême dans la mort et la passion du Christ, le chrétien doit participer à ce renoncement, dans une vie consciente de l'amour de Dieu pour le monde. L'ascétisme des religieux revêt un caractère social: il glorifie publiquement Dieu en liaison intime avec la prière liturgique. Il faut aussi vivre en un recueillement silencieux dans lequel Dieu opère son œuvre pour édifier l'Église. » (Reportage de la *Revue des Communautés Religieuses*.)

Évolution

Entre ces deux tensions s'engendre le futur. Une évolution est faite de mouvement, de dépassements, de remises en question. Toutes choses qui dénotent l'instabilité de nos certitudes, l'imperfection de nos acquis mais permettent l'élaboration des prochaines réalisations. C'est précisément pour être insatisfaits du présent que nous sommes reportés vers l'avenir et contraints d'engager les améliorations. L'instabilité et l'insatisfaction présentes constituent comme le lieu de fermentation et d'éclosion de tout progrès. C'est pourquoi elles sont aussi la raison de notre optimisme en manifestant à l'évidence que la volonté du meilleur est toujours agissante dans la masse humaine.

On ne pense pas pour autant que toute innovation aboutisse à un progrès immédiat. Combien faut-il d'échecs pour préparer un progrès réel? Les reprises au-delà de tous les échecs garantissent d'avance le véritable progrès. Qu'une vague soit parfois en recul sur celle qui l'a précédée n'empêche pas le mouvement de la marée montante.

Si l'imperfection appelle un perfectionnement et, si les bouleversements sont parfois nécessaires à de nouvelles créations, la loi qui commande à ces oscillations n'est pas la loi du chaos, mais la loi de la vie, de l'ordre et de la paix. C'est dire que tout mouvement est appelé à s'arrêter dans une plus haute perfection toujours plus apparentée à la Toute-Puissance et à la Simplicité, à l'Immutabilité et à la Vie. La stabilité atteinte ne pourra être compromise que pour de nouvelles ascensions. Nous en tirons deux conséquences: réduire au minimum les hasards et l'agitation — refuser toute fixation prématurée afin de ne pas compromettre les enrichissements futurs.

II

SITUATION DU PRÊTRE ET DU RELIGIEUX DANS LE MONDE

Que sera le prêtre de demain? D'abord et avant tout, un homme, simplement. Quelqu'un qui ait pleine conscience de sa qualité d'homme, avec ce que cela implique de richesse et de pauvreté, qui consente à être comme tous au milieu des autres avant de présenter l'aspect particulier du « séparé », du consacré voué aux choses de Dieu. Ce n'est que secondairement et par grâce, non de son propre mérite, encore moins de par sa propre valeur, et pas uniquement de son propre choix, qu'il est investi d'une mission et d'un rayonnement surnaturels. Mais ce qu'il est ainsi en second lieu, il doit l'être *principalement*.

Jean Guilton vient de nous dire ce que les laïcs attendent du prêtre:

Vous perdrez toujours si vous voulez nous égaler ou nous guider sur notre terrain laïc. Vous gagnerez toujours si vous vous établissez avec joie, avec force, avec une simplicité radieuse dans ce qui est votre domaine propre et incommunicable: le sacerdoce. Nous vous demandons avant tout et au-dessus de tout de nous donner Dieu... Nous vous demandons d'être les hommes de Dieu... Nous sommes dans le relatif. Nous avons besoin de voir en vous l'Absolu.

Être pleinement homme signifie encore assimilation sans réserve ni réticence des valeurs de l'humanisme. L'éventail est très large et suppose des options. Le prêtre aussi devra faire ses choix; choix qui lui seront dictés par le souci de son accomplissement avant toute préoccupation d'apostolat. Ce qui a véritable valeur humaine offre prise au divin; d'autant plus profonde que l'humain aura été mieux respecté.

L'opération est délicate. Elle exige discernement, dosage prudent, assimilation lente. On ne peut se livrer à toute influence sans aucune précaution, à moins de consentir à n'être bientôt que le lieu de rencontre de tous les courants, un caravansérail des opinions. Alors on n'est plus unifié. A proprement parler, on a perdu son âme.

Ce n'est qu'à partir de ce qu'on possède bien, en accueillant ce qui peut s'identifier à soi sans risque de désintégration, qu'une culture se développe. La liberté, dans le monde de l'esprit comme dans la vie sociale, est une chose qui s'apprend et se conquiert; ce n'est pas par une déclaration unilatérale d'indépendance qu'on y accède.

Être pleinement homme signifiera encore davantage. Sous prétexte d'humilité ou de service, le prêtre n'a pas à s'avilir. Il est citoyen de plein droit; sans le redire à tout instant il doit s'affirmer comme tel. *Civis romanus sum*, disait saint Paul avec fierté. Aucun avantage à abandonner

ce qui est proprement sien pour venir ensuite se réinstaller en parasite. Celui qui travaille à la promotion de ses frères les humains doit lui-même tenir son rang.

On ne demande pas de privilèges. Les privilèges qui tiennent à la fonction sociale du prêtre et du religieux, c'est à la société elle-même qu'il appartient de les assurer; quant aux autres, ils constituent plutôt une gêne et un asservissement.

Il est vrai qu'une partie de la fonction du prêtre est souvent méconnue. Son rôle d'intermédiaire auprès de Dieu, éminemment social, passera aux yeux de plusieurs pour une insupportable prétention. Il faut donc qu'il soit intégré à la société par d'autres titres reconnaissables par tous. Ce qui n'empêchera pas que sa première mission sera toujours de proclamer le Message et de faire accéder les hommes à Dieu. C'est à cela qu'il doit se porter avec force, courage, audace, sans heurter à plaisir mais sans compromission. Il n'a pas à se faire pardonner de représenter le Christ mais seulement de le mal représenter.

En parlant de l'*aggiornamento* aux grands Augustins, Paul VI précise:

Dans cet *aggiornamento*, il s'agit non pas de se conformer au siècle, mais de rechercher avec amour et sincérité ce qui peut encourager et aider à prolonger plus fidèlement dans le monde la présence, l'exemple, la vie sacrifiée du Christ... C'est cela que demandent principalement aux religieux les hommes d'aujourd'hui, au-delà de leurs sévères exigences, de leurs critiques et même de leurs oppositions. L'hostilité de certains est souvent, peut-on dire — et d'une façon inconsciente — le cri de ceux qui, rencontrant sur leur chemin terrestre une âme consacrée à Dieu, n'arrivent pas à retrouver en elle le Christ comme ils le voudraient, au fond de leur cœur.

Responsabilités

Les tâches des prêtres et des religieux seront de plus en plus diversifiées. Se faire ouvrier avec les ouvriers pour entrer dans le monde des travailleurs est devenu une nécessité en certains pays et se révélera sans doute utile ailleurs. Surtout c'est là un *style nouveau* qui pourra servir d'inspiration à bien d'autres formes de pénétration. Demain, au Québec, il est probable que certains secteurs solliciteront de cette manière le zèle et l'ingéniosité du prêtre. En toute occurrence, le prêtre (ou le religieux) devra tenir une place importante dans les sphères de l'éducation, y prendre sa part d'une mission d'humanisme et de spiritualisation, affirmer son sens social, témoigner du souci de l'Église pour une entreprise si voisine de ses propres fins.

La première tâche du prêtre restera toujours d'évangéliser. Se faire l'animateur d'une communauté eucharistique rassemblée d'abord par la foi et la parole. Une foi à ranimer et à nourrir. Une communauté à étendre pour correspondre à la catholicité de l'Église. Mais l'évangélisation n'est ni un métier ni une profession: elle est la communication d'une vie et d'une vie qui se doit d'être débordante.

On ne s'acquitte pas de responsabilités spirituelles en vertu du seul mandat — surtout si l'on conçoit son mandat comme la charge de lancer des idées éparpillées, de soulever des problèmes, de semer le paradoxe, d'inquiéter les consciences.

Oui, en un sens, il faut être semeur d'inquiétude, de la bonne inquiétude qui fait se retourner vers Dieu. Semeur d'inquiétude et de paix. Tout autre chose que d'éteindre la

mèche qui fume encore sous prétexte qu'une foi fumeuse déshonore le nom de chrétien. Qui a le droit d'arracher la foi des cœurs parce que ce serait une foi imparfaite? qui se verra excusé d'attenter à la vie divine dans les âmes parce que la vie y serait anémiée? qui a été chargé d'enlever l'ivraie du milieu du bon grain?

Pour bien s'acquitter de responsabilités spirituelles il est d'abord nécessaire d'être. Être, non ce que sa fantaisie inspire pour se constituer soi-même chef de file, mais en fidélité intégrale à l'Évangile. Et plus que jamais le prêtre de demain devra veiller à ce qu'on ne laisse pas se dissiper le scandale de la Croix.

Des rénovations urgentes attendent. En premier lieu, une apologétique renouvelée. Le mot peut être discrédité auprès de certains. Nous ne l'entendons pas d'un replâtrage pour dissimuler des failles, mais de la consolidation des bases humaines de la foi, de cet appel incoercible du divin mieux dégagé, de notre évidente indigence des gratuités divines, d'une sorte d'existence en creux de l'autre monde. Toutes les nécessités qui contraignent à poser le problème de Dieu, à venir jusqu'au seuil de la foi. En face de la plus récente idole qu'est la science, les vrais adorateurs doivent montrer les signes de Dieu. Et notre foi doit demeurer agressive, au bon sens de ce terme. Elle ne déploierait pas toute son envergure au sein de nos seules communautés liturgiques.

Le prêtre de demain devra se montrer plus spirituel que raisonneur, mais il aura à restructurer sa théologie (conséquentement sa façon propre de concevoir et de traduire le Message) après meilleure assimilation des apports nouveaux encore imparfaitement possédés.

Il saura se faire plus mystique que moralisant. Une religion sans morale n'a pas de sens et une morale sans religion n'en a pas plus. Le dynamisme de l'une et de l'autre se manifeste par la transformation de l'homme en union toujours plus étroite avec Dieu.

Le prêtre de demain devra utiliser toutes les formes de présence sans se laisser dissoudre.

Il devra utiliser toutes les techniques et se défier de toutes.

La relève

Il faut la susciter. Par-delà toute propagande pour faire connaître la vie sacerdotale et religieuse, éveiller le besoin et le sens de Dieu. Le problème est à reprendre à ses origines par la rechristianisation de la famille et l'assainissement de notre peuple spirituellement croupissant. Alors que s'épaissit sur nous un brouillard de matérialisme, ce sont les mêmes facteurs de dissolution qui attaquent la famille, la moralité publique, la religion.

Nous ferons bien de prévoir des organismes de propagande. Nous avons surtout besoin d'un mouvement puissant de foi et de prière. Il nous faut des prophètes (non des illuminés) et des saints.

Peut-être devons-nous montrer plus de réalisme dans le recrutement. Ce ne sont pas les hautes aspirations qui manquent aux générations nouvelles, mais un certain sens des réalités, des nuances, des accommodations aux circons-

tances. Le tout-ou-rien, les positions univoques, les exigences absolues et idéalistes rendent souvent, de nos jours, le dialogue difficile. Des vocations réelles s'y perdent. De même l'instabilité psychologique, fort explicable en nos temps, appelle des solutions nouvelles. Il nous faut plus de garanties avec moins de moyens; et nous attendons les secours des psychologues (ce qui suppose un renouvellement de leur science et de leurs techniques).

Nous aurons à surmonter un autre facteur d'insécurité provenant du manque de compréhension entre les divers secteurs de la vie consacrée (vie sacerdotale, vie religieuse, clercs et non-clercs...) Des livres bien intentionnés ont semé la panique et jeté le discrédit sur certains groupes sans profit pour personne. Si chacun voulait revenir à la bonne vieille règle de s'occuper en premier lieu de ce qui le regarde, nous jouirions d'un climat plus favorable, ce qui permettrait aux vrais responsables de se rencontrer au sommet pour procurer à tous la paix dans une action harmonieusement concertée.

Il est à prévoir que la formation des recrues va continuer d'évoluer vers un plus grand sens des responsabilités personnelles et que les intéressés sauront répondre davantage à la confiance qui leur est accordée. Une révision des rapports entre autorités et sujets intensifiera à la fois le sens de la soumission et de la liberté. (Une conception primaire, de part et d'autre, a eu trop tendance à opposer ces deux notions de soumission et de liberté, au lieu de les unifier comme il se doit). Tout le mouvement qui nous porte à Dieu le Père, dans la soumission filiale du Christ, devra s'accroître, non se désintégrer ou se ralentir.

En plus des initiatives déjà prises, peut-on prévoir que nombre d'autres viendront s'ajouter? Que par exemple, dans un avenir plus ou moins lointain, beaucoup de laïcs s'intéresseront aux disciplines théologiques et sauront y prendre leur part d'enseignement; ce qui allégerait les tâches du clergé, favoriserait l'union ecclésiale des clercs et des laïcs.

Pour l'instant, les pronostics sont incertains. La prochaine génération y verra plus clair, et mieux encore celle qui la suivra. Tous les vrais maîtres du passé ont encore un enseignement valable à transmettre, mais il doit être traduit, transposé, prolongé, dépassé. Ce qui suppose de nouveaux maîtres pour les nouvelles générations. Nous les attendons avec espoir.

« Le temple de la lumière »

Pour vos ampoules
tubes fluorescents
et
fournitures électriques



BEN BÉLAND, prés.
JEAN BÉLAND, Ing. P.,
secr.-trés.

7152, boul. Saint-Laurent, Montréal 274-2465*

Les laïcs et l'évolution de l'Église au Québec

Réflexions à partir de l'expérience de l'Action catholique

Claude RYAN, directeur du « Devoir »

POUR LES LAÏCS DU QUÉBEC, la génération qui a fait son entrée dans la vie adulte pendant le premier quart de siècle de *Relations* aura été la génération de l'Action catholique.

Ceux qui ont aujourd'hui entre 35 et 40 ans ne sont pas tous passés par l'Action catholique. Beaucoup ont touché à l'Action catholique, y ont même parfois occupé des fonctions importantes, sans être toutefois marqués par cette dernière. Certains sont même entrés dans la vie en nourrissant, à l'endroit de l'Action catholique, une méfiance profonde qui leur fut inspirée le plus souvent par certains maîtres dépités de la génération antérieure. Il n'en reste pas moins que les expériences les plus décisives de cette génération en matière religieuse furent faites sous l'influence et, la plupart du temps, dans le milieu de l'Action catholique.

A cause de ce fait majeur, il ne saurait exister de meilleure approche, pour qui veut étudier de l'intérieur l'apport des laïcs à l'évolution de l'Église québécoise, que celle qui consiste à évoquer certaines expériences capitales que rendit possibles l'Action catholique et qui, de très limitées au départ, devaient avec le temps prendre figure de faits d'Église.

Le partage de la responsabilité apostolique

La première expérience que favorisa l'Action catholique, ce fut celle d'un partage de la responsabilité apostolique entre évêques, prêtres et laïcs.

Les évêques et les prêtres qui appelaient les laïcs à l'apostolat vers le milieu des années 1930 étaient loin de se rendre compte, dans la majorité des cas, des bouleversements de perspectives qu'ils préparaient. Ils envisageaient la collaboration des laïcs à l'apostolat comme une adjonction surtout quantitative d'effectifs à une armée spirituelle dont les postes de commandement continueraient d'être détenus exclusivement par des prêtres et les évêques.

L'appel à la responsabilité, pris au sérieux par les laïcs, devait bientôt ouvrir de tout autres perspectives. Dès le début, deux mutations majeures se produisirent:

1. L'homme d'Église traditionnel avait tendance à juger plutôt sévèrement le monde moderne et à discerner un peu partout l'action « des ennemis de l'Église ». Le laïc venu à l'apostolat était issu lui-même des milieux profanes et continuait en général d'y vivre. Il arrivait, de ce fait, avec de tout autres perspectives. Là où certains étaient enclins à juger et à condamner, il était plutôt porté à expliquer et à comprendre. A l'idée de combat rangé, il substitua tôt l'idée de responsabilité spirituelle, de présence, d'épanouissement de vocations laissées en friche, etc. L'image du soldat fut

bientôt supplantée par celle du semeur, celle du défenseur de l'Église par l'autre, plus humaine, du témoin fraternel qui se place spontanément sur un pied d'égalité avec tous.

2. A ce premier changement correspondit peu à peu un changement profond dans les perspectives d'action. Au début, on considérait volontiers les laïcs comme des exécutants de la hiérarchie. Je me souviens encore, à cet égard, d'un fait qui se produisit il y a une vingtaine d'années. Au lendemain de la guerre, l'épiscopat avait incité de manière pressante les organismes d'Action catholique à entreprendre à travers le pays une vaste croisade de moralité publique. Des programmes d'action visant à rejoindre tous les milieux et tous les aspects de la vie avaient été préparés sous la direction immédiate de la hiérarchie. Au moment de lancer la campagne, les dirigeants de l'Action catholique convoquèrent une grande réunion à laquelle furent invités des « leaders » de tous les organismes intéressés. Peu après le début de la réunion, un débat éclata entre représentants de deux points de vue différents. Les uns voulaient donner suite immédiatement au vœu général des évêques et entendaient passer sans délai à l'étude des moyens d'action concrète. Les autres qui apercevaient, derrière certains changements étonnants de comportement du peuple, l'indication de changements plus profonds dans les mentalités et la spiritualité, hésitaient à s'engager dans une campagne extérieure de moralisation; ils se sentaient plutôt intéressés à collaborer à un travail d'éducation en profondeur de la conscience chrétienne.

La campagne souhaitée ne fut déclenchée qu'à moitié. Dès ce moment, les autorités comprirent qu'il ne saurait être question d'obliger des chrétiens de bonne foi, engagés au surplus dans l'apostolat, à se lancer dans des campagnes extérieures dont l'inspiration ne cadrerait guère avec leur conception du monde et leur idée de la vocation des laïcs dans l'Église. Certains virent évidemment dans cette attitude un geste de désobéissance. D'autres virent qu'il y avait plutôt dans tout cela quelque chose de profond qu'il fallait tenter de comprendre.

Bien souvent par la suite, j'assistai au spectacle de militants tout jeunes qui n'hésitaient point à diverger d'avis avec leur aumônier, voire leur évêque, quant à certaines stratégies ou méthodes de travail apostolique. Certains chefs ecclésiastiques voyaient surtout l'apostolat du laïc comme un effort de répression du mal sous les formes que dénonçaient habituellement la pastorale traditionnelle, v. g. blasphèmes, vêtements immodestes, relations entre jeunes gens et jeunes filles, etc. Ceux qui venaient en droite ligne des milieux de vie saisissaient intuitivement que le problème apostolique se situait à un niveau plus profond. Souvent, à

l'issue d'une exhortation plus ou moins irréaliste servie par un personnage quelconque, ils se regardaient, surpris et déçus, et se comprenaient sans même avoir à s'expliquer.

Ce qui était apparemment désobéissance ou manque de respect envers l'autorité était, en réalité, bien autre chose. C'était la réaction spontanée de chrétiens qui avaient pris terriblement au sérieux, devant Dieu, la responsabilité spirituelle qu'on leur avait conférée et qui jugeaient devoir obéir aux données de leur conscience plutôt que de se ranger servilement à des vues qu'on leur présentait de l'extérieur. Cette réhabilitation du sens de la responsabilité — condition première de tout effort authentique de partage du fardeau apostolique — fut le plus important, le plus décisif apport de l'Action catholique à la vie de l'Église québécoise au cours du dernier quart de siècle.

L'évêque et le curé avaient été habitués jusque-là à diriger leur peuple en s'appuyant surtout sur leur propre autorité et sur l'adhésion très générale des fidèles à des normes de comportement religieux et moral rigide définies et classifiées suivant les divers âges de la vie. Ils trouvaient, au besoin, l'appui nécessaire auprès de notables laïques. Avec l'Action catholique, c'est un véritable mécanisme nouveau de connaissance et d'expérimentation par l'Église qui s'introduisait dans une structure jusque-là parfaitement homogène. C'était le retour à un mode plus pneumatique, plus authentiquement spirituel, de participation des laïcs à l'expérience ecclésiale.

Ce caractère pneumatique du phénomène était si réel qu'à d'innombrables reprises, il fut donné à des évêques, à des prêtres et à des laïcs instruits de découvrir, en se mettant à l'écoute d'humbles militants issus de milieux populaires, certaines dimensions des mystères chrétiens auxquelles ils ne s'étaient guère arrêtés auparavant. Très souvent il fut donné à des vétérans de l'apostolat de mieux comprendre certains aspects de l'Eucharistie ou de l'Église, certains passages de l'Évangile, en écoutant ces personnes simples qu'en étudiant les œuvres élaborées des théologiens.

La sanctification au lieu de la conquête

Un deuxième trait caractéristique de l'expérience de l'Action catholique fut de substituer une idée très positive de la sanctification à l'idée trop ambiguë de conquête apostolique.

Au début de l'Action catholique, il était courant de comparer les objectifs entrevus à ceux que poursuivaient de leur côté les communistes, les témoins de ceci ou de cela, en un mot « les ennemis du bien et de l'Église ». On disait: voyez, les communistes ont pris le contrôle de telle usine, de tel groupement, de tel pays; pourquoi les chrétiens n'en feraient-ils pas autant?

Le rôle de l'Action catholique devait se révéler fort différent. Il devait consister essentiellement en une redécouverte, puis en une remise en valeur du caractère sacré de chaque once de réalité en apparence profane.

Dans le mariage, par exemple, ce qui importe le plus, ce n'est pas d'abord la forme extérieure de l'engagement ou les incidences légales qui l'accompagnent; ce ne sont pas davantage les campagnes organisées contre les propagateurs de telle ou telle fausse idée du mariage. Ce qui compte, c'est d'abord l'amour et la relation qui existe entre l'amour et les manifestations multiples de celui-ci dans la vie conju-

gale. C'est à redécouvrir les réalités du sexe et de la vie familiale sous cet angle d'intériorité, à mettre au premier rang les valeurs essentielles, que s'appliquèrent, mus par un instinct spirituel sûr, les premiers laïcs issus de l'Action catholique. Plutôt qu'à une conquête, c'est à une sanctification, à une consécration qu'ils se sentirent appelés.

La même réaction se manifesta pour les réalités de la profession, de la politique, de la culture. Les laïcs de l'Action catholique virent tôt que des stratégies superficielles de conquête dans ces domaines les conduiraient à des impasses insolubles. Ils découvrirent, au contact de la vie, que la loi première de l'apostolat dans ces domaines, c'est le respect des lois internes des choses, en un mot la soumission humble et active à un réel mystérieux qui exprime dans sa complexité même la volonté du Créateur de toutes choses.

Deux conséquences très importantes ont découlé de cette expérience tant pour la vie intérieure que pour l'action extérieure de l'Église.

A l'intérieur, l'Église a été amenée à accepter davantage les laïcs pour ce qu'ils sont. Pendant longtemps, les critères de toute perfection, de toute pureté furent empruntés à des modèles spirituels tirés tantôt de la vie ecclésiastique, tantôt de la vie religieuse. Ces modèles présentaient tous plus ou moins, par rapport aux valeurs de l'ordre naturel, une connotation d'abstention ou de retrait. L'acceptation plus intégrale du laïc comme tel et de son univers propre de valeurs signifiait, pour l'Église, un effort nouveau d'acceptation des réalités de l'ordre naturel comme point d'appui indispensable d'une véritable sainteté laïque. Le laïc cessait, pour ainsi dire, d'être le chrétien qu'on forme ou qu'on juge par référence au clerc ou au religieux. Il cessait d'être celui qui est, par définition, « moins parfait ». Il devenait plutôt celui qui est investi d'une vocation originale et propre à la sainteté.

A l'extérieur, c'est-à-dire au niveau de la société civile et des milieux naturels de vie, l'Église a vite découvert, sous la poussée de cette promotion du laïc qui s'opérait en elle, que le problème de la déchristianisation du monde profane n'en était pas un de conquête, mais d'animation et de transformation par l'intérieur. Si le laïc ne peut plus, à l'intérieur de l'Église, être un simple appendice ou une vulgaire sous-espèce spirituelle par rapport au clerc, cela signifie de toute évidence qu'il ne saurait, au dehors, c'est-à-dire là où il est sur son propre terrain, être un simple agent ou un exécutant mécanique des décisions ou des volontés du clerc. Un évêque encore très actif me racontait un jour combien il avait été étonné d'entendre naguère un dirigeant d'Action catholique reprocher à la hiérarchie de ne pas donner suffisamment de directives nettes aux laïcs. *J'avais toujours pensé, me disait candidement cet évêque, que les vrais laïcs d'Action catholique tenaient à trouver eux-mêmes les solutions à leurs problèmes, qu'ils n'étaient pas plus intéressés que de raison à recevoir des directives toutes cuites d'en-haut.* Cet évêque avait été lui-même aumônier d'Action catholique avant d'accéder à l'épiscopat et il était demeuré très proche de cette forme de travail apostolique. Il avait appris par le chemin de l'expérience une réalité qui échappait à un président improvisé et peu formé. Peu à peu, sous l'empire de cet intense souci de responsabilité vécue, l'accent devait passer de l'organisation extérieure au témoignage, de l'éclat des manifestations au rayonnement de l'engagement quotidien.

Le principal changement, ce fut d'amener le laïc à agir sur la vie à partir de l'intérieur de celle-ci plutôt que de l'extérieur, à se planter dans le monde comme le grain jeté en terre plutôt qu'à vouloir tout changer de loin et de haut. On a résumé cette spiritualité renouvelée par un mot clé qui restera comme un symbole de ce que fut la recherche d'une génération: l'engagement.

Ces mutations n'étaient pas spectaculaires. Elles donnaient lieu à l'intérieur à de vigoureux débats. Mais vu de l'extérieur, tout cela semblait trahir une certaine impuissance. Cette recherche fut souvent vue par des observateurs superficiels comme une perte d'énergie inutile. Elle préparait en réalité l'Église au rôle qui allait être le sien dans le Québec d'après 1960.

« Des familiers de la maison de Dieu »

Rien de ce qui est survenu d'important dans l'Église depuis cinq ans — rapprochement avec les autres Églises, rajeunissement de la pastorale des sacrements, remise en question des méthodes de formation des prêtres, débats sur les rapports entre clercs et laïcs, discussions sur la pauvreté, révision des méthodes de gouvernement dans l'Église — n'a été une véritable surprise pour les laïcs qui ont participé en profondeur à l'expérience de l'Action catholique.

Le rythme des changements qui se sont produits depuis Jean XXIII a certes étonné tout le monde et a pris, à certains jours, l'allure d'un miracle de l'Esprit. Mais le contenu de ces mutations répondait, sur la plupart des points, à des attentes très vives qui s'étaient fait jour dans des milieux engagés comme ceux de l'Action catholique. Les militants ordinaires d'Action catholique se posèrent le problème de la libéralisation du jeûne eucharistique bien avant que des décisions positives ne fussent prises à Rome. Ils devinrent conscients des problèmes que soulève l'enseignement catholique traditionnel en matière conjugale bien avant que ces questions ne fassent l'objet de débats suivis entre les théologiens d'aujourd'hui. Ils se rendirent compte des limites et des dangers d'un confessionnalisme trop rigide bien avant que ne prennent naissance les difficultés que nous connaissons maintenant. Ils soulevèrent pratiquement le problème du renouvellement nécessaire des rapports entre clercs et laïcs bien avant que ce problème ne devienne un thème populaire de congrès ou de numéros spéciaux de revues.

Ce fut là un autre trait de l'Action catholique. Au lieu de former comme on le faisait naguère des « défenseurs » de l'Église, c'est-à-dire des spécialistes en apologétique et en controverse religieuse, elle a plutôt permis à des milliers d'hommes et de femmes de vivre, de façon à la fois engagée et prophétique, le mystère de l'Église, de vivre ce mystère au point de pouvoir en rendre compte de façon expérimentielle, sans avoir à élever la voix ou à se mettre en état de défense, en en parlant plutôt comme d'une réalité familière dont on rend naturellement témoignage, dont on parle parce qu'on l'a vue et connue et aimée, non parce qu'on a reçu mandat de la justifier.

Le genre de rapports que les dirigeants d'Action catholique entretenaient, par exemple, avec les aumôniers et les évêques était assez annonciateur du genre nouveau de relations qui tend à s'établir entre clercs et laïcs aujourd'hui. La manière faussement hiératique et onctueuse dont cer-

tains prélats aimaient se faire traiter et servir par leur entourage nous répugnait comme antinaturelle et aristocratique. La vacuité de langage de certains ecclésiastiques nous choquait profondément, et nous estimions être tenus en conscience de le leur dire.

Un homme qui avait lui-même reçu sa formation avec la génération précédente — laquelle fut la dernière génération dite de l'A. C. J. C. — s'étonnait de cette liberté d'allure que revêtaient dans l'Action catholique les rapports entre clercs et laïcs. Demeuré très libre d'esprit vis-à-vis de la hiérarchie et du clergé dans toutes les matières d'ordre temporel ou culturel, cet homme avait conservé à l'endroit de la hiérarchie, dans les questions qu'il considérait comme relevant en propre de celle-ci, une sorte de crainte révérencieuse et distante assez typique de sa génération. Ce genre de sentiments aidait à maintenir l'ordre et la discipline dans l'Église; il n'était guère propice, on en conviendra, à l'épanouissement de véritables échanges spirituels entre chefs et membres ordinaires.

En formant ce qu'on pourrait appeler « des familiers de la maison de Dieu », l'Action catholique ne préparait pas, comme on l'a souvent imaginé superficiellement, une nouvelle génération de bedeaux ou d'acolytes du clergé. Elle formait, au contraire, des hommes et des femmes pour qui la vie de l'Église serait désormais leur affaire autant que celle des clercs, des hommes et des femmes à qui une participation responsable au travail de l'Église, sans reniement de leur condition propre de laïc, allait éventuellement conférer une connaissance unique, expérimentielle, du mystère de l'Église, des hommes et des femmes qui seraient conscients, par-delà la nécessité facilement admise de certains cadres hiérarchiques, de la foncière égalité de tous les baptisés dans la fraternité du Christ.

Cette familiarité nouvelle avec les réalités de l'Église fut, pour plusieurs, l'occasion de perdre la tête. Certains, ayant vu ou croyant avoir vu des choses terribles et inadmissibles, partirent en claquant les portes. D'autres, croyant avoir tout compris, s'imaginèrent que tout devrait désormais leur être permis et en vinrent à se comporter comme de véritables auxiliaires de l'évêque ou du curé. Chez la plupart, ce contact avec l'Église fut plutôt la chance d'un mûrissement intérieur, de la conquête d'une liberté inédite, en matière religieuse, qui resterait comme l'un des enrichissements majeurs apportés par leur génération à la vie de l'Église.

A une époque dont un trait important est une désaffection prononcée des hommes instruits à l'endroit des réalités religieuses, l'émergence d'un type de laïc qui, par-delà les fidélités souvent extérieures du passé, devient librement engagé et vitalement intéressé dans le tissu même de l'expérience ecclésiale apparaît comme une grâce considérable. Dans un grand nombre de cas, ce type nouveau de laïc fut et demeure refusé par maints milieux ecclésiastiques au nom d'un certain cléralisme plus jaloux qu'éclairé. Mais nul ne pourra nier historiquement cette nouvelle visitation du Seigneur parmi son peuple. Nul ne pourra nier, non plus, qu'elle se produisit, comme c'est souvent le cas pour les grands faits spirituels, en même temps chez des gens de toutes conditions et de tout âge, chez des jeunes des milieux populaires et chez des jeunes collégiens promis à des carrières brillantes, chez un certain nombre de personnes d'âge mûr (quoique en quantité beaucoup moins considérable)

et chez d'autres qui en étaient à leurs premières expériences dans la vie.

Les tâches de demain

L'histoire du peuple de Dieu s'écrit beaucoup par signes et par germes. Étant essentiellement croissance ininterrompue, elle ne se révèle que très partiellement dans certaines réalisations extérieures qui accaparent souvent, hélas, toute l'énergie des milieux soi-disant religieux. Le plus souvent, les signes sont donnés, les germes sont déposés dans des milieux très précis, incarnés dans des personnes très concrètes. Mais ils ne sont pas reconnus immédiatement. Il faut que meure d'abord le grain jeté en terre avant qu'on n'en découvre la richesse.

On se plaît, en certains milieux, à parler de l'échec de l'Action catholique et à qualifier de perdue ou de gaspillée la génération qui consacra le meilleur d'elle-même à cette expérience. On peut soutenir, au contraire, qu'aucune expérience ne prépara mieux l'Église du Québec et de tant d'autres pays à vivre en plénitude, sans trop grincer des dents, l'expérience conciliaire de Vatican II. On peut de même soutenir qu'aucune autre expérience n'était aussi apte à préparer l'Église du Québec à faire face aux tâches d'aujourd'hui.

Cela étant dit, il ne faut pas regarder en arrière. La contemplation complaisante des souvenirs du passé est l'une des formes les plus subtiles de ce « refus des signes » dont il vient d'être question. La page de l'Action catholique est, à bien des égards, une page close de l'histoire de l'Église. La problématique qui fit naître l'Action catholique est aujourd'hui dépassée. La voie d'engagement que l'Action catholique offrait aux laïcs était d'une amplitude extraordinaire mais comportait peut-être trop de raccourcis audacieux pour pouvoir s'insérer à demeure dans l'expérience du peuple chrétien tout entier. Ce mode d'engagement n'a jamais complètement réussi, au surplus, à s'implanter dans les milieux adultes, même s'il a fortement contribué à l'épanouissement de centaines d'adultes qui y participèrent.

Quand je pense à l'avenir, je suis assez indifférent à bien des discussions de forme qui se poursuivent aujourd'hui dans divers pays en rapport avec l'Action catholique. La seule chose à quoi je tiens vraiment, c'est qu'on ne laisse pas se perdre ce pouvoir de génération spirituelle qui fut le grand charme, la grâce extraordinaire de cette forme d'engagement. Pour le reste, je suis moins impressionné, encore moins que naguère, par « l'action concertée des ennemis de Dieu ». Je le suis bien davantage par l'absence ou la somnolence de l'idée de Dieu parmi les hommes de notre temps. Je suis moins impressionné par la faiblesse des effectifs de l'Action catholique que par le peu de signification concrète que nous avons su donner à l'expression « être membre de l'Église ».

Sans vouloir être prophète, je crois entrevoir deux tâches qui seront très importantes pour la vitalité et le rayonnement de l'Église.

La première tâche sera la définition d'un véritable statut du membre laïque dans l'Église. Le laïc est trop demeuré, dans l'Église, un membre inerte et passif. Il devient adulte dans sa profession, dans la politique, dans le domaine de la culture; à l'Église, il reste le plus souvent un enfant, à

tout le moins un mineur. Cela ne tiendrait-il pas largement au fait que les structures ecclésiastiques traitent trop le laïc en mineur, l'écartant pratiquement de toute participation à l'élaboration des politiques et des décisions?

Une autre tâche sera une participation plus active des laïcs au progrès des disciplines ecclésiastiques, des sciences dites religieuses. Les sciences ecclésiastiques sont trop demeurées, chez nous, le lot exclusif des milieux ecclésiastiques. Nous n'avons pas de théologiens laïques, d'exégètes laïques, d'historiens religieux laïques, de spécialistes laïques de l'étude comparative des religions, d'écrivains spirituels laïques. Cela engendre un double mal. Les disciplines ecclésiastiques vivent trop en vase clos; elles ne sont pas assez en contact avec la vie réelle; elles opèrent, pour ainsi dire, en circuit fermé. La seule fécondation qu'elles reçoivent leur vient des travaux accomplis dans d'autres pays. Ce fait tend, de plus, à confirmer chez les laïcs du monde le préjugé que l'approfondissement du donné religieux serait une sorte de travail ésotérique réservé par nature à un type un peu spécial (pour ne pas dire bizarre) d'homme.

Au niveau de l'instauration d'un véritable statut pour les laïcs dans l'Église, les travaux qui s'accomplissent actuellement dans le domaine de la catéchèse et de la liturgie m'apparaissent comme des prolégomènes indispensables. Il faut que le laïc réapprenne le rôle actif qui lui revient dans la célébration du mystère chrétien et dans la diffusion, parmi ses proches, du message évangélique. Mais il faudra aller plus loin. Il faudra penser avec le temps à une incorporation beaucoup plus complète du laïcat dans les structures de l'Église, à tous les niveaux.



CIGARETTES
"EXPORT"
BOUT UNI OU FILTRE
RÉGULIÈRES ET "KING"

La réforme liturgique au Québec

Louis-André GIGNAC, O. P. *

IL Y A À PEINE UN AN que la réforme de la liturgie mise de l'avant par Vatican II a été résolument entreprise dans les paroisses du Québec comme de tout le Canada. Faire le point serait sans doute prématuré. Pourtant, il peut être utile de s'arrêter un moment et de regarder comment vont les choses. Sans enquête scientifique à l'appui, l'observateur risque, à travers ses points de vue propres, de mal refléter la réalité, mais son témoignage peut néanmoins avoir valeur d'approche. C'est avec ni plus ni moins de prétention qu'est élaboré cet essai.

Nos « atouts » au matin du 7 mars 1965

Prétendre que la réforme liturgique nous a pris par surprise serait injuste. Le renouveau liturgique n'était certes pas encore très ancien au Canada français, puisqu'il n'avait été vraiment amorcé qu'au cours des années 1950-1954. Depuis lors, il est vrai, un bon coup de barre avait été donné, accueilli avec sympathie par une large portion de l'opinion publique. Quelques paroisses prirent la tête du mouvement — je pense, par exemple, à Saint-Remi (Montréal-Nord) et à Sainte-Odile (Rimouski); leur rayonnement, discuté ici et là, ne pourra jamais être mesuré. Combien sont allés à Saint-Remi et à Sainte-Odile pour se ressourcer!

Des institutions furent mises sur pied, qui contribuèrent pour beaucoup à unifier les efforts des quelques spécialistes dont le mouvement liturgique disposait. Créée en 1957 par les évêques du Québec, la *Commission sacerdotale de pastorale liturgique* a depuis tenu chaque année un congrès ou une session d'études dont les participants venaient surtout du Québec mais aussi des autres milieux français du Canada. Au début de 1961, une commission nationale vint prendre la relève et continuer le travail, en même temps qu'était installé à Montréal un secrétariat national. La direction de ce secrétariat, dont l'utilité devait s'avérer fort grande à la veille du 7 mars, fut confiée au P. Gaston Fontaine, C. R. I. C., qui, depuis près de dix ans, avait été, par son travail tant au niveau des structures

* Professeur de liturgie et secrétaire à la rédaction de la revue *Communauté chrétienne*.

qu'à la direction de *Liturgie et Vie chrétienne*, le principal animateur du mouvement liturgique au Canada français.

En plusieurs diocèses, un effort concerté avait été entrepris, après la publication de *l'Instruction sur la musique sacrée* (3 sept. 1958), afin de susciter un renouvellement de la liturgie dans les paroisses. Animés de ce souci, l'archevêque de Montréal et ses 4 suffragants publiaient, en février 1960, un directoire de la messe qui, par la suite, fut adopté par au moins dix autres diocèses. Ce directoire, aux qualités solides, aida à amorcer dans ces diocèses la réforme que le Concile devait mettre de l'avant.

Plus largement, l'évolution rapide que le Québec connaît depuis quelques années allait favoriser la mise en œuvre de la réforme liturgique. Devenus à très forte majorité citadins, les Canadiens français, malgré d'anciennes habitudes religieuses héritées d'une tradition rurale encore récente, sont devenus assez perméables à toute forme d'innovation. Y a-t-il risque que la réforme liturgique apparaisse à leurs yeux comme une simple étape d'une évolution qui ira plus loin? Peut-être. De toute façon, au moment où non seulement des ajustements sont souhaités mais où la foi elle-même est remise en question par beaucoup, il est évidemment heureux que l'Esprit Saint ait suscité dans l'Église la tenue d'un concile et qu'une réforme de la liturgie se donne pour but de la rendre plus fidèle à la foi dont elle est, pour le grand nombre, le lieu d'expression et de ressourcement.

En situation dans un milieu si profondément travaillé, l'univers vécu de la foi est lui-même en voie de transformation au Québec. Et tel n'est pas le moindre atout que nous possédions pour assurer le succès de la réforme liturgique. En particulier, comment ne pas souligner ici l'heureuse coïncidence des renouveaux liturgique et catéchétique? Quand on sait l'importance d'une foi consciente et bien formée pour une participation fructueuse à la liturgie, on ne peut que se réjouir de voir la catéchèse auprès des enfants s'engager vigoureusement dans des chemins nouveaux, comme de voir débiter une transformation des différents services de la Parole auprès des adultes.

Un dernier point me semble devoir être signalé à cause de ses répercussions

pastorales, mais aussi comme témoin d'une attitude d'ensemble assez bien ajustée à la situation du milieu. L'assemblée épiscopale canadienne a tenu à ce que l'introduction des changements de rites à la célébration de la messe aille de pair avec l'introduction de la langue vivante et que le tout débutât au 7 mars 1965. C'était sagesse.

Les points marqués

Je m'en voudrais de laisser l'impression qu'à la veille du 7 mars, tout allait chez nous, quant à la liturgie, comme dans le meilleur des mondes. Mais les atouts que nous tenions en mains étaient suffisants pour que nous puissions « opérer le passage » sans trop de difficultés. La preuve en est qu'à peine un an après, de très bons points ont été déjà marqués.

Une heureuse unanimité. — Rares sont les paroisses qui se sont refusées ou dont le curé s'est refusé à l'adoption de la langue vivante. Pratiquement à l'unanimité, on a opté dans le même sens et sans que personne n'y fût strictement obligé; l'usage de la langue vivante demeure encore à ce jour facultatif dans la liturgie. Quels que soient les motifs qui ont pu inciter les uns et les autres à cette option, le phénomène, dans sa signification minimale, traduit à la fois une aspiration et une sollicitude pastorale communes. Le simple passage à la langue vivante n'a sans doute pas donné du coup une bonne diction à ces célébrants qui, la veille du 7 mars, bredouillaient encore leurs oraisons latines; aucun chantre ou musicien de génie, non plus, n'a veillé, dans la nuit du 6 au 7 mars, pour nous offrir, au matin, des mélodies toutes fraîches pour les textes chantés jusqu'alors en latin et en grégorien! Mais un gain immense a malgré tout été ainsi marqué: la liturgie jouit dorénavant de conditions qui lui permettront, la bonne volonté de tous aidant, de redevenir vraiment vivante.

De l'association pieuse à l'équipe liturgique. — Des équipes liturgiques avaient été créées dans maintes paroisses déjà acquises au renouveau liturgique. La réforme du 7 mars, canonisant pour ainsi dire les meilleures réalisations du renouveau, beaucoup d'autres paroisses ont tenu à se donner une équipe ou un comité de liturgie. Le fonctionnement de ces équipes n'est certes pas encore au point. Le sera-t-il d'ailleurs jamais? Serait-ce

même souhaitable? Les appels de la vie seront toujours plus diversifiés que tous les cadres définis à l'avance. Il reste cependant que les membres de ces équipes sont peut-être pour l'instant davantage préoccupés de fonctions à remplir que de l'animation liturgique des communautés chrétiennes. Dès lors qu'elles chercheront à mieux se définir, ces équipes joueront certainement un rôle de premier plan non seulement pour la démocratisation mais aussi pour la fécondation de la vie liturgique dans les paroisses. Bien des associations pieuses sont quasi mortes. Qu'elles reposent en paix et que vivent les équipes liturgiques!

Un rituel du mariage pour des chrétiens. — Un nouveau rituel du mariage est également entré en usage le 7 mars 1965. Sans être révolutionnaire — il s'inspire de l'ancien rituel de Québec (1703) — ce rituel donne aux époux une participation plus large au rituel de la célébration et, surtout, il transforme le climat de toute la liturgie nuptiale en l'axant davantage sur les valeurs d'amour et de joie. Le nouveau rituel a rencontré plus d'une réticence. Ainsi, des esprits peu rompus aux rites de l'hospitalité, ont trouvé à la démarche initiale du célébrant allant accueillir les nouveaux époux à l'entrée de l'église, une saveur plutôt funèbre! Dans l'ensemble, pourtant, et bien qu'en quelques points le rituel contrecarrait directement certaines traditions non des plus religieuses, les fidèles s'en disent satisfaits et heureux. Ajoutons qu'étant franchement conçu pour des croyants, ce rituel obligera à reviser tôt ou tard la politique à tenir à l'égard des personnes incroyantes, ou devenues incroyantes, qui veulent se marier.

On réaménage les églises. — A l'instar de la liturgie, bien des intérieurs d'église ont changé ou sont en train de changer de visage. En plus d'un cas, on est allé vite et il n'est pas sûr qu'on ait préservé toujours certaines valeurs aussi bien artistiques que religieuses — je pense, en particulier, à certains aménagements vraiment malsains de la réserve eucharistique. La tentation était à prévoir. Il est plus facile de s'attaquer à un édifice de pierre ou de bois que de travailler à faire évoluer des mentalités. Le problème a donné lieu à la publication, par l'archidiocèse de Montréal, d'un directeur pastoral pour la construction et le réaménagement des églises. Il reste que la célérité même avec laquelle on a voulu ajuster les églises aux nouvelles formes de la célébration manifeste un esprit d'adaptation souple, accueillant et dynamique sur lequel on pourra assurément compter par ailleurs.

Structures de liaison. — Au plan des structures, la mise en application de la

réforme liturgique a provoqué deux événements qui ne seront pas sans portée. Un bulletin de liaison a d'abord été mis en circulation par le *Secrétariat national de pastorale liturgique*. L'orientation de ce bulletin reste pour une part à définir, mais déjà il assure à tous les pasteurs une information rapide et sûre, tout en leur suggérant peu à peu le véritable esprit de la réforme. D'autre part, le *Secrétariat national de pastorale liturgique* avait pris l'initiative, en janvier 1965, de convoquer en session d'études, en vue du 7 mars, les commissions diocésaines de liturgie. Ces commissions se réuniront à nouveau cette année, à la fin de janvier. Si les structures ne remplacent pas l'esprit, elles sont néanmoins nécessaires; et on peut espérer, en ce cas, que la rencontre entre le « national » et le « diocésain » favorisera grandement les échanges de part et d'autre, et permettra aux directives venant d'en haut de mieux s'ajuster aux besoins perçus à la base.

Enfin, un souhait déjà vieux est en voie de se réaliser. Il y a quelques années on pouvait déplorer la pénurie criante de spécialistes des études liturgiques. Voici que depuis deux ou trois ans, les étudiants canadiens inscrits aux instituts européens de liturgie se multiplient. Cet investissement ne tardera pas à porter ses fruits.

Les défis à relever

Un observateur étranger pourrait estimer, et à juste titre, que la réforme liturgique est somme toute bien engagée au Québec. Il noterait sans doute l'absence de ces remous profonds que connaissent d'autres pays venus plus tôt que nous au renouveau liturgique. Nous ne saurions toutefois nous faire illusion. Si nous voulons être lucides, il faut reconnaître que des défis sont à notre porte et qu'il est urgent de relever.

Un chant pour le peuple. — C'est peut-être la première fois que se pose à nous, en termes si nets, le problème de la participation du peuple fidèle aux chants liturgiques, puisque, enfin, l'obstacle d'une langue qui lui était étrangère a été levé. Pour l'instant, le moins qu'on puisse dire est qu'on hésite, partagé entre un double souci: celui d'une fidélité à une tradition déjà fortement structurée et celui d'apporter aux aspirations et aux besoins du peuple une réponse adaptée à ses possibilités. Jusqu'à maintenant, le cœur des compositeurs de musique liturgique semble avoir penché surtout du premier côté. Les mélodies se sont multipliées pour les textes ordinaires de la messe (*Kyrie, Gloria, etc.*); des équipes se sont également consacrées à la création de textes musicaux pour les chants propres à chaque messe (entrée, graduel,

offertoire, etc.). Quoi qu'il en soit des mérites de chacun, pour ma part, je l'avoue franchement: je crains qu'on aboutisse, dans cette voie, à l'impasse: à la fin du compte, le peuple ne chantera guère plus à la messe qu'au temps où régnait le latin. Pourquoi ne pas opter pour des solutions plus humbles et plus à la portée des gens? Pourquoi ne pas faire porter le gros de l'effort sur la création de cantiques d'inspiration biblique mais accessibles au grand nombre? A la messe lue, étant sauf le psaume graduel qui ne peut être par définition qu'un psaume, ces cantiques pourraient, au moins pour un temps, être utilisés à l'entrée, à la communion, à la sortie. Si, sur ce point, nous manquons de prendre le bon tournant, c'est peut-être la réforme liturgique tout entière qui s'en verra compromise.

Une liturgie fructueuse dans la foi. — Pour que la réforme liturgique atteigne son but, il ne suffit pas non plus de changer des rites par d'autres et de parler une langue comprise de tous. Pour prendre part à la liturgie, il faut avoir la foi et la liturgie ne porte fruits que moyennant la foi. Ici un double problème se pose à nous. Les participants aux assemblées dominicales ne sont pas tous, il s'en faut, des croyants de foi consciente et engagée. Beaucoup ont besoin d'être évangélisés, au sens strict du mot. C'est-à-dire que la bonne nouvelle du salut acquis en Jésus mort et ressuscité doit leur être annoncée de manière à provoquer chez eux une libre conversion à la foi. Sinon, la réforme liturgique ne sera toujours pour eux que lettre morte. Par ailleurs, l'utilisation plus généreuse de la langue vivante en liturgie, loin d'en dispenser, ne rend que plus urgent un effort de catéchèse des rites et des textes liturgiques auprès des adultes croyants. Plus que jamais, les ministres de la liturgie devront se faire d'abord, et de multiples manières, les serviteurs de la Parole, s'ils souhaitent vraiment que la liturgie soit expression et source de vie. C'est en ce point que se jouera avant tout le sort de la réforme liturgique.

Créer une tradition

Bien des traditions ont entendu, depuis quelques mois, sonner leur dernière heure. Faudra-t-il donner naissance à de nouvelles traditions et risquer à nouveau la sclérose? D'aucuns estimeront peut-être bizarre cette opinion, mais il me semble que la liturgie a besoin de traditions et qu'elle devra, sous peu, s'en donner de nouvelles. Je m'explique en quelques mots, qui serviront de conclusion. La liturgie est célébration, elle est fête. Or l'un des phénomènes qui constituent la fête est que, dans l'aujourd'hui

de sa célébration, nous retrouvons des éléments anciens qui sont devenus part et substance de nous-mêmes. Ainsi, par exemple, un chant n'est jamais si bien accueilli et si expressif de nos sentiments que lorsqu'il nous est devenu familier par une longue pratique antérieure: quand vient le temps de le chanter à nouveau, nous y apportons et y mettons

toute la richesse de nos expériences passées. Le passé se trouve ainsi intégré au présent, qui est lui-même, en espérance, ouvert sur l'avenir. Les changements imposés par la réforme liturgique sont si nombreux qu'il faudra quelques années pour susciter ces nouvelles traditions dont nous avons besoin pour participer pleinement à la liturgie. Qui ne

voit que s'impose à cette fin une certaine continuité dans l'effort de la part des artisans quotidiens de la réforme liturgique? La réforme liturgique est bien engagée au Québec; mais, ici comme partout ailleurs, le renouvellement de ceux qui viennent y prendre part sera toujours à parfaire. C'est à ce prix que la liturgie devient vie.

Un conflit fondamental de notre société

Jacques GRAND'MAISON, prêtre *

BEAUCOUP DE CONFLITS ACTUELS relèvent d'un affrontement de deux visions très différentes de notre société; la première emprunte ses postulats et ses schémas d'analyse à un univers social pré-industriel, concentrique, hiérarchique; la seconde se rattache à une conception de la société urbanisée, démocratisée, pluraliste et organisée autour du pôle étatique.

Problématique

Je voudrais d'abord situer cette problématique dans une situation concrète, celle de la révolution scolaire que nous vivons actuellement. Je me réfère ici à des zones humaines déterminées où une observation échelonnée sur deux ans a permis de serrer de plus près ce conflit de deux attitudes dominantes.

Ces régions apparaissent comme une mosaïque de localités plus ou moins indépendantes les unes des autres. Chacune de celles-ci était jadis un centre quasi exclusif de polarisation des diverses activités. Tout partait des communautés de base situées dans le prolongement les unes des autres suivant un schème concentrique: la famille, l'école, la paroisse. La communauté locale constituait un ensemble assez unifié et fortement contrôlé par une structure hiérarchique semblable. Evidemment la société moderne avait déjà commencé à opérer un éclatement par des services et des activités professionnels qui débordaient le patelin. Mais les gens avaient conservé une mentalité de clocher, de « petits

village ». On voyait partout le triumvirat: parents, curé et notables de la place.

L'annonce de la régionalisation scolaire vint susciter de graves inquiétudes et même une solidarité nouvelle de clans et de cliques qu'on trouvait à chacun des endroits. La traditionnelle suspicion face à l'État prenait une vigueur accrue. Il fallait donc se préparer à lutter « contre » les intrusions, et, à la limite, obtenir que l'école régionale se situe dans sa propre localité. Dans l'univers mental, celle-ci occupe le centre des cercles englobants: le comté, l'État, etc. On ne percevait les grandes institutions scolaires, économiques, politiques que comme une sorte de prolongement des communautés de base.

Cette mentalité s'appuyait sur une idéologie exclusivement centrée sur les droits des parents et ceux de l'Église (c'est-à-dire de la paroisse), sur les traditions érigées en critère ultime de vérité. On trouvait toute sorte d'inconvénients dans cette ligne de pensée: les déplacements, le déracinement, la dépersonnalisation; autant d'arguments valables, mais tous dans le même sens. On ne pensait vraiment pas en fonction de la société globale structurée désormais différemment, et exigeant la mobilité, la spécialisation des lieux et des institutions au-delà des frontières locales.

Les responsables des projets régionaux ont découvert depuis longtemps que le principal défi à relever n'est ni le capital, ni l'organisation technique mais cet obstacle psychosociologique. Il faut donc développer une conscience régionale, une meilleure connaissance de notre société répartie en secteurs hétérogènes et interdépendants. Pour la plupart des gens, le bien commun concret ne dépasse pas les limites de leur petit univers

domestique. Dans ces perspectives scolaires nouvelles, on ne songeait qu'à des intérêts immédiats. On ne fonctionnait pas à la mesure de la société globale. Ceci menaçait l'intégration des jeunes dans celle-ci et leur préparation à une vie moderne plus complexe, et faite d'adaptation constante à des situations changeantes.

Certaines enquêtes ont montré comment les Canadiens français, particulièrement les femmes, sont réticents devant la mobilité géographique, même quand elle favoriserait une promotion professionnelle. Les projets actuels de planification économique amènent des transferts qui exigent le sacrifice des relations de la parenté ou de la localité. Plusieurs s'y refusent, parce qu'ils ne se sentent pas psychologiquement capables de s'adapter à un milieu différent. Ce conditionnement atteint donc non seulement une conception de la société, mais les couches les plus profondes de la personnalité sociale.

Sur le plan ecclésial, cette mentalité sédentaire est encore plus poussée. Les pasteurs en majorité ont gardé un esprit de clocher qui fait de la paroisse une institution enroulée sur elle-même. On ne s'intéressera, par exemple, qu'aux institutions qui sont sur le terrain couvert par la juridiction territoriale, alors que tous les aspects de la vie ne peuvent être cernés à partir d'une vision paroissiale ou locale.

Nous avons eu connaissance de cet incident dramatique où une population en situation de sous-développement devait être déplacée. Le curé de l'endroit fut l'adversaire le plus acharné contre le projet... à cause de son église neuve à payer! Cas extrême sans doute, mais indice aussi d'un décalage de mentalité et de nouvelles exigences d'un retour

* M. le chanoine Grand'Maison est membre du Conseil de Pastorale et directeur de l'Action catholique du diocèse de Saint-Jérôme, ainsi que professeur de théologie pastorale au Grand Séminaire de Montréal.

au sens originel du pasteur: celui qui suit son troupeau. Ceci nous invite à une prudence accrue quand il s'agit de construire les grosses églises qu'on ne déplacera pas facilement. Nous sommes trop pressés pour nous installer les deux pieds dans le béton. Beaucoup de critères du droit canon sont à réviser, bien avant les longues tergiversations de la curie romaine, si nous ne voulons pas manquer le tournant comme dans bien des endroits déchristianisés d'Europe. Trop de chefs spirituels négligent les critères scientifiques des sciences humaines qui peuvent donner corps à une charité plus intelligente et prospective. N'est-ce pas une façon de se convertir au monde pour le conduire au Christ en assumant la vérité de la situation dans toute sa complexité?

Les diocèses aussi sont perçus comme des entités globales qui ignorent trop souvent des ensembles plus larges absolument pas ajustés au quadrillage territorial diocésain. Ici on peut dire que l'Église du Québec, en général, accuse un retard sur les phénomènes de régionalisation scolaire et économique.

Il faudrait accepter une plus grande souplesse dans les changements de délimitations paroissiales et diocésaines. Évidemment, on n'y arrivera pas sans une pastorale supra-diocésaine établie sur des bases scientifiques et non sur le jugement arbitraire de quelques individus, eussent-ils la prétention de se croire particulièrement éclairés par l'Esprit Saint. Au départ, on devra se départir de cette vision dépassée et persistante qui ne retient que l'espect territorial. La société moderne s'organise de moins en moins en fonction des dimensions géographiques. La plupart des institutions sont regroupées selon d'autres normes, plutôt d'ordre sociologique. On l'admet « intellectuellement », mais psychologiquement on se contredit au niveau des attitudes et des décisions pratiques. C'est ce plan qu'il nous faut rejoindre pour opérer un vrai « décapage » d'autant plus difficile qu'on ne semble pas en saisir les conséquences concrètes.

Beaucoup d'initiatives sociales n'aboutissent pas parce qu'il manque une « vision politique » de la situation d'ensemble et d'un bien commun plus large que celui de l'organisme où l'on se contente de revendiquer les droits particuliers. Nous venons encore de le constater lors d'une rencontre des divers corps intermédiaires et associations professionnelles qui s'étaient groupés en vue d'une planification socioéconomique régionale. L'expérience du B. A. E. Q. (Bureau d'Aménagement de l'Est du Québec) nous montre l'importance d'une pédagogie de participation non seule-

ment pour atteindre le *leadership* mais aussi le *membership* des groupes sociaux et les citoyens de la base.

Vision nouvelle de la société

Les études sur notre société ont mis en lumière ce mécanisme de compensation sociale qui a eu cours au Québec. Les Canadiens français, ne pouvant s'affirmer collectivement au niveau des grandes institutions économiques et politiques, se sont repliés sur les communautés de base, particulièrement sur la famille. N. Taylor a analysé, par exemple, les entreprises familiales des Canadiens français et les réticences de ceux-ci devant une expansion qui ferait éclater le noyau de parenté. On envisageait presque toujours avec méfiance une intégration plus large et plus impersonnelle dans les rouages d'une économie à la mesure de l'Amérique du Nord.

Depuis quelques années une étape marquante a été franchie: la découverte de l'État comme levier principal de promotion collective. C'est un progrès d'une extrême importance quand on connaît tant soit peu l'histoire de nos défiances vis-à-vis des interventions du pouvoir étatique dans les divers secteurs de notre communauté nationale. Pensons ici aux changements survenus dans le monde de l'éducation, celui des affaires, celui de la sécurité et de l'assistance sociales, enfin celui des loisirs. Il reste que les résistances sont plus ou moins vigoureuses selon les domaines. On est peut-être moins réticent au niveau d'une politique familiale gouvernementale qu'à celui de l'éducation; particulièrement chez les enseignants (clergé et religieux compris). Quant à la vie économique, le centre de gravité passe assez rapidement du libéralisme au socialisme, du moins chez les nouvelles élites sociales. On sait l'appui assez massif qu'on a donné aux projets de la nationalisation de l'électricité, de la Sidbec, de l'Expo 67, de la planification régionale, de la société générale de financement. Il est intéressant de noter le renversement en quelques mois de la première orientation de la Sidbec qui devait être d'abord une entreprise privée.

Mais d'autres situations de fait nous invitent au réalisme. Il suffit d'observer les difficultés rencontrées par l'État dans ses tentatives de regroupement des municipalités. Les arguments scientifiques de l'urbanisme: qualité de *leadership* politique et administratif, efficacité des services, épargne de dépenses inutiles d'une administration atomisée, impératifs sociologiques et économiques, etc., ont peu de prise sur la mentalité artisanale et médiévale de bien des citoyens de base et particulièrement de ces roitelets municipaux, jaloux de leur

emprise sur le fief qu'ils dominent. On pourra faire valoir les arguments valables de la décentralisation, mais celle-ci n'a d'efficacité que dans le cadre plus large d'une intégration à la mesure des grandes zones humaines et de la société globale.

Jusqu'ici on a forcé la main de plusieurs; mais on ne doit pas se faire illusion sur l'évolution beaucoup plus lente des habitudes culturelles et sur les reprises d'un certain naturel qui revient vite au galop!

Deux styles de vie

Ces transformations radicales dans les superstructures ne doivent pas masquer des phénomènes profonds, des « dysfonctions latentes » selon l'expression de Merton. Il existe des conflits non surmontés dans l'univers des attitudes, des valeurs, des comportements de la personnalité sociale du Canadien français. Jusqu'ici la plupart des relations humaines étaient concentrées dans les communautés de base. Les mécanismes divers et complexes de la socialisation ont multiplié les participations sociales. Un adulte sera sollicité par les associations religieuses professionnelles, récréatives ou politiques, par plusieurs associations parents-maitres s'il a plusieurs enfants. Il jouera des rôles très différents dans ces institutions dispersées et plus ou moins autonomes.

On observe des conséquences encore mal assumées chez la plupart. Les uns se veulent dans toutes les organisations. On les rencontre partout. Ils résistent mal à un éparpillement de leurs forces. Ils n'arrivent à une participation qualitative dans aucune de leurs appartenances. Souvent leur vie familiale est réduite à un minimum, bien en deçà de ses exigences. Les enquêtes sur cette autre communauté de base qu'est la paroisse nous apprennent que, plus on est actif dans la société profane, plus on est absent de ce regroupement traditionnel.

Certains misent sur un seul organisme et ne réussissent pas à fonctionner à l'échelle de la société globale.

D'autres, désespérés par la complexité des situations, se replient sur leur univers domestique. Ils se contentent d'assister passivement aux débats publics que les techniques de diffusion leur présentent. Tout leur intérêt se concentre sur leur famille, ou sur le petit groupe informel où ils trouvent un style de vie à taille humaine et non « compromettant ».

Chez plusieurs, il existe un divorce entre leur vie publique et leur vie privée. La seconde plonge ses racines profondes dans le terrain des traditions et

des habitudes passées. Le mécanisme touristique, par exemple, offre non seulement la possibilité de revaloriser les valeurs d'intimité, mais aussi, et très souvent, de s'évader des responsabilités collectives qui s'exercent souvent durant la fin de semaine. Les organisateurs de mouvements sociaux de toutes sortes en savent quelque chose!

Quand on observe les comportements concrets de l'homme de masse de chez nous, on idéalise moins facilement les progrès de la conscience démocratique. On se rend compte des obstacles psychosociologiques qui se dressent sur la route de tous nos projets collectifs. Et l'intégration intelligente du privé et du public n'est pas le moindre défi à relever dans l'évolution de la personnalité de base du Canadien français.

Nous rejoignons ici un des grands soucis de la sociologie urbaine, celui de récupérer des valeurs et des structures du monde rural traditionnel. Les efforts récents de l'urbanisme en font foi. À côté des secteurs spécialisés, comme les espaces industriels, commerciaux, récréatifs ou scolaires, on cherche à créer des communautés résidentielles à taille humaine où les principaux besoins seront satisfaits. L'industrialisation et l'urbanisation ultra-rapides que nous avons connues au Québec ne posent plus seulement des problèmes structurels. Elles bouleversent des attitudes culturelles où les sociologues détectent une double

échelle de valeurs et des styles de comportement en situation conflictuelle. Le problème se pose aussi dans les Églises. P. Berton soulevait cette question récemment en analysant les politiques de l'Église Unie et de l'Église anglicane. De même, l'Église catholique du Québec met du temps à sortir d'une conception dépassée de la société. L'immense espoir soulevé par une pastorale des ensembles humains au-delà des critères géographiques, disons « paroissiaux », rencontre les résistances des clercs et des laïcs de la base.

Conclusion

Qu'il s'agisse du renouveau scolaire, de la planification économique régionale, ou du regroupement des municipalités, qu'il s'agisse des nouveaux rapports entre l'Église et les institutions désormais sécularisées et régionalisées, on fait face à des difficultés majeures semblables: celle de l'esprit de clocher, celle du repliement des citoyens et des fidèles devant les mécanismes sociaux si complexes, celle du conflit entre deux conceptions de la société, celle du divorce entre le public et le privé. On essaie présentement de tout faire à la fois. Il y a des urgences de tous côtés. Mais on ne devra pas oublier ces dysfonctions latentes dans notre psychologie individuelle et collective. Le système entier dans ses moindres incidences sociales repose sur la qualité du citoyen ordinaire. Quand

donc entreprendra-t-on une vaste éducation démocratique à l'échelle de toute la collectivité?

Ici l'école n'a pas fait encore ses preuves, pas plus que l'Institut canadien de l'éducation des adultes. Les gouvernements, les Églises et les grands organismes sociaux ont un rôle important pour aider ces deux institutions à déployer toutes leurs ressources. Sans ce travail, même nos belles réussites récentes seront menacées par la passivité du *membership* à plus ou moins brève échéance. Les formes de participation doivent dépasser ces revendications à courte vue, qui fusent de façon incohérente des divers groupes d'intérêt qu'on voit actuellement s'affronter sur la scène publique.

Au fond de tous les débats, on peut discerner trop souvent une vision très étroite du bien commun et une conception dépassée de la société. À quoi bon revendiquer au nom de l'État du Québec, si les réflexes collectifs à tous les échelons sociaux relèvent plus de la partisanerie de fief que de l'exercice d'une véritable attitude démocratique? Les lois ne changeront rien, si les mentalités ne se convertissent pas à une vue politique capable de situer l'initiative et l'intérêt particuliers dans un ensemble cohérent. Ou nous nous livrerons à des exécutifs gouvernementaux omnipotents ou nous assurerons des interlocuteurs et des collaborateurs valables, à part entière, à tous les niveaux.

Une collection de romans écrits par des auteurs canadiens pour des lecteurs canadiens.

TITRES PARUS

Série VOLPEK par Yves Thériault

1. LA MONTAGNE CREUSE — A la suite d'événements imprévus, Volpek et ses amis Barbara et Boson, se retrouvent au Labrador, où ils entreprennent de détruire un terrible arsenal de fusées téléguidées, caché dans une montagne.
2. LE SECRET DE MUFJARTI — Pourquoi le D^r Mufjarti, après la découverte extraordinaire qu'il a faite, tarde-t-il à rentrer dans son pays après avoir visité la Russie? C'est ce que Volpek cherche à découvrir.

Série UNIPAX par Maurice Gagnon

101. UNIPAX INTERVIENT — Dans un chalet perdu des Laurentides, les représentants des « grandes puissances » sont en conférence secrète. C'est le moment que choisit Unipax pour intervenir.
102. LES SAVANTS RÉFRACTAIRES — Dans leurs laboratoires secrets d'Écosse et de France, où ils viennent de mettre au point une arme particulièrement néfaste, deux savant reçoivent la visite d'Unipax.

À PARAÎTRE

- | | | | | |
|-----------------------|----|------------------------------------|------|-------------------------------------|
| <i>Fin de janvier</i> | 3. | Les dauphins de Monsieur Yu | 103. | Le trésor de la Santissima Trinidad |
| <i>Fin de mars</i> | 4. | Le château des petits hommes verts | 104. | Une aventure d'Ajax |

LIDEC INC., 1083, avenue Van Horne, Montréal — Tél.: 274-6521

BIBLIOGRAPHIE

Nous voudrions fournir ici un instrument de travail aux lecteurs qui aimeraient poursuivre l'étude des problèmes abordés ou soulevés par ce numéro. Nous nous limiterons à la période de l'après-guerre.

La première partie de la bibliographie recense, dans leur ordre de parution, les publications — surtout des numéros spéciaux de revues — qui ont brossé un tableau d'ensemble de la situation au Québec.

Les sections suivantes sont consacrées au sujet de la présente livraison. Dans les livres, nous n'avons retenu que ceux qui traitent spécifiquement de l'Église au Canada français ou qui traitent de l'Église et des problèmes religieux en général mais qui sont de chez nous. On ne trouvera dans la section « Revues » que les principales revues religieuses et quelques revues d'intérêt général qui s'intéressent aux questions religieuses. Il n'a pas été possible, faute d'espace, d'inclure les articles de

revues, malgré l'importance de bon nombre d'entre eux.

A l'intérieur de ces définitions restreintes — surtout dans le domaine de la théologie et de la spiritualité, où les publications abondent, — la bibliographie demeure très incomplète: elle s'en tient à quelques titres importants. Malgré ses limites, elle témoigne, croyons-nous, à sa manière, de la vitalité et du dynamisme de l'Église au Québec.

A. - Vues d'ensemble sur le Québec

Esprit, 20^e année, n^{os} 193-194 (août-septembre 1952), *Le Canada français*.

Huit articles, dont l'un de M. Jean-Charles Falardeau, « Rôle et importance de l'Église au Canada français ». Autres articles témoins: Gérard Pelletier, « D'un prolétariat spirituel »; Maurice Blain, « Sur la liberté de l'esprit »; Ernest Gagnon, S. J., « Visage de l'intelligence ».

Essais sur le Québec contemporain, édités par Jean-C. Falardeau. Les Presses de l'Université Laval, Québec, 1953, 260 p.

Une dizaine de communications portant toutes sur « Les répercussions sociales de l'industrialisation dans la province de Québec ».

Chronique sociale de France, 65^e année, cahier 5 (15 septembre 1957), *Le Canada français entre le passé et l'avenir*.

Neuf articles, dont l'un de Claude Ryan, « L'Église catholique et l'évolution spirituelle du Canada français », et un autre de Gérard Lemieux, « Notes sur le mouvement social catholique ».

Recherches et Débats du Centre catholique des intellectuels français, cahier 34 (mars 1961), *Le Canada français aujourd'hui et demain*.

Sept articles. Ceux-ci se rapportent plus particulièrement à l'Église du Québec: de l'abbé Louis O'Neill, « Vie de l'Église au Canada français »; de Murray

Ballantyne, « J'ai grandi au Canada français »; de Fernand Dumont et Guy Rocher, « Introduction à une sociologie du Canada français ».

L'Église et le Québec. Montréal, Editions du Jour, 1961, 157 p.

Textes des huit communications faites à la réunion annuelle de l'Institut canadien des Affaires publiques. Toutes ces communications, sauf la première, concernent les rapports entre l'Église et le Québec contemporain.

Informations catholiques internationales, n^o 170 (15 juin 1962), *Propos sur le Concile: Le réveil du Québec*, pp. 15-27.

Le dossier de la quinzaine porte sur la situation de l'Église au Québec au moment où s'ouvre le Concile.

B. - L'Église au Québec

1. Livres

Théologie dogmatique et biblique

AUDET, J.-P., O. P.: **Admiration religieuse et désir de savoir. Réflexions sur la condition du théologien** (Conférence Albert-le-Grand, 1961). Coédition: Paris, Librairie J. Vrin — Montréal, Institut d'études médiévales, 1962, 72 p.

Conférence brillante sur un sujet peu étudié. Eclaire la condition du théologien en montrant ses sources d'inspiration.

BOURQUE, Emmanuel: **Études sur les sacramentaires romains**, 2 vol. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1951 et 1952, XIV-400 p. et XII-450 p. (Coll. « Bibliothèque théologique de Laval ».)

Étude fouillée sur l'origine des sacramentaires romains. L'ouvrage fait autorité.

BOURQUE, Emmanuel: **Histoire de la pénitence-sacrement**. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1947, XXVII-399 p. (Coll. « Bibliothèque théologique de Laval ».)

Ouvrage de caractère scientifique, bien documenté. L'auteur, disparu trop tôt, avait également publié, en 1946, une histoire de *L'Ordinaire de la Messe et du Canon, des Apôtres à nos jours*.

EN COLLABORATION: **L'Église dans la Bible**. Communications présentées à la XVII^e réunion annuelle de l'ACEBAC.

Bruges, Desclée De Brouwer, 1962, 203 p. (Coll. « Studia », n^o 13.)

Rapport du congrès de l'Association catholique des études bibliques au Canada autour du problème de l'Église dans la Bible. A signaler: le texte du P. Jean-Louis D'Aragon sur l'Église dans saint Jean et la bibliographie complète des études parues à ce moment sur le sujet à l'étude.

EN COLLABORATION: **Études théologiques**. Publié à l'occasion du tricentenaire du Séminaire de Québec par la Faculté de théologie. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1963, 205 p.

Ouvrage fait de huit études différentes. On remarquera surtout celle de R. Beaudet sur l'Exode, celle de B. Lambert sur la théologie œcuménique.

EN COLLABORATION: **Synthèse de la théologie**, 8 tomes en 9 volumes. Montréal, Editions de l'Institut Pie-XI, 2^e édition, 1958-1962.

Somme de théologie à l'intention des laïcs, à partir des cours de théologie donnés à l'Institut Pie-XI (Grand Séminaire de Montréal).

GRAND'MAISON, Jacques: **Le Sacré dans la consécration du monde**. Montréal, Université de Montréal, 1965, 89 p.

Étude de philosophie religieuse et de sociologie, comportant des conclusions théologiques, sur un thème très moderne.

LAMBERT, Bernard, O. P.: **Le Problème œcuménique**. T. I et II. Paris, Edi-

tions du Centurion, 1962, 732 p. (Coll. « L'Église en son temps ».)

Ouvrage indispensable de synthèse sur les divers aspects de l'œcuménisme: histoire, dogme, culte, problèmes psychologiques et sociologiques.

LAMIRANDE, Emilien, O. M. I.: **L'Église céleste selon saint Augustin**. Paris, Études augustiniennes, 1963, 321 p.

Études sur les différents thèmes de l'Église céleste: Cité de Dieu, Royaume, etc. Méthode scientifique précise et bibliographie abondante.

LAMIRANDE, Emilien, O. M. I.: **La Communion des saints**. Paris, Librairie Arthème Fayard, 1962, 127 p. (Coll. « Je sais, je crois », n^o 26.)

Traité compact sur la communion des saints, dans une excellente collection de haute vulgarisation.

LATOURELLE, René, S. J.: **Théologie de la Révélation**. Bruges, Desclée De Brouwer, 1963, 509 p. (Coll. « Studia », n^o 15.)

Ouvrage devenu un classique sur le problème fondamental de la Révélation.

LEAHY, Louis, S. J.: **Où est l'Église?** Points de vue catholiques présentés aux protestants. Montréal, Les Editions Bellarmin et le Forum catholique, 1959, 114 p.

Exposé succinct sur tous les points fondamentaux de la théologie de l'Église. Ouvrage sérieux destiné au grand public.

Épargnez

tout en protégeant les vôtres
avec un plan de

La Saubegarde

COMPAGNIE
D'ASSURANCE
SUR LA VIE

Siège social : Montréal

UNE RÉALISATION SIGNÉE JETTÉ: C'EST UNE ŒUVRE DE MAÎTRE !

Quelle que soit l'envergure des travaux qu'on nous confie dans les domaines de la plomberie et du chauffage, nous apporterons à leur réalisation toute la minutie qui caractérise notre maison depuis sa fondation. Intégrité, expérience et efficacité ont bâti notre réputation. Elles la maintiendront, pour votre plus grand bien.



"Où le travail devient œuvre... chef-d'œuvre"

849-4107

360 EST, RUE RACHEL, MONTRÉAL

DOCUMENTS DU CONCILE

On peut se procurer aux
Éditions Bellarmin tous les
documents du Concile :

Constitutions — Décrets
Déclarations

- Format commode
- Présentation agréable
- Traduction soignée

Les Éditions Bellarmin
8100, boulevard Saint-Laurent
Montréal-II

LEWIS, Jacques, S. J.: **Marie, miracle ineffable de Dieu.** Court traité sur la sainte Vierge. Montréal, La Fondation mariale de l'Immaculée-Conception, 1954, 153 p.

Ces cours, donnés à l'Institut Pie-XI, constituent une excellente mariologie propre à nourrir la vie spirituelle.

MÉNARD, Etienne, O. P.: **La Tradition, Révélation, Ecriture, Eglise selon saint Thomas d'Aquin.** Bruges, Desclée de Brouwer, 1964, 272 p. (Coll. « Studia », n° 18.)

L'auteur démontre l'actualité de la notion thomiste de Tradition.

MÉNARD, Jacques-E.: **L'Évangile de Vérité. Réversion grecque et commentaire.** Paris, Letouzey, 1962, 240 p.

Étude très spécialisée d'un évangile apocryphe du Nouveau Testament écrit en copte et trouvé en Égypte.

MORENCY, Robert, S. J.: **L'Union de grâce selon saint Thomas.** Bruges, Desclée de Brouwer, 1950, 287 p. (Coll. « Studia », n° 8.)

Étude de caractère technique sur la théologie de la grâce.

ROY, Lucien, S. J.: **Lumière et Sagesse — La grâce mystique dans la théologie de saint Thomas.** Bruges, Desclée de Brouwer, 1948, 301 p. (Coll. « Studia », n° 6.)

Étude de théologie spirituelle. L'auteur y met en lumière l'explication thomiste de l'union de l'homme à Dieu.

SABOURIN, Léopold, S. J.: **Les Noms et les titres de Jésus.** Coédition: Paris-Bruges, Desclée de Brouwer, et Montréal, L'Immaculée-Conception, 1963, 330 p.

Étude systématique de tous les noms et titres scripturaires de Jésus, dont l'auteur dégage une christologie élaborée. Étude biblique à incidence théologique. Pour un public assez large.

SABOURIN, Léopold, S. J.: **Rédemption sacrificielle.** Bruges, Desclée de Brouwer, 1961, 492 p. (Coll. « Studia », n° 11.)

Étude de théologie biblique sur la rédemption du Christ, expliquée en termes de sacrifice.

SOCIÉTÉ CANADIENNE D'ÉTUDES MARIALES. **La Maternité spirituelle de la Bienheureuse Vierge Marie**, tome I: journées d'études, Sherbrooke, 1956, tome II: journées d'études, Ottawa, 1957. Ottawa, Editions de l'Université d'Ottawa, 1958, 180 p.

Recueil des communications données aux journées d'études de la Société canadienne d'études mariales. Excellentes études de théologie spéculative plutôt que positive. Trois autres volumes, correspondant à trois autres congrès, sont consacrés à *L'Immaculée Conception* (1954), à *La Royauté de l'Immaculée* (1955) et à *Marie, l'Eglise et la Rédemption* (1958).

THOMAS D'AQUIN, Saint: **Summa Theologica « Piana »**, 5 vol. Ottawa, Commissio Piana, 1953.

Cette édition, universellement appréciée, particulièrement pour sa recherche sur les sources de saint Thomas, est souvent citée sous le nom de « Somme d'Ottawa ». La même équipe canadienne vient de terminer, dans l'édition classique dite léonine, le Commentaire de Job de saint Thomas.

VANIER, Paul, S. J.: **Théologie trinitaire chez saint Thomas d'Aquin. Evolution du concept d'action notionnelle.** Coédition: Paris, Librairie J. Vrin, et Montréal, Institut d'études médiévales, 1953, 160 p.

Étude de théologie historique sur le concept d'action notionnelle.

Morale

DESJARDINS, Claude, S. J.: **Dieu et l'obligation morale.** Bruges, Desclée de Brouwer, 1963, 284 p. (Coll. « Studia », n° 14.)

Étude historique d'envergure sur la notion de l'obligation morale et son fondement.

DESROSIERS, J.-B., P. S. S.: **Soyons justes.** 2 vol. Coédition: Montréal, Fides et Institut Pie-XI, 1953 et 1954, 449 p. et 520 p.

Exposé élaboré du traité de la justice.

DION, Gérard, et O'NEILL, Louis: **Le Chrétien en démocratie.** Montréal, Les Editions de l'Homme, 1961, 158 p.

Essai sur les rapports entre l'Eglise et la démocratie, les catholiques et la politique, ainsi que sur la laïcité de l'Etat, les conditions de la démocratie, l'opinion publique, l'éducation civique.

DION, Gérard, et O'NEILL, Louis: **Le Chrétien et les élections.** Montréal, Les Editions de l'Homme, c. 1960, 5^e édition, 123 p.

En quelques brefs chapitres, les auteurs examinent à la lumière de la morale catholique, les problèmes qui se posent à la conscience du citoyen en temps d'élections.

GUINDON, Roger, O. M. I.: **Béatitude et théologie morale chez saint Thomas d'Aquin.** Ottawa, Editions de l'Université d'Ottawa, 1957, 360 p.

Ouvrage de théologie scientifique, qui accorde à la considération de la béatitude un rôle central dans la doctrine morale de saint Thomas.

HAMEL, Edouard, S. J.: **Loi naturelle et loi du Christ.** Bruges, Desclée de Brouwer, 1964, 171 p. (Coll. « Studia », n° 17.)

Étude lucide sur les rapports entre la notion philosophique de loi naturelle et la morale biblique.

PAQUIN, Jules, S. J.: **Morale et médecine.** Montréal, L'Immaculée-Conception et le Comité des hôpitaux du Québec, 1955, 489 p.

Ouvrage de morale — manuel et livre de consultation, tout à la fois, — à l'intention des médecins, des infirmières, laïques et religieuses, et des confesseurs.

VANIER, Jean: **Le Bonheur, principe et fin de la morale aristotélicienne.** Paris-Bruges, Desclée de Brouwer, 1965, 499 p. (Coll. « Textes et études philosophiques ».)

S'inspirant des meilleures sources, cette étude fouillée paraît très utile aux contemporains soucieux de dépasser leurs divergences et de retrouver les valeurs qui les rapprochent.

Spiritualité

BOURASSA, François, S. J.: **La Virginité chrétienne.** Montréal, L'Immaculée-Conception, 1952, 174 p.

Ouvrage de grande qualité sur la virginité et sur les rapports du mariage et de la virginité.

CODERRE, Mgr Gérard-Marie: **Le Miroir du prêtre.** Saint-Jean, Les Editions du Richelieu, 2^e édition, 1964, 244 p.

Compilation de documents pontificaux sur la mission du prêtre et sur les vertus qu'elle appelle.

COUSINEAU, Mgr Albert-F.: **Principes de vie sacerdotale et religieuse.** Montréal, Editions Fides, 1952, 262 p.

Adaptation à un public élargi d'exposés spirituels adressés aux Religieux canadiens de Sainte-Croix.

DOMINIQUE DE SAINT-JOSEPH, O. C. D.: **L'Oraison, regard et chemin.** Mont-

réal. Editions Fides, 2^e édition, 1964, 208 p. (Coll. « La Fontaine d'Elie ».)

A partir du *Chemin de la perfection* de saint Thérèse, l'auteur éclaire tous les problèmes essentiels touchant l'oraison.

DRAGON, Antonio, S. J.: **Apprends à vivre.** Montréal, Editions de l'Atelier, 4^e édition, 1959, 175 p.

Ouvrage traitant de l'état de grâce, dans un style simple et attachant.

FRÉCHET, Léandre, C. S. C., et BERTRAND, Guy, C. S. C.: **Nourritures spirituelles**, 2 vol. Montréal, Editions Fides, 1956, 465 p. et 422 p.

Anthologie de la spiritualité canadienne-française, répartie en lectures ou méditations pour chaque jour de l'année liturgique.

HUDON, Germain, O. M. I.: **La Perfection chrétienne d'après les sermons de saint Léon.** Paris, Les Editions du Cerf, 1959, 275 p. (Coll. « Lex orandi », n° 26.)

En étudiant le pape saint Léon le Grand et la piété du V^e siècle, l'auteur veut formuler les principes d'une spiritualité adaptée à notre époque et centrée sur le Corps mystique et sur la liturgie.

JEAN-BAPTISTE (Sœur), F. C. S. C.: **La Foi en l'amour de Dieu.** Montréal, Editions Fides, 1956, 233 p.

Invitation à avoir foi en l'amour de Dieu.

LÉGER, Cardinal Paul-Emile: **Dieu est amour.** Montréal, Editions Fides, 1963, 1963, 102 p. (Coll. « Alouette blanche ».)

Entretiens sur la vertu de charité, présentés en différentes occasions au Foyer de Charité.

LEWIS, Jacques, S. J.: **Le Gouvernement spirituel selon saint Ignace de Loyola.** Bruges, Desclée de Brouwer, 1961, 139 p. (Coll. « Studia », n° 12.)

Etude sur le gouvernement des religieux par saint Ignace: sa manière d'agir, ses principes et les fondements spirituels de sa pratique. Ouvrage scientifique, également utile à tous ceux qui exercent l'autorité ou qui pratiquent l'obéissance.

LOCKQUELL, Clément, E. C.: **Les élus que vous êtes.** Montréal, Editions Variétés, 1949, 197 p.

Croquis pittoresque et savoureux de la vie des Frères enseignants où bien des choses retrouvent leur vrai visage.

PEGHAIRE, Julien, et POISSON, A., C. S. Sp.: **Etre pauvre, pourquoi et comment.** Montréal, Editions Fides, 1961, 206 p.

Raisons d'être de la pauvreté religieuse et étude des devoirs qu'impose cette vocation.

ROY, Lucien, S. J.: **Réflexions et rêveries devant la crèche.** Montréal, Les Editions Bellarmin, 2^e édition, 1962, 194 p.

Méditations, avec un brin de fantaisie, sur les mystères de Noël.

SAMSON, Henri, S. J.: **Propos spirituels d'un psychiatre.** Montréal, Les Editions Bellarmin, 2^e édition, 1963, 262 p.

Réflexions spirituelles sur le mystère de l'Ascension exposées par l'auteur, en diverses rencontres, à ses collaborateurs en psychothérapie.

SAMSON, Henri, S. J.: **L'Homme de chair devant Dieu.** Montréal, Les Editions Bellarmin, 1964, 282 p.

Réflexions spirituelles sur l'Avent et le mystère de l'Incarnation, exposées par l'auteur, psychiatre, à ses collaborateurs en psychothérapie.

Collections

DONUM DEI. Rapports des assemblées plénières de la Conférence religieuse canadienne et autres textes d'intérêt général pour les religieux. Conférence

religieuse canadienne, 324 est, rue Laurier, Ottawa.

Collection de grande valeur sur les problèmes de la vie religieuse.

Saineté religieuse et Vie apostolique. Journées de Supérieures, 1959. Textes de Fernand Jetté, O. M. I., et Nazaire Morissette, O. M. I. Donum Dei, n° 1, 1959, 104 p.

Pauvreté religieuse et Exigences contemporaines. Assemblées plénières de 1959. Donum Dei, n° 2, 1960, 131 p.

Obéissance religieuse et Exercice de l'Autorité. Assemblées plénières de 1960. Donum Dei, n° 3, 1961, 205 p.

Dimensions ecclésiales des états de perfection. Assemblées plénières de 1961. Donum Dei, n° 4, 1962, 124 p.

Au seuil du Second Concile du Vatican. Documents. Donum Dei, n° 5, 1962, 95 p.

Conditions de la Chasteté. Assemblées plénières de 1962. Donum Dei, n° 6, 1963, 252 p.

Au service de l'Eglise en Amérique latine. I. Documents. Donum Dei, n° 7, 1963, 127 p.

Liturgie et Vie religieuse. Assemblées plénières de 1963. Donum Dei, n° 8, 1964, 212 p.

Principe pour une rénovation de la Vie religieuse. Assemblée générale de 1963. Textes de Monseigneur Paul Philippe, O. P. Donum Dei, n° 9, 1964, 97 p.

Dialogue de Religieux avec le monde. Assemblée générale de 1964. Donum Dei, n° 10, 1965, 254 p.

CONGRÈS DE SPIRITUALITÉ, Nicolet.

Il ne s'agit pas d'une collection proprement dite, mais de volumes qui reproduisent les travaux présentés aux congrès de spiritualité, sous la direction des Pères Carmes, par des prêtres, des religieux et des laïcs, sur la vie spirituelle et spécialement sur la prière.

Seigneur, apprenez-nous à prier. Congrès de 1958. Numéro spécial de la revue *Carmel* (Marseille), n° 31, 1^{er} trimestre, 1959, 174 p.

La Crise de la prière. Congrès de 1960. Numéro spécial, hors série, de la revue *Echanges spirituels*, 1961, 160 p.

En état de prière. Congrès de 1962. Numéro spécial, hors série, de la revue *Echanges spirituels*, 1963, 125 p.

Mise à jour de la prière. Congrès de 1964. Numéro spécial, hors série, de la revue *Echanges spirituels*, 1965, 112 p.

Voir la Collection « Spiritualité du laïc » dans une section subséquente.

Droit canonique

L'Université d'Ottawa a publié plusieurs études importantes en droit canonique, parmi lesquelles nous signalons les suivantes.

ARBOUR, Guy, P. S. S.: **Le Droit canonique particulier au Canada.** Ottawa, Editions de l'Université d'Ottawa, 1957, 167 p.

LAFONTAINE, Paul-Henri, O. M. I.: **Les Conditions positives de l'accession aux Ordres dans la première législation ecclésiastique (300-492).** Ottawa, Editions de l'Université d'Ottawa, 1963, 398 p.

LECLAIRE, Roland, O. M. I.: **La Forme canonique ordinaire des mariages interrituels au Canada.** Ottawa, Editions de l'Université d'Ottawa, 1962, 278 p.

LESAGE, Germain, O. M. I.: **La Nature du droit canonique.** Ottawa, Editions de l'Université d'Ottawa, 1960, 224 p.

Pastorale

CHARBONNEAU, Mgr Paul-Emile, et MATTE, chanoine Maurice: **La Mission du diocèse de Saint-Jérôme.** Montréal, Editions Fides, 1960, 141 p.

Présentation des travaux d'ensemble de la mission de Saint-Jérôme en 1959 (enquête sociologique, précision des objectifs, organisation de l'apostolat laïque, ...).

MATTE, Maurice: **Essai d'une pastorale d'ensemble.** Montréal, Editions Ouvrières, 1960, 96 p. (Coll. « Prêtre aujourd'hui ».)

A la lumière de l'expérience de la Mission de Saint-Jérôme, l'auteur, qui en était le secrétaire, dégage les perspectives d'une pastorale diocésaine.

MORISSETTE, Gaston, O. M. I.: **Pastorale en marche.** Montréal, Editions Rayonnement, 1960, 206 p.

Exposé sur les problèmes de la pastorale en milieu canadien-français, en particulier de la pastorale paroissiale.

TILLARD, Jean-M.: **Notre pastorale mise en question.** Montréal, Communauté chrétienne, 1964, 154 p. (Coll. « Cahiers de Communauté chrétienne », n° 2.)

Quatre conférences montrant comment Vatican II ouvre de nouvelles perspectives sur le mystère de l'Eglise, la pastorale communautaire et épiscopale, l'apostolat des laïcs et l'œcuménisme.

Liturgie

GUIMOND, Jean-Claude, C. S. C.: **Monnitions liturgiques.** Montréal, Editions Fides, 1963, 213 p. (Coll. « Liturgie vivante ».)

Recueil de monitions pour les dimanches et les fêtes du cycle temporal.

MARTEL, Jules, O. M. I.: **La Musique sacrée dans nos paroisses.** Ottawa, Editions de l'Université d'Ottawa, 1964, 131 p.

L'auteur expose les conditions selon lesquelles une messe chantée en français peut être vraiment adaptée à la liturgie paroissiale.

MARTIN, Mgr Albertus: **La Sainte Liturgie.** Drummondville, Editions de l'Axe, 1964, 86 p. (Coll. « Cathedra ».)

Magistrale lettre pastorale, traduite en plusieurs langues. Document antérieur au Concile, qui annonçait le décret conciliaire.

MERCIER, dom Gérard, O. S. B.: **La Liturgie, culte de l'Eglise.** Mulhouse, Salvator, 1961, 347 p.

Initiation à la liturgie pour le grand public.

MILOT, Jean-René, S. M. M.: **Le Guide du commentateur.** Montréal, Editions Fides, 2^e édition, 1964, 175 p. (Coll. « Liturgie vivante ».)

Indications pratiques pour permettre au commentateur de bien remplir sa fonction.



LES ÉDITIONS
RENCONTRE
ONT L'EXCLUSIVITÉ
POUR LA LANGUE
FRANÇAISE
D'UNE DES OEUVRES
LES PLUS MONUMENTALES
DE CE SIÈCLE

L'HISTOIRE DE LA CIVILISATION

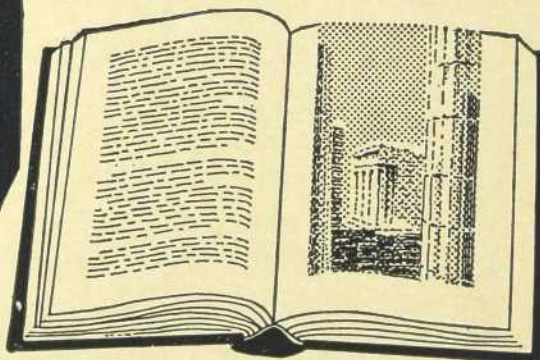
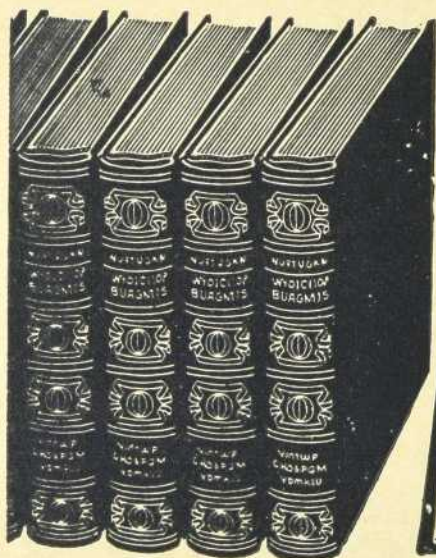
DE
WILL DURANT

Merveille d'intelligence, de culture, de sensibilité en 28 volumes.
Chaque tome est illustré de 32 photographies hors texte,
en pleine page.

Saisissez l'occasion unique qui vous est offerte par la Coopérative du Livre Rencontre: trésor de vos loisirs, ornement de votre bibliothèque, "Histoire de la Civilisation" en 28 volumes reliés en skivertex fauve avec étiquette de couleur, tel qu'illustré, reçus chez vous à la cadence d'un volume par mois.

PRIX MIRACLE
COOPERATIF DE

\$2.50



Seul un
Examen
Personnel vous
Convaincra de
Cette extraordinaire
Réussite
Coopérative.
Découpez et
Adressez-nous
Au plus tôt
Le Bon Pour
Un Examen,
Sans Engagement,
Ni Frais.

BON Pour un examen gratuit
sans engagement ni frais

Veillez m'envoyer à l'examen le tome I, Histoire de la Civilisation, et votre bulletin de présentation. Après 8 jours, je vous retournerai le tout, ou m'engage à accepter les conditions de souscription spécifiées dans ce bulletin.

Nom et prénom
Adresse
Profession Age
Localité
Signature

A adresser aux EDITIONS EUROPEENNES ENR.
764 est, St-Joseph — Québec 2, P.Q.

EDITIONS RENCONTRE

Paris - Bruxelles - Lauzanne - Québec - Tunis - Casablanca

Catéchèse

BARBIN, R., S. J.: **Bibliographie de pédagogie religieuse.** Montréal, Les Editions Bellarmin, 1964, 275 p.

Bibliographie assez complète du répertoire catéchétique et des sciences annexes (sociologie, anthropologie, psychologie). Contient des introductions substantielles à chacun des chapitres.

CHIASSON, Hélène: **Première présentation de Dieu au tout-petit.** Montréal, Editions Fides, 1963, 128 p.

Étude lucide sur la façon de présenter le vrai visage de Dieu aux petits enfants.

EN COLLABORATION: **Initiation chrétienne des enfants.** Montréal, Communauté chrétienne, 1966. (Coll. « Cahiers de Communauté chrétienne », n° 3.)

Recueil d'articles parus dans divers numéros de *Communauté chrétienne*. Réflexion théologique et pédagogique sur l'initiation sacramentaire des enfants.

COUDREAU, François: **Pour un catéchisme spirituel.** Pro manuscripto. (Miméographié.) Sainte-Anne-de-la-Pocatière, Office catéchistique, 1955, 266 p.

Notes de cours professés à l'Université de Montréal et à l'Université Laval. Propose les principes généraux d'une pédagogie religieuse susceptible de provoquer un renouveau de l'enseignement catéchétique.

FOURNIER, Norbert: **Exigences actuelles de la catéchèse.** Montréal et Joliette, Les Clercs de Saint-Viateur, 1960, 287 p.

Synthèse des apports fournis à la pastorale et à la pédagogie catéchétique depuis vingt ans.

LAFORÉST, Jacques: **Catéchèse biblique.** (Miméographié.) Québec, Les Presses de l'Université Laval, sans date (1962?), 103 p.

Essai de présentation catéchétique qui exploite la Bible dans son déroulement historique.

LARIVIÈRE, Jean-Jacques: **Connaissances catéchistiques et contrôle objectif.** Joliette, Editions Saint-Viateur, 1961, 167 p.

Ouvrage scientifique destiné à orienter les recherches en catéchèse dans le domaine des examens objectifs.

LOUIS-RAOUL, Frère, F. S. C.: **Le Catéchiste dans l'Eglise.** Arthabaska, Editions Sainte-Cécile, 1958, 190 p.

Exposé sur la mission et le rôle prophétique du catéchète dans l'Eglise.

Laïcat

DUPRÉ, Vianney: **Le Laïcat.** Sherbrooke, Editions Paulines, 1963, 112 p.

Exposés très courts (2 ou 3 pages chacun) sur divers aspects du laïcat chrétien: vocation à l'apostolat, « sacerdoce » des laïcs, Action catholique, etc.

EN COLLABORATION: **L'Eglise et les laïcs mariés.** Montréal, Les Editions du Jour, 1962, 157 p.

Ecrit en collaboration et sous le patronage des Equipes de ménages. Traite du foyer, de son rôle dans l'Eglise, des divers aspects de la vie conjugale. Un livre tout proche de la réalité.

PAVAN, Mgr Pietro: **Apostolat des laïcs dans le monde moderne.** Québec, Les Presses universitaires Laval, 1954, 105 p.

Sur l'action animatrice et vivificatrice des laïcs chrétiens dans les domaines de la science et de la technique, qui caractérisent la civilisation moderne.

POTVIN, Roland: **L'Action catholique: son organisation dans l'Eglise.** Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1957, xxvi-300 p.

Tèse de doctorat en droit canonique. S'appuie avant tout sur les textes de Pie XI et de Pie XII. Ouvrage de grande valeur.

ROY, Paul-Emile, C. S. C.: **L'Engagement chrétien**. Montréal, Editions Fides, 1964, 212 p. (Coll. « Foi et liberté ».)

L'auteur étudie les conditions de l'engagement chrétien et le situe dans notre milieu.

Collections

de l'Action catholique canadienne

CHRÉTIENS DANS LE MONDE. L'Action catholique canadienne, Montréal.

Volumes réunissant les études sur le sujet social que l'Action catholique canadienne propose chaque année aux militants. Bibliographie dans chaque volume. Dernier volume publié en 1963.

Présence des chrétiens à la cité. 1956, 119 p.

L'Argent au service de tous les hommes. 1957, 117 p.

Le Corps humain dans la vie chrétienne. 1958, 167 p.

Les Chrétiens et la culture. 1959, 199 p.

Profession, service de l'homme. 1960, 213 p.

Voies nouvelles du loisir. 1961, 239 p.

L'Amour humain, don de Dieu. 1962, 230 p.

Monde des jeunes et monde des adultes. 1963, 173 p.

SPIRITUALITÉ DU LAÏCAT. L'Action catholique canadienne, Montréal.

Volumes sur le sujet spirituel proposé chaque année aux militants par l'Action catholique canadienne.

Le Christ et le militant d'aujourd'hui. 1957, 133 p.

Marie, l'Eglise et le militant. 1958, 197 p.

Messe et vie militante. 1959, 205 p.

Pénitence et engagement dans le monde. 1960, 197 p.

Le Commandement nouveau. 1961, 211 p.

Dans l'Eglise de Dieu. 1962, 207 p.

La Prière des laïcs. 1963, 160 p.

L'Espérance, vertu de la route. 1964, 137 p.

Crise de prophétisme, par le chanoine Jacques Grand'Maison. 1965, 315 p.

Sociologie religieuse

CARRIER, Hervé, S. J.: **Psycho-sociologie de l'appartenance religieuse**. Rome, Université Grégorienne, 1964, 2^e édition, 314 p. Traduit en anglais, en italien et en espagnol. (Coll. « Studia socialia ».)

Inventaire et synthèse des études fragmentaires sur le comportement religieux parues depuis une trentaine d'années. S'adresse d'abord aux spécialistes, mais aussi à tous ceux qui se préoccupent de pastorale.

CARRIER, Hervé et PIN, Emile, S. J.: **Sociologie du christianisme. Bibliographie internationale**. (Bilingue: français et anglais.) Rome, Les Presses de l'Université Grégorienne, 1964, 313 p.

Compilation des ouvrages et articles de sociologie concernant la religion chrétienne. Contient près de 3,500 titres. Triple classification: par auteurs, par pays et par sujets (400 vedettes-matières).

DOMINIQUE DE SAINT-DENIS: **L'Eglise catholique au Canada. Précis historique et statistique**. Montréal, Editions Thau, Couvent des Capucins, 1956, 6^e édition, 269 p.

Ouvrage bilingue qui utilise à fond les renseignements fournis par les recensements canadiens sur la religion.

HAMELIN, L.-E. et C.: **Quelques matériaux de sociologie religieuse canadienne**. Montréal, Les Editions du Lévrier, 1956, 160 p.

Notions générales sur la sociologie religieuse et inventaire de 268 titres de livres, brochures et articles s'y rapportant de près ou de loin; près de 200 de ces titres sont canadiens.

LACOSTE, Norbert: **Les Caractéristiques sociales de la population du grand Montréal**. Montréal, Faculté des Sciences sociales, économiques et politiques, Université de Montréal, 1958, 267 p.

Etude de sociologie urbaine. Une quinzaine de pages sont consacrées à la relation entre la religion, l'origine ethnique et la dimension des familles (pp. 174-186).

PHANEUF, G.-Etienne: **Le Diocèse de Saint-Hyacinthe. Etude sociologique du milieu et des institutions**. Montréal, Institut social populaire, 1957, 52 p. (Coll. « Les Cahiers de l'Institut social populaire », n° 3.)

Etude du diocèse, de sa population et de ses institutions, d'après des sources publiées, comme le *Recensement du Canada* et le *Canada ecclésiastique*.

Enquêtes de sociologie religieuse

D'importantes enquêtes de sociologie religieuse ont été menées, depuis quelques années, dans diverses parties de la province. Elles ont donné lieu aux rapports suivants, dont tous ne sont pas publiés.

DELALANDE, Vianney, O. F. M.: **Réflexions pastorales issues d'une rapide étude de « Contact global » de la région de Charlevoix** en continuité avec la vaste étude sociologique de cette même région entreprise par MM. Camille Richard et Robert Ayotte. (Miméographié.) Québec, Centre de recherches en sociologie religieuse, Université Laval, 1963, 92 p.

DUMONT, Fernand, et MARTIN, Yves: **L'Analyse des structures sociales régionales**. Etude sociologique de la région de Saint-Jérôme. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1963, 267 p.

ROUTHIER, François: **Etude sur le comté de Montmorency**. Tome I: *Côte de Beauport et plateau intermédiaire*. Tome II: *L'île d'Orléans*. (Miméographié.) Québec, Centre de recherches en sociologie religieuse, Université Laval, janvier 1964, 241 p. et 214 p.

ROUTHIER, François: **Jonquière-Kénogami-Arvida. Contexte socio-religieux et adaptation pastorale**. (Miméographié.) Québec, Centre de recherches en sociologie religieuse, Université Laval, 1965, 200 p.

Le rapport de l'enquête de pratique religieuse, faite en 1961, dans la zone métropolitaine de Montréal et dans la ville de Saint-Jean, n'a pas encore paru. M. l'abbé Norbert Lacoste en a donné un bref compte rendu dans une note de la revue *Recherches sociographiques* (septembre-décembre 1962, pp. 361-366) et dans une série de six courts articles publiés dans *Le Séminaire* (revue trimestrielle du Grand Séminaire de Montréal) de décembre 1961 à mars 1963 inclusivement.

Paroisse

SEMAINES SOCIALES DU CANADA: **La Paroisse, cellule sociale**. Compte rendu des Cours et Conférences de la XXX^e session des Semaines sociales du Canada, Edmundston, 1953. Montréal, Institut social populaire, 1953, 204 p.

Malgré le rôle capital de la paroisse dans le milieu canadien-français, ce recueil des cours et conférences de la Semaine sociale de 1953 est le seul volume qui lui ait été consacré depuis la seconde guerre mondiale.

FALARDEAU, Jean-C.: « Parish Research in Canada », dans *The Sociology of the Parish. An Introductory Symposium*, publié sous la direction de C. J. Nuesse et Thomas J. Harte. Milwaukee, The Bruce Publishing Company, c. 1951, 354 p. (pp. 323-332).

Bien qu'il s'agisse d'un article, nous le signalons à cause de son utilité particulière: il recense, analyse et discute brièvement les divers ouvrages et publications traitant de la paroisse au Canada français depuis la fin du XIX^e siècle.

GRAND'MAISON, ch. Jacques: **La Paroisse, coordonnées sociologiques et théologiques**. Montréal, Editions Fides, 1966.

A paraître au cours de l'année. L'auteur montre comment l'évolution sociologique du milieu fait éclater les cadres traditionnels de la paroisse et comment la nouvelle théologie fait de la paroisse une réalité ouverte à la dimension missionnaire de l'Eglise.

*

Voir aussi le numéro spécial (n° 24, novembre-décembre 1965) de *Communauté chrétienne*, consacré à la paroisse d'aujourd'hui et à ses problèmes de pastorale.

Missiologie

BOUFFARD, abbé Adrien: **Perspectives sur le monde**. Québec, Editions de l'Union missionnaire du clergé, 2^e édition, 1959, 174 p.

Très utile compilation de statistiques, montrant l'action multiple de l'Eglise pour répondre aux besoins du monde moderne. Instrument de travail indispensable à tous les éducateurs qui veulent révéler aux jeunes les tâches de l'Eglise d'aujourd'hui.

CHAMPAGNE, Joseph-Etienne, O. M. I.: **Manuel d'Action Missionnaire**. Ottawa, Editions de l'Université, d'Ottawa, 1947, 822 p.

Excellente synthèse des principales branches de la missiologie, due aux travaux et à la compétence du pionnier en la matière au Canada. Une mine de renseignements, à la portée des étudiants en théologie et de tous ceux qui veulent approfondir la mission de l'Eglise.

GROULX, chanoine Lionel: **Le Canada français missionnaire**. Montréal, Editions Fides, 1962, 532 p. (Coll. Fleur de Lys.)

Fresque impressionnante de l'effort missionnaire canadien à travers le temps et l'espace, depuis le début de la colonie jusqu'à nos jours, dans les cinq continents.

JETTÉ, Fernand, O. M. I.: **Qu'est-ce que la missiologie? De l'unité scientifique en missiologie**. Ottawa, Editions de l'Université d'Ottawa, 1950, 185 p.

Essai d'approfondissement du caractère théologique de la missiologie. Comme science, elle se rattache au traité de l'Eglise; sous l'aspect de sagesse, elle conduit à une contemplation missionnaire de toute la Révélation.

MONAST, Jacques, O. M. I.: **L'univers religieux de Aymar de Bolivie**. Ottawa, Institut de Missiologie de l'Université d'Ottawa, 1965, 302 p.

Bel exemple d'observation méthodique d'un peuple, dans le but d'éclairer l'apostolat par les données anthropologiques.

Essais

ANGERS, Pierre, S. J.: **Foi et Littérature.** Montréal, Editions Beauchemin, 1959, 107 p.

Recueil de quelques études, où l'auteur expose les principes de la critique en regard de la foi, met en valeur l'actualité littéraire de la Bible et analyse l'œuvre de quelques contemporains.

DUMONT, Fernand: **Pour la conversion de la pensée chrétienne.** Montréal, Editions H. M. H., 1964, 237 p.

Un laïc aborde avec grande vigueur le problème de la crise religieuse actuelle, s'efforce d'en saisir le sens profond et tente de formuler quelques solutions positives.

GAGNON, Ernest, S. J.: **L'Homme d'ici.** 1^{re} édition, 1952. Réédition suivie de *Visages de l'intelligence.* Montréal, Editions H. M. H., 1963, 190 p. (Coll. « Constantes, n° 3. »)

Réflexion profonde d'un chrétien sur l'homme et ses valeurs.

GROULX, chanoine Lionel: **Chemins de l'avenir.** Montréal et Paris, Editions Fides, 1964, 161 p.

Etude sur la situation des Canadiens français dans le Québec d'aujourd'hui. Voir en particulier le chapitre IV: « Examen du problème religieux », et le chapitre VI: « Les tâches exaltantes... E) Tâche spirituelle ».

LEAHY, Louis, S. J.: **L'Inéluctable Absolu.** Bruges, Desclée De Brouwer, 1965, 173 p. (Coll. « Essais pour notre temps ».)

Travail de philosophie religieuse sur les approches modernes au problème de l'existence de Dieu.

LESAGE, Germain, O. M. I.: **Le Défi de notre foi.** Coédition. Montréal, Rayonnement et Ottawa, Université d'Ottawa, 1964, 228 p.

Effort d'intégration de la foi chrétienne à la vie d'aujourd'hui, par l'insertion du spirituel dans un monde de science, de technique et de bien-être matériel.

LEMOYNE, Jean: **Convergences.** Montréal, Editions H. M. H., 1962, 324 p.

L'auteur met en question le lecteur canadien-français sur tous ses problèmes, sociaux, littéraires, religieux, d'une façon souvent provocante mais stimulante.

UNTEL, Frère (F. Pierre-Jérôme, F. M. S. — Jean-Paul Desbiens): **Les Insolences du Frère Untel.** Montréal, Les Editions de l'Homme, c. 1960, 158 p.

Traite surtout des problèmes d'enseignement, mais consacre un important chapitre à la « Crise de la religion » et un autre à une « Lettre à un jeune Frère ». A contribué pour sa grande part au réveil du Québec. L'auteur a repris les mêmes thèmes dans un second ouvrage, autobiographique, *Sous le soleil de la pitié*, paru aux Editions du Jour, en 1965.

*

Voir aussi *Crise de prophétisme*, du chanoine Jacques Grand'Maison (Coll. « Spiritualité du laïc »), mentionné plus haut.

2. Revues

Théologie

Laval théologique et philosophique. Revue semestrielle publiée par les Facultés de théologie et de philosophie de l'Université Laval de Québec. Administration: Les Presses de l'Université Laval, Québec.

De caractère technique et scientifique. Fondée en 1945.

Revue de l'Université d'Ottawa. Revue publiée tous les trois mois par les Oblats de Marie-Immaculée, de l'Université d'Ottawa.

Une section de la revue, intitulée « Section spéciale » et comportant une pagination distincte, est consacrée exclusivement à la théologie, au droit canonique et à la philosophie. *La Revue de l'Université d'Ottawa* a été fondée en 1931 et la section spéciale a débuté en 1932.

Sciences ecclésiastiques. Revue philosophique et théologique publiée par les Facultés S. J. de Montréal. Administration: Desclée De Brouwer, Paris-Bruges.

Publication des Facultés de théologie et de philosophie de la Compagnie de Jésus, à Montréal. Fondée en 1948. Au début, un numéro par année; depuis 1953, trois numéros par année.

Studia Montis Regii. Publication de la Faculté de théologie de l'Université de Montréal, Grand Séminaire de Montréal, 2065 ouest, rue Sherbrooke, Montréal.

Publication semestrielle, fondée en 1958.

Spiritualité

Echanges spirituels. Revue trimestrielle fondée par des laïques, en collaboration avec les religieux du Carmel de Nicolet, Nicolet. Rédaction et administration: 6, rue Saint-Pierre, Saint-Jean, Qué.

Cahiers de spiritualité rédigés par des prêtres, des religieux et des laïcs, dans un but d'entraide spirituelle. Fondée en 1960, la revue a suspendu sa publication à l'automne de 1965.

La Vie des communautés religieuses. Revue publiée par les RR. PP. Franciscains, Montréal.

Destinée aux religieux et aux religieuses.

Pastorale et Liturgie

Communauté chrétienne. Revue de pastorale publiée tous les deux mois par l'Institut de pastorale des Pères Dominicains, Montréal.

La plus importante de nos revues de pastorale. A signaler: les numéros sur la catéchèse des petits (n° 10), sur les religieuses (n° 22), sur la paroisse (n° 24).

Laïc et Mission. Revue de l'Action catholique canadienne, Montréal.

Revue de doctrine et de spiritualité à l'intention des militants. A paru d'octobre 1958 à octobre 1963. A signaler, deux numéros spéciaux, l'un sur l'action catholique et l'apostolat laïque (avril 1962), l'autre sur la spiritualité du laïc (octobre 1963); celui-ci contient une bibliographie commentée.

Liturgie et Vie chrétienne. Revue bimensuelle de pastorale liturgique publiée par les chanoines réguliers de l'Immaculée-Conception, Montréal.

S'adresse à tous ceux qui s'intéressent à la liturgie.

Prêtre aujourd'hui. Revue d'action catholique et de pastorale populaire, Montréal.

La revue, sous la responsabilité de quelques Pères Oblats de Marie-Immaculée, s'adresse particulièrement aux prêtres préoccupés de pastorale populaire, aux aumôniers d'A. C. O., de syndicats ouvriers, aux prêtres de paroisses populaires.

Revue eucharistique du clergé. Organe de l'Association des prêtres adorateurs et de la Ligue sacerdotale de la communion, Montréal.

Revue de doctrine et de spiritualité, publiée par les Pères du Saint-Sacrement, à l'usage des prêtres.

Catéchèse

Entre nous, catéchètes. Bulletin de liaison publié par l'Office catéchistique provincial, Montréal. Miméographié.

A l'usage des catéchètes et des spécialistes de la pastorale scolaire.

Le Souffle. Publié six fois l'an par le Centre de Catéchèse du diocèse de Montréal.

Destiné aux responsables d'enseignement religieux, aux éducateurs et aux parents.

Revue d'intérêt général

Les revues suivantes traitent, à l'occasion, des problèmes de l'Eglise au Québec.

Aujourd'hui-Québec. Montréal.

Fondée en mai 1965. Se présente comme un « mensuel catholique d'idées et d'information ». Suit de près l'activité politique et religieuse, adopte une position de droite marquée. Publie, parmi d'autres documents de travail, encycliques et textes pontificaux.

Cité libre. Montréal.

Fondée en juin 1950. S'intéresse surtout aux questions politiques dans une optique de gauche modérée. S'est arrêtée souvent aux problèmes de notre christianisme, particulièrement en 1960 et 1961; voir, par exemple, l'article de Gérard Pelletier « Feu l'humanité » (octobre 1960) et celui d'Aurèle Kolnai « Société unanime ou société neutre » (avril 1961).

Culture. Revue trimestrielle publiée par l'Association de recherches sur les sciences religieuses et profanes au Canada, Montréal.

Revue de culture générale, comme son titre l'indique. Poursuit, depuis sa fondation, en 1940, par les Pères Franciscains, un travail bibliographique remarquable, en dépouillant systématiquement toutes les publications canadiennes, livres et revues importantes, articles par articles.

Maintenant. Revue chrétienne d'opinion, publiée sous la responsabilité de l'Ordre dominicain. Paraît le 15 de chaque mois. Montréal.

A succédé à la *Revue dominicaine* en janvier 1962. Aborde les problèmes de l'heure, particulièrement les questions religieuses et pastorales — liturgie, prédication, morale conjugale, engagement du chrétien dans le temporel — dans un style d'avant-garde.

Monde nouveau. Revue de l'Institut Pie-XI. Montréal.

A succédé, en 1958, à *Nos Cours*, l'ancienne publication de l'Institut Pie-XI, organisme de culture théologique pour les laïcs. Met l'accent sur les problèmes sociaux. A signaler, divers numéros spéciaux parus au cours de 1965: le contrôle des naissances (avril), la justice sociale (mai), la catéchèse (août-septembre).

Recherches sociographiques. Revue publiée par le Département de sociologie et d'anthropologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval, Québec.

Revue de recherche scientifique, fondée en 1960. S'intéresse à la sociologie religieuse, comme aux autres branches de la sociologie. Mentionnons Louis-Edmond Hamelin, « Evolution numérique séculaire du clergé catholique dans le Québec » (avril-juin 1961), et Jean-Charles Falardeau, « Les recherches religieuses au Canada français » (janvier-août 1962).

marabout collections

L'ORGANISATION PRATIQUE DU BUREAU

par Karl Stéfanic-Allmayer et Robert Zeegers

100 CONSEILS D'ORGANISATION POUR :
réduire les frais d'écritures
réduire les frais de production
organiser, gérer et contrôler la comptabilité (y compris le choix des machines)
organiser le travail de secrétariat
gérer les stocks
diriger le personnel et l'entreprise

1000 DEFINITIONS COMMERCIALES
un dictionnaire des termes commerciaux usuels

Prix suggéré : \$ 1.50

KARL STEFANIC-ALLMAYER
ET ROBERT ZEEGERS

l'organisation pratique du bureau

BIBLIOTHEQUE MARABOUT
service

100 CONSEILS ET 1000 DEFINITIONS

UNE SERIE NOUVELLE DANS

marabout service

ECONOMIE MODERNE

"ECONOMIE MODERNE" apporte des solutions rationnelles aux problèmes de toute entreprise industrielle ou commerciale, à ceux de l'organisation du travail et de la formation professionnelle.

Elle constitue une bibliothèque d'étude et de référence au service des cadres, des employés, des commerçants etc.

LA FORMATION CULTURELLE DES CADRES ET DES DIRIGEANTS

par Joseph Basile
préface de Jean Guilton de l'Académie française

LA CULTURE GÉNÉRALE, au même titre que la formation technique ou spécialisée, est reconnue dorénavant par les plus grands économistes comme un moyen de perfectionnement indispensable à tout homme qui veut exceller dans sa profession.
Ce livre-pilote, écrit Jean Guilton, est "un bréviaire pour l'homme de demain, plus spécialement pour le pionnier, l'innovateur, pour celui qui avance et qui entreprend".

Prix suggéré : \$ 1.50

JOSEPH BASILE
préface de Jean Guilton de l'Académie française

la formation culturelle des cadres et des dirigeants

BIBLIOTHEQUE MARABOUT
service

CULTIVER SA PENSÉE POUR ENRICHIR SON ACTION



À LOUER:

bureau d'affaires, tout confort, vue magnifique, loyer raisonnable.

PRIÈRE DE S'ADRESSER À AIR CANADA

Voici le bureau ambulant idéal — confortable, calme, reposant — qui vous emmène presque partout... visiter une succursale, résoudre un problème délicat, rencontrer un client important, vendre sur place vos produits. Et la liste est longue des raisons qui justifient amplement un voyage en avion — via AIR CANADA! Les hommes d'affaires avertis le savent — ce sont nos meilleurs clients! Quand le temps presse, n'hésitez pas... prenez l'avion — choisissez AIR CANADA!

Nos vols sont nombreux, nos horaires sont pratiques, nos destinations représentent plus de 35 villes du Canada et 7 grandes villes des Etats-Unis. Vous voyagerez à 9 milles à la minute dans le parfait confort d'un fauteuil. Vous pourrez travailler, somnoler si le cœur vous en dit, lire ou tout simplement vous détendre. Arrivé à destination vous trouverez partout un service de location de voitures qui facilitera vos déplacements. AIR CANADA connaît bien les hommes d'affaires: ce sont ses meilleurs clients.

Consultez votre agent de voyages ou appelez AIR CANADA

AIR CANADA 